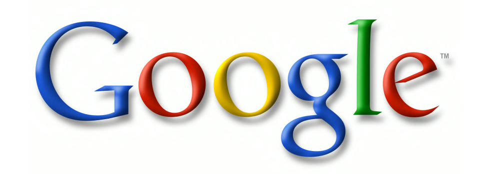

Google


Stanford University Libraries
3 6105 120 091 496





NIGER ET BÉNUÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

ADOLPHE BURDO

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE SPÉCIALE

illustré de dessins, par Camille RENARD

Les fleuves sont les grands chemins qui marchent.

(Pascal.)



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1880


JE SUIS CE QUI A ETE
CE QUI EST ET CE QUI SERA
ET NUL MORTEL N'A ENCORE LEVE
LE VOILE QUI ME COUVRE

NIGER ET BÉNUÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

NIGER ET BÉNUÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

ADOLPHE BURDO
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE SPÉCIALE
Illustré de dessins, par Camille RENARD.

Les fleuves sont des chemins qui marchent.
(PASCAL.)



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE.

1880


JE SUIS CE QUI A ETE
CE QUI EST ET CE QUI SERA
ET NUL MORTEL N'A ENCORE LEVE
LE VOILE QUI ME COUVRE
The Hoover Library
Ruth Perry Memorial
Collection on Africa

NIGER ET BÉNUÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

NIGER ET BÉNUÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

ADOLPHE BURDO

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE SPÉCIALE

Illustré de dessins par Camille RENARD

Les fleuves sont de grands chemins qui marchent.

(PASCAL.)



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1880

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1879.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

NIGER ET BÉNUÉ

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

ADOLPHE BURDO

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE GÉOGRAPHIE

OUVRAGE ENRICHI D'UNE CARTE SPÉCIALE

Illustré de dessins par Camille RENARD

Les fleuves sont de grands chemins qui marchent.
(PASCAL.)



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1880

A

Monsieur Arnold ***TROISFONTAINES***

Professeur à l'Université de Liége

Témoignage

du respect et de la gratitude

DE L'AUTEUR.

NIGER ET BÉNUÉ

CHAPITRE PREMIER

Le départ. — L'*Équateur*. — Lisbonne et le Tage. — Côte d'Afrique. — Les nègres amphibies. — La baie de Dakar. — Le *Griot* mort. — Fête nocturne. — Première nuit d'Afrique. — Physionomie de Dakar. — Types d'indigènes. — Le roi de Dakar.

Le 5 avril 1878, par une matinée froide et humide, l'*Équateur*, sur lequel je m'étais embarqué à Bordeaux, sortait majestueusement de la Gironde. Destiné au service du Brésil, c'est l'un des plus beaux paquebots de la Compagnie française des Messageries maritimes. Il devait me déposer à Dakar, port du Sénégal, que j'avais choisi comme point de départ de mon voyage d'exploration dans l'Afrique centrale.

Le commandant de l'*Équateur*, M. Monge, lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, est un type de parfait marin, doublé d'un gentleman et d'un artiste. A sa profonde connaissance du métier il joint la cordialité la plus franche,

et, tout occupé qu'il est, il trouve des loisirs pour dessiner et peindre avec talent. C'est pour des voyageurs une bonne fortune d'avoir affaire à un tel homme, et pour ma part je lui sais beaucoup de gré de son affabilité et de ses services.

Le dimanche 7 avril, nous mouillons à la Corogne, dans une baie entourée de monts du plus pittoresque aspect. Nous y séjournons quelques heures, et dans la soirée du lendemain nous sommes en vue de Lisbonne. Mais la mer est mauvaise, l'entrée du Tage fort périlleuse la nuit, et il nous faut courir des bordées jusqu'au jour.

Pour tout voyageur, surtout pour celui qui se dirige vers les régions ignorées de l'Afrique, Lisbonne est pleine de souvenirs. C'est là, dans l'humble chapelle d'un couvent de Hiéronymites à demi ruinée par les ans, que Vasco de Gama, avant de s'embarquer pour le *Continent mystérieux,* offrit à Dieu sa dernière prière. C'est là, proche de cette même chapelle, que plus tard, quand il eut appris à ses compatriotes à doubler sans terreur le cap des Tempêtes, c'est là que, pour perpétuer la mémoire de ses exploits et en rendre grâces à Dieu, le roi Emmanuel fit ériger un temple magnifique. Cette pauvre chapelle en ruine et cette somptueuse église forment un singulier contraste. A les voir, on se rappelle malgré soi les étranges vicissitudes, les hauts et les bas de la vie du grand navigateur. Que

les temps sont changés! Aujourd'hui, au lieu d'entraves, les pionniers de la civilisation trouvent partout aide et assistance. L'exemple part de haut : un roi se place généreusement à la tête de la plus noble entreprise, anime les courages, stimule le zèle, et met sa gloire à l'accomplissement de cette bienfaisante devise : ouvrir à l'Europe les portes de l'Afrique, à l'Afrique les trésors de l'Europe!

Elle est fort belle l'entrée du Tage avec les tours moresques qui la flanquent et que surmontent des phares, étoiles du pilote. Bien belle est aussi la tour de Bélem, ce bijou architectural, que jamais n'oublie celui qui a eu l'heur de l'admirer et que si souvent la peinture a reproduite avec amour.

Cependant nous voguons de nouveau en pleine mer; peu bénigne jusqu'ici, elle est maintenant agitée, grondante, houleuse, et l'*Équateur*, au grand dommage des estomacs sensibles, est ballotté sur les flots comme une coque de noix.

Le 12 avril, nous passons au large des îles Canaries, dont je ne distingue dans le lointain que le pic de Ténériffe avec sa cime couverte de neige, tandis qu'à ses pieds les fleurs s'épanouissent et que les oiseaux chantent un éternel printemps.

Vingt-quatre heures après, le climat change du tout au tout. A notre départ d'Europe il faisait froid; maintenant la chaleur nous accable, la brise de mer est la bienvenue, et nous demandons à

nos colis une coiffure et des vêtements africain

Dans la nuit du 14, nous stoppons. Le 15, de bo matin, je cherche du regard la côte d'Afrique; mai elle est noyée dans un épais brouillard. Le phar érigé sur l'une des *mamelles*, monts qui comman dent Dakar, n'est pas encore en vue, et, par pru dence, nous attendons que la brume se dissipe, ca peut-être y a-t-il des récifs dans le voisinage.

Enfin, vers neuf heures, le brouillard tombe; se ramasse, se condense, se pelotonne au pied d monts, rase la rive, et à travers ses déchirures, lorgnette braquée, j'aperçois des arbres à feuill larges comme des ailes de moulin, des fusées verdure, des tiges hardies surmontées de bouque touffus, pareils à de gigantesques candélabres. C'est bien elle, c'est l'Afrique, avec ses cocotiers ses fiers palmiers en sentinelle! Tous, nous somm sur le pont, silencieux, recueillis, et à part moi, me dis : Salut, terre semée de périls! Quel sort n réserves-tu? Nouveau Saturne, après en avoir dévo tant d'autres, daigneras-tu m'être propice?... Di le veuille!...

Pendant ce temps l'*Équateur* s'avance lentemen double la pointe des Almadies et le cap Bernar longe l'île de Gorée et pénètre dans la baie Dakar.

A peine a-t-il jeté l'ancre, que de partout acco rent des canots qui font cercle autour de lui. Debo

la pagaie en l'air, les noirs qui les montent profèrent des cris inintelligibles. Cet étrange spectacle me rappelle le troisième acte de l'*Africaine*. Mais ce n'est pas d'un combat qu'il s'agit en ce moment, c'est de la mise en pratique d'une petite industrie dont les indigènes de ces parages ont trouvé le secret, et dont voici en deux mots l'origine. Il leur est défendu de se hisser à bord des bâtiments en rade; mais il leur est loisible de se promener en pirogues autour de ces cités flottantes. Un jour, des voyageurs s'amusèrent à leur lancer quelques pièces de monnaie; par malencontre, il en tomba une dans la mer. Sans hésiter, le noir qui la guettait plongea et la rattrapa avec les dents. Depuis lors, les passagers se divertissent à jeter leur obole à l'eau, où les indigènes se gardent bien de la laisser, car de ce divertissement ils se font, paraît-il, une assez grasse prébende.

Au reste, ces Africains sont à demi amphibies, et aux jeux aquatiques ils rendraient des points aux marsouins eux-mêmes. J'ajoute que les nombreux requins dont le littoral est infesté dédaignent leur chair. L'odeur *sui generis* qui s'en exhale leur répugne-t-elle ? Je l'ignore. Mais le fait est constant. A Dakar même, un soldat français, pêchant un jour à la ligne, assis sur un roc et les jambes ballantes, eut le pied emporté par un requin qui vagabondait dans le voisinage, et mourut des suites de sa

mutilation. Plus heureux que lui, les nègres, eux, plongent impunément.

Du pont du navire, on découvre les habitations européennes de Dakar, bâties presque toutes près de la baie. De grands travaux ont rendu la plage accessible en tout temps, et la protégent contre les coups de mer qui, pendant l'hivernage, y sont très-dangereux. Une corvette française, le *Verdeuil,* y mouille. Des visites s'échangent; les autorités du port viennent à notre navire; on se communique et l'on reçoit des nouvelles d'Europe et de la colonie. J'avise au moyen de transporter mes colis à terre, et enfin, vers cinq heures, j'abandonne l'*Équateur,* après avoir fait mes adieux aux officiers et aux passagers avec qui je m'étais lié d'amitié. Ce n'est pas sans émotion que je les quitte. Pour eux, ils me serrent la main, sans phrases, mais avec de longs et affectueux regards qui expriment assez tout ce qu'ils redoutent pour moi.

L'une des premières choses qui frappent la vue au débarcadère de Dakar, c'est un baobab gigantesque dont les rameaux décharnés se projettent au loin. Dans la saison d'été, le baobab perd ses feuilles, mais il les recouvre sous l'action des pluies fécondantes de l'hivernage. Il donne alors des fruits énormes, les *pains de singe,* ainsi dénommés parce que la gent simienne s'en délecte. La tradition rapporte qu'en abordant sur la côte d'Afrique, Vasco

de Gama s'agenouilla et pria à l'ombre de cet arbre : aussi fut-il longtemps en vénération; actuellement il sert à l'amarrage des bateaux.

Le directeur du port s'était chargé de faire remiser mes colis au magasin général. Sans souci de ce côté, à peine à terre, je flânai dans Dakar. Après avoir dépassé les constructions européennes, je m'aventurai dans le village nègre. C'est un amas de huttes, semblables pour la plupart à des meules de foin. Une palissade l'isole des blancs, et le prémunit contre les fauves qui nuitamment rôdent près des basses-cours. C'était le 15 avril, et la lune était dans son plein. Dans la pénombre je voyais à tout instant se glisser des bipèdes qui, sans bruit, muets, se perdaient dans l'obscurité. Les uns étaient nus, les autres drapés dans une manière de peignoir blanc ou bleu foncé, d'où sortaient par le haut une tête noire, par le bas deux pieds de même couleur. On les aurait pris pour des spectres errant dans les ténèbres.

Soudain, devant une case dont la porte était toute large ouverte, des chants et des cris de femmes attirèrent mon attention; je m'en approchai, et, à la lueur de mèches brûlant dans de l'huile de palme, je vis un cadavre nègre d'une effrayante maigreur, autour duquel une douzaine de jeunes négresses, tout en proférant des clameurs assourdissantes, se livraient à mille contorsions. Le défunt était un *Griot*, et l'on célébrait ses funérailles. La coutume

veut qu'à la mort d'un Griot, les jeunes filles disputent son âme au Mauvais Esprit, qu'elles s'efforcent, en effet, d'expulser par leurs chants et leurs cris.

Las de ce vacarme, je suivis une troupe de nègres, de négresses et de négrillons qui me semblaient courir à quelque spectacle nocturne. Je fus ainsi ramené au bord de la mer, où déjà une foule nombreuse entourait une bande d'au moins quarante musiciens rangés en demi-cercle. La tête tournée vers la lune, le chef d'orchestre dirigeait un étrange concert. Le choix et la variété des instruments laissaient, il est vrai, à désirer : c'étaient des tam-tams ou tambourins de divers calibres, creusés dans un tronc d'arbre et recouverts d'une peau d'âne; ou des fifres d'une facture toute primitive, faits de tiges de bambous. Néanmoins cet orchestre avait je ne sais quoi de grandiose. Partout, en Europe, on peut entendre du Mozart et du Beethoven, mais l'Afrique est le dernier refuge de la musique sauvage..... Sans le soupçonner, j'assistais à une fête religieuse célébrée par les Yoloffs, à chaque retour de la pleine lune.

Longtemps j'écoutai cette âpre et bizarre harmonie... Tantôt c'était le fifre criard qui entamait un solo diabolique, ou les tam-tams qui scandaient la cadence, ou le tambourin forcené qui brochait sur le tout; tantôt, mêlant la voix à ces fantasques accords, une mélopée plaintive traînait dans l'espace

son rhythme monotone. Puis tous ensemble, hommes, femmes, enfants, musiciens, faisaient retentir l'air de hurlements..... Et la foule de tourbillonner, car en pays nègre point de cérémonie sacrée sans danses, et quelles danses échevelées, infernales...! C'était du délire, de la rage, un sabbat, et Belzébuth menait la ronde.

Toutefois on a beau être en Afrique et écouter un concert nègre, ventre affamé n'a pas d'oreilles. Mais où dîner...? A bord de l'*Équateur*, le capitaine d'Aubigny, qui s'en retournait à Saint-Louis, m'avait donné ce conseil : « A Dakar, si vous avez faim, soif ou sommeil, allez chez madame Ginoyer, vous y aurez bonne table et bon gîte. » Rien de mieux; mais en pleine nuit, comment découvrir ce bienheureux logis? Au premier nègre que je rencontre j'adresse la parole en français; à peine ai-je ouvert la bouche qu'il s'enfuit. Un second, à qui je réitère ma question, s'éloigne également sans me répondre. Je me rappelle alors avoir vu des habitations européennes le long du rivage : je m'oriente, et au bout de peu de temps j'arrive à l'*hôtel de France et des Messageries*, tenu par la dame en question.

J'y fis un dîner qui, pour n'être pas brillant, me parut cependant délicieux, assaisonné qu'il était par la faim. Après le rôti, je m'avisai de demander du pain à la petite négresse qui me servait, tout en réfléchissant que, pour sûr, elle ne me comprendrait pas.

« Tout de suite, monsieur », me répondit-elle. O couleur locale! ma négresse parlait français! Elle s'appelait Catherine, et j'avais affaire à une pauvre fille, pareille, hormis sa couleur, à ses compagnes d'Europe.

Cependant il me fallait songer à un gîte pour la nuit; j'espérais naïvement en trouver un à l'hôtel de madame Ginoyer. Quel ne fut pas mon désappointement lorsqu'elle m'apprit que tous ses lits étaient occupés! Qu'y faire? Malgré l'heure avancée, je me remis à arpenter Dakar, escorté cette fois de la jeune Catherine, qui, sur l'ordre de sa maîtresse, me mena chez Zimmer.

Zimmer est un bon cœur d'Alsacien, qui jamais n'a refusé un service à autrui, ni manqué l'occasion de gagner un peu d'argent. Je ne lui avais pas même révélé l'objet de ma visite, que déjà il prenait une clef pendue au mur et se dirigeait vers la porte, en m'invitant à le suivre.

« Ah! fis-je, vous ne me logez pas ici?

— Non, je n'ai ici qu'une chambre, louée à M. Bouchet, lieutenant de spahis; mais je vais vous mener dans mon autre demeure. »

Bon Dieu! j'allais donc cheminer encore.

Sur le seuil de la porte, Zimmer s'arrêta :

« Ah! fit-il, j'oubliais... Il faut que je prenne de la gaze, un marteau et des clous pour garnir votre lit d'une moustiquaire. »

Mais moi, que ce nouveau retard effrayait :

« Non, non, c'est inutile.

— Comme vous voulez. »

Si, en cet instant, j'avais pu le bien voir, certainement j'eusse surpris sur ses lèvres un sourire empreint tout ensemble d'un peu de pitié et de beaucoup de malice.

Nous voilà marchant de nouveau...

Enfin nous arrivons!

J'étais bien las et j'avais une furieuse envie de dormir. Pourtant je ne pus m'empêcher de faire au préalable un petit voyage autour de ma chambre. Point d'armoire, point de fenêtre, mais quatre portes, dont deux sont vitrées et donnent de plain-pied sur une galerie qui court devant et derrière la maison : telles sont d'ordinaire au Sénégal les habitations, qui le plus souvent n'ont point d'étage. Au milieu, une table et trois chaises; dans un coin, un lit; dans un autre, une planchette fixée sur quatre pieux, soutenant une cuvette, une aiguière; mais d'eau... point. A Dakar l'eau est d'une extrême rareté, et l'administration n'en fournit qu'aux officiers et aux soldats; quant aux habitants, ils s'en procurent en fouissant au jour le jour des puits dans les dunes.

Mon inventaire terminé, je souffle ma bougie. Mais quel est ce bruissement? Hélas! des moustiques...! Sans égard pour ma fatigue, ils s'abattent

sur ma pauvre personne. Je les combats avec l'acharnement qu'ils mettent à m'assaillir... J'en immole par douzaines, c'est en vain... Ils vont, ils viennent, ils sifflent, ils font rage, ils sont implacables. Éreinté, je me lève avec le jour, sans avoir clos la paupière. Ah! quelle nuit que ma première nuit d'Afrique!

Le lendemain, je sortis de bonne heure, car au Sénégal il se faut méfier du soleil. Jusqu'à huit heures, il est très-chaud; jusqu'à onze heures, il brûle; plus tard, il cuit, il rôtit, et malheur à celui qui, sous le feu de ses rayons, s'en irait nu-tête!

Dakar est le point principal de la presqu'île du Cap-Vert, et si même l'île de Gorée, sa voisine, est plus commerçante, ce n'en est pas moinsun centre important, à cause des nombreux travaux que les Français y ont exécutés, et aussi parce qu'il lui est possible de s'étendre, tandis que Gorée est confinée sur son rocher. Les installations des messageries maritimes, le port, le magasin général, la poste et le télégraphe, qui vont être dotés d'un fort beau local, l'arsenal où il y a des ateliers très-bien outillés, le mouvement commercial qu'alimentent quatre fois par mois les steamers qui desservent la ligne de Bordeaux au Brésil, tout cela assure à Dakar une prépondérance incontestée. Toutefois les traitants la pourraient augmenter encore, en ayant des relations plus suivies avec l'intérieur de la presqu'île;

car il semble qu'ils ne font pas assez d'efforts pour attirer les caravanes indigènes, qui peu à peu les oublient. Sous ce rapport Gorée et Rufisque déploient une activité remarquable, et c'est là une des causes de leur prospérité.

La population de la presqu'île se compose de *Yoloffs* musulmans, qui y sont en grande majorité; de *Serrères*, demeurés fétichistes et adorant deux dieux : *Takar*, le grand justicier, et *Tiorak*, le dieu bon; et de *Nones*, variété de Serrères, de qui ils diffèrent par certaines coutumes, par celles qui règlent l'hérédité entre autres. Parmi les uns et les autres, les prêtres féticheurs entretiennent des croyances et des usages barbares, que les progrès de l'islamisme tendent à faire disparaître. C'est ainsi que, pour confondre un voleur ou un sorcier, ils ont recours à l'épreuve du feu et de l'eau empoisonnée.

Enfin, il y a dans la presqu'île, comme sur beaucoup d'autres points des *Griots*, adonnés à la vie nomade, livrés à l'ivrognerie, sans culte défini, et qui s'en vont de village en village jouer du tambourin. Devenus, à leur mort, la proie du Mauvais Esprit, au lieu de les enterrer, on dépose leurs restes dans le creux d'un arbre. Pour leur âme, on essaye de la sauver, et j'ai dit comment les jeunes Griotes s'y prennent pour la tirer des griffes de Satan.

Les Yoloffs connaissent le mariage, mais ils se font un honneur d'être polygames. Il leur est permis

d'avoir quatre femmes légitimes. Quoiqu'aboli par la loi française, dans le fait l'esclavage existe encore parmi les indigènes, mais leurs esclaves ne sont en réalité que des domestiques, et il est rare qu'ils soient maltraités. Les Yoloffs ont d'ailleurs des coutumes toutes patriarcales, témoin le partage des terres à cultiver, qui se renouvelle chaque année. Leur roi, le *Bourba*, comme il s'appelle, les distribue selon le chiffre des enfants et des femmes d'une même famille, et toujours il respecte scrupuleusement les droits des propriétaires qui exploitent leur lot. Le pouvoir suprême se transmet héréditairement par les femmes. Quand une branche royale s'éteint, la nation élit un nouveau chef, et le choisit parmi l'une des familles à qui est échu le privilége de doter le pays de maîtres.

Bien que les Européens ne le tiennent que pour un roitelet sans conséquence, le roi de Dakar est bel et bien chef souverain de son peuple. Je ne manquai pas de l'aller voir, et je m'en félicite, car c'est un type des plus originaux.

Est-ce son nez fortement épaté, ou ses yeux clignotants, ou ses joues à pommettes saillantes, ou ses grosses lèvres démasquant deux rangées de dents blanches, qui impriment à sa physionomie un rictus éternel? C'est peut-être tout cela ensemble, peut-être aussi l'absence de tracas et la paix d'une bonne conscience. Quoi qu'il en soit, je le constate, le roi de Dakar rit toujours.



LE ROI DE DAKAR. (Page 14.)

LA PILEUSE DE « *Couscous* ». (Page 59.)

Il habite une case, ou plutôt des cases semblables à celles de ses sujets. Toutefois les habitations de ses femmes sont généralement rondes. La case où je fus introduit est assez vaste, et du moins on trouve à s'y asseoir, ce qui n'est pas le cas chez tous les chefs indigènes que j'ai visités. Pour autant qu'il y ait moyen d'assigner un âge quelconque à la figure d'un noir, le roi de Dakar peut avoir quarante-cinq ans. Pour me recevoir, il s'était vêtu plus que de coutume. Outre son long *boubou,* il avait jeté sur ses épaules un grand manteau sans couture, vieille défroque européenne qui, incontestablement, avant de venir échouer sur ses augustes épaules, avait été sujette à plus d'un caprice de la fortune; il était coiffé d'un bonnet, espèce de casque serré aux tempes, sur lequel se campait un chapeau rond en paille à très-larges bords; il était couvert de gri-gris et d'amulettes de toutes formes et dimensions. Plusieurs nègres, ses ministres et ses courtisans, je présume, se tenaient près de lui, et attendaient anxieusement ma venue, ou plutôt les cadeaux traditionnels qu'ils reçoivent des étrangers.

Une fois assis, je racontai au noir monarque mon départ d'Europe, je lui décrivis les merveilles de mon pays, et lui fis part de mon dessein d'explorer l'intérieur de l'Afrique. Comprit-il le sens et la portée de ma harangue? Je n'oserais l'affirmer, car j'avoue, à ma confusion ou à la sienne, qu'il ne me

répondit rien. Mais quand il me vit porter la main à la poche, oh! alors, sa face, rieuse par nature, prit un air si prononcé de béate satisfaction, que j'en ris moi-même, ce qui ne le blessa nullement, mais accrut au contraire sa belle humeur. Hélas! si les dieux s'en vont, la majesté des rois africains s'en va aussi : ce pauvre diable attendait le tribut ou l'aumône que l'étranger en voyage a coutume de lui offrir, et qui se traduit ordinairement par une pièce de quarante sous, parfois moins, car l'argent monnayé a cours à Dakar. Cela lui vaut, dit-on, une rente assez rondelette, nombre de steamers y faisant escale, et ayant toujours à bord beaucoup de passagers, qui s'en vont au Brésil ou en reviennent. Sans être prodigue, je fus néanmoins plus généreux, et après lui avoir remis quelques pièces de monnaie, je lui offris quatre colliers de verroteries et un peu de grosse cotonnade pour ses femmes, ce qui le flatta beaucoup. Je laisse á deviner ce qu'il me présenta en échange. Ce ne fut ni du vin de palme, ni un gri-gri, ni une amulette; ce fut... son portrait, son portrait photographié par un vrai photographe, M. Bonnevide, qui habita quelque temps le Sénégal. Ah! décidément, Dakar est trop policé, et je le quitte au plus tôt, afin de me mettre en quête de sauvages plus authentiques.

CHAPITRE II

Rufisque. — Son commerce. — Choix d'un guide. — Le chamelier infidèle. — La plantation de M, Laud. — Une chasse — La monture de Biram. — M'Bidjem. — Campement à N'Den. — La caravane more. — Nous sommes égarés.

Mes préparatifs furent promptement terminés : mes bagages devaient rester au magasin général jusqu'à ce que je fusse fixé sur l'itinéraire que je suivrais pour atteindre le Niger. Partirais-je par la côte occidentale, par le golfe de Guinée, ou bien par le Fouta-Dialon et le Bakkoy? Cela dépendait du gouvernement de la colonie, et je résolus en conséquence de me rendre au plus tôt à Saint-Louis par l'intérieur des terres, afin de visiter les provinces de Baol, du Cayor et d'Oualo.

J'achetai un cheval pour moi, et je louai un mulet pour porter mes provisions et ma tente jusqu'à Rufisque, où l'on m'affirmait que je trouverais aisément un chameau, qui, ajoutait-on, me serait bien plus utile qu'un mulet. Zimmer se chargea de me procurer les montures, et la dame Ginoyer, chez qui j'avais continué de prendre mes repas, me fournit quelques victuailles. Ainsi lesté, je quittai Dakar le 20 avril, en compagnie du brave lieutenant de

spahis M. Bouchet, qui m'escorta à cheval jusqu'à Tiarroye.

De Dakar à Rufisque, la route côtoie presque constamment le bord de la mer, ce qui pour les chevaux est très-fatigant, et pour le voyageur passablement monotone. Je laissai successivement derrière moi Tiarroye, M'Baw, et quelques petits villages nègres échelonnés le long de la plage et dont les habitants vivent de la pêche. Jeunes et vieux, ils sont là, barbotant dans les flots comme s'ils y étaient nés. Ils se partagent fraternellement le produit de la journée, et les enfants, eux aussi, grappillent leur petite part.

Bâtie près de la mer, Rufisque est l'un des siéges les plus importants du trafic européen au Sénégal. L'endroit où elle s'élève fut reconnu en 1364 par des navires de Dieppe qui faisaient voile vers Sierra-Leone. Elle est située dans la province de Baol, et, comme Dakar, peuplée d'Yoloffs et de Serrères. Mais ce qui en fait surtout l'animation, c'est le continuel va-et-vient des caravanes de l'intérieur : ce ne sont que longues files de mulets, de chameaux ou de bœufs, portant des sacs d'arachides ou de gomme, conduits par des Mores à l'air pensif, silencieux et fiers sous leurs haillons crasseux. Les produits indigènes s'y échangent, à grand renfort de palabres, contre des cotonnades, des fusils à silex, de la poudre et des verroteries, que les noirs s'en vont débiter au loin. L'étoffe le plus en faveur, c'est

une grosse cotonnade bleue, la soi-disant *guinée*, dont les naturels se font une sorte de longs peignoirs, des *boubous* ou *koussabs*. Par-dessus tout, et malgré les droits dont la colonie les frappe pour avantager les produits similaires de Pondichéry, on recherche les *guinées* des Flandres, et principalement celles des maisons Hooreman-Cambier et Parmentier van Hoegarden, de Gand. A cause de leur marque de fabrique, — une étoile dans un triangle surmonté d'un croissant, — celles de MM. Parmentier sont même l'objet d'une faveur toute particulière; aux yeux des indigènes, ce symbole mahométan y ajoute un nouveau prix. Au surplus, ils en reconnaissent l'excellente qualité, car c'est à tort que l'on croirait les nègres incapables de discerner la valeur d'une étoffe. Tout au contraire, ils distinguent parfaitement un tissu résistant d'un autre de même apparence, mais moins solide. Avant de se décider, ils se consultent, regardent, soupèsent, tournent, retournent les *guinées* qu'on leur offre. Aussi a-t-on pris le parti de leur en fournir de bonnes. Parfois cependant ils se comportent en vrais enfants, et rien de plus aisé que de leur vendre des niaiseries, pourvu qu'elles fassent de l'effet, par exemple des ornements en verre, en acier, en cuivre. Mais ces articles ne forment qu'une branche secondaire du trafic européen, qui consiste principalement en étoffes, en fusils et en poudre.

La maison Maurel et Prom, de Bordeaux, possède à Rufisque un important comptoir. Je reçus de la part de ses agents le plus cordial accueil et me décidai à leur demander l'hospitalité pour quelques heures, en attendant que j'eusse trouvé un guide et un chameau, car je venais de renvoyer à Dakar mon nègre avec le mulet qu'on m'avait prêté.

Dès que l'on sut dans Rufisque qu'un étranger s'enquérait d'un guide et d'un chameau, une foule d'indigènes, depuis le bonhomme de dix ans jusqu'au patriarche à l'air vénérable, vinrent m'offrir leurs services. Il y en avait de tous les types, de tous les âges, les uns musulmans, les autres Serrères fétichistes, et tous, petits et grands, prétendaient connaître les moindres replis de terrain, les sentiers les plus commodes, les routes les plus pittoresques, les noms de tous les villages, de tous les cours d'eau, que sais-je?... de vrais guides Joanne! Mon plan était de n'engager de conducteur que jusqu'à M'Bidjem, d'en changer encore à Diam-Balo ou à Bétète, et ainsi de suite jusqu'à Saint-Louis. On me le déconseilla, en me faisant observer que, de la sorte, je risquais de rester seul à certain moment, ou d'être à la merci de l'homme avec qui je n'aurais fait accord que jusqu'à un point donné. Cet avis me paraissant juste, je convins avec le noir sur qui je fixai mon choix, qu'il me mènerait à Saint-Louis en un nombre d'étapes indéterminé; je lui promis de

le nourrir pendant le voyage et de lui payer cinquante francs à mon arrivée à destination. C'était un grand et fort gaillard, jeune encore, à l'œil vif et avenant, au visage ouvert; il n'était guère vêtu, mais en revanche il était criblé de gri-gris de tous calibres. Il se nommait Biram, aimait beaucoup les blancs, adorait les voyages, et parlait français, assurait-il. A la vérité, je ne tardai pas à m'apercevoir que son bagage linguistique se composait tout simplement d'un petit nombre de mots qu'il avait glanés dans les rues de Rufisque. Mais cela ne m'arrêta point, parce que, grâce au vocabulaire français-yoloff du général Faidherbe, dont j'avais fait mon *vade-mecum*, je parvenais toujours à me tirer d'affaire dans mes colloques avec les indigènes.

J'eus beaucoup plus de peine à me procurer un chameau, car presque tous ces animaux sont continuellement occupés aux transports par caravanes. Pour la plupart, leurs propriétaires sont de vieux musulmans, cupides et timorés, qui essayent d'exploiter leur monde, et paraissent appréhender vivement les dangers auxquels une excursion à l'intérieur, en compagnie d'un blanc, les peut exposer, eux et leur bête. Vers le soir pourtant, je parvins à m'entendre avec un chamelier qui, pour quinze francs et la nourriture, consentait à conduire mes bagages à dos de chameau, mais seulement jusqu'à M'Bidjem. Cet arrangement ne me souriait guère.

Néanmoins, faute de mieux, je m'accordai avec lui, en lui recommandant avec instance d'être le lendemain matin, à cinq heures et demie, dans la cour de la factorerie Maurel.

Dès cinq heures j'étais sur pied, mon cheval était sellé; à mes côtés se pavanait Biram, tout fier de porter ma carabine, et je soupirais après la venue du chamelier. Cinq heures et demie, six heures, six heures et demie sonnent, et point de chameau ni de chamelier à l'horizon. L'inquiétude me gagnant, j'envoyai Biram s'informer du motif de ce retard. Il revint après avoir trouvé visage de bois. Mon homme, affirmait-on, était parti le matin. Cette nouvelle me désappointa d'autant plus que le soleil montait rapidement à l'horizon, et qu'ainsi s'écoulaient les seules heures de la journée réellement propices à la marche.

Le manque de parole, je l'ai depuis constaté à diverses reprises, est l'un des traits caractéristiques des Mores; mais depuis lors, aussi, j'ai toujours agi en conséquence. Ces braves gens ne savent pas dire non. Que ce soit chose aisée ou malaisée, à tout ce qu'on leur demande, ils répondent d'abord en s'accroupissant, gémissent, font deux ou trois salams, puis, les yeux noyés dans le vague, feignent de réfléchir mûrement, même à propos d'une misère. Parfois ils se consultent en quelques mots incompréhensibles, ce qui, comme de juste, vous impa-

tiente; vous les pressez, ils se déconcertent; vous les sommez de se décider; à tout hasard ils lâchent un oui; vous voilà satisfait, et vous comptez sur eux. Mais le plus souvent vous ne les revoyez plus, et si d'aventure vous les retrouvez et leur faites des reproches, ils simulent l'étonnement, ne s'excusent même pas, et semblent ne vous avoir rien promis. Ah! il en faut de la patience et de la diplomatie avec les *guides* et les porteurs, cette plaie de tous les voyages d'exploration en Afrique!

Vraisemblablement j'aurais perdu toute ma journée à la recherche d'une bête de somme, sans l'intervention d'un homme fort obligeant, M. Laud, dont ce matin-là même je fis la connaissance. M. Laud est Français; il a été officier d'infanterie de marine, et a quitté le service pour s'occuper d'agriculture au Sénégal. Il s'est fait colon africain, et sa plantation est située non loin de Rufisque, à trois kilomètres de Kounoun. Frappé de mon ennui : « Monsieur, fit-il, je connais fort bien Rufisque, où je viens souvent pour affaires; si vous le souhaitez, je vais vous chercher un chameau. »

Je le remerciai vivement, et en effet, vers huit heures, je vis arriver un chamelier avec son quadrupède. Aussitôt s'ouvrirent les débats : il se fit d'abord exhiber la charge; je lui montrai mes deux cantines, ma tente et ses pieux; il fallut ensuite s'entendre sur le prix. Plus je paraissais pressé, plus il s'attar-

dait en hésitations, en fausses sorties, en demi-reculs, en hochements de tête intraduisibles.

« Voyons, il faut en finir!... criai-je. Soixante francs pour aller jusqu'à Saint-Louis, en autant d'étapes qu'il me plaira, plus la nourriture. Est-ce convenu? »

Il s'en alla en grommelant une acceptation, et commença son chargement.

Quelques instants après, le voilà qui reparaît.

« Qu'y a-t-il encore?

— Il y a que le guide veut me faire charger un tonnelet dont vous ne m'avez pas parlé. »

C'était un petit tonnelet contenant quelques litres de vin. Je fus sur le point de me fâcher tout de bon; le chamelier s'en aperçut; mais malgré sa mine craintive, je le vis qui s'apprêtait à décharger sa bête. Comprenant qu'il allait me brûler la politesse, j'envoyai Biram s'informer de ce qu'il exigeait en plus.

Biram revint : « Dix francs, m'apprit-il.

— Dis-lui qu'il les aura, mais qu'il charge! »

C'est ce qu'il fit enfin. Mais il était bien près de neuf heures quand nous sortîmes de Rufisque, moi à cheval, Biram à pied, et le chamelier tirant sa bête. Avant de se mettre en marche, mon vieux More, élevant les bras vers le ciel, avait supplié Allah et son Prophète de veiller sur lui, sur son chameau, sur la charge et... sur moi! Merci, ô pieux musulman!

Au moment où je partais, arriva M. Laud à che-

val : « Je vous accompagne, me dit-il; je retourne à Kounoun, et c'est votre chemin. Vous me feriez de plus un vif plaisir en vous arrêtant quelques heures à ma plantation. »

J'y consentis d'autant plus volontiers que je tenais à constater les résultats des essais agricoles dont il m'avait entretenu, et à me rendre compte de ce que le sol de cette belle contrée peut produire entre des mains actives et intelligentes.

Si notre départ n'avait pas été tardif, rien n'eût manqué au charme de cette course. Quel contraste avec mon étape de la veille, où j'avais eu les yeux brûlés par la réverbération du soleil sur le sable de la plage, sans autre perspective qu'un horizon infini, sans voir un brin d'herbe, sans jouir d'un peu d'ombre! Aujourd'hui le décor est tout autre : nous parcourons des plaines fertiles et des bois de palmiers; partout la végétation est plantureuse; çà et là elle se dessèche; mais la nature est si bonne mère que la nuit elle répare les dommages qu'elle cause le jour; et d'ailleurs cette flore splendide se revivifiera au retour de l'hivernage qui, d'ici à deux mois, lui apportera ses pluies bienfaisantes.

Je chevauchais, aspir nt l'air à pleins poumons, tout entier au charme de cette terre africaine qui, pour la première fois, me dévoilait ses trésors, et, dans mon émerveillement, j'oubliais le soleil. J'avais tort, car l'action en est fatale, et tout doucement

elle vous ferait passer du vertige à l'insolation, c
l'insolation à la mort. Aussi, sur l'avis de M. Lauc
nous pressâmes le pas de nos montures, en aban
donnant les bagages à la garde de Biram.

Avant d'arriver à Kounoun, je contemplai ave
surprise un arbre gigantesque dont le feuillage fa
tant d'ombre que tout en chevauchant, nous pûme
nous en abriter quelques instants. C'était un arbr
à caoutchouc. Le village de Kounoun est tout prè
Après l'avoir dépassé, nous arrivons à la propriét
de M. Laud, où le soir nous ferons un tour, car e
ce moment le soleil nous force à gagner au galop l
rustique habitation que j'aperçois à notre droite
sur une faible éminence. Nos chevaux dessellés so
attachés sous un arbre de haute futaie, au milieu d'u
pré où ils disparaissent presque entièrement parn
les herbes; lorsqu'ils auront un peu soufflé,
nègre les mènera se désaltérer à une source voisin

La demeure de M. Laud est située en face de
partie la mieux cultivée de sa plantation; elle regar
le nord. Faite de planchettes de bois superposée
d'aissantes, la toiture est soutenue par des troncs
jeunes palmiers. Sur le devant court une vérandal
les cloisons qui la séparent du logement, et cell
qui isolent les pièces dont il se compose, n'éta
faites que de nattes doubles, permettent à l'air
circuler librement.

Comme nous avions grand besoin de nous rafra

chir, nous vidons un verre de vin de palme. Je n'en avais pas encore goûté. Il me parut sur. Ce qui est pis, il y nage des mouches, des larves, tout un monde d'insectes, qu'involontairement on avale. Mais patience, je m'y habituerai, et le jour n'est pas loin où ce breuvage sera pour moi du nectar.

Dans ces entrefaites, les bagages arrivent. Mon vieux More fait un signe à son chameau et lui donne une petite tape sur les genoux. A l'instant, l'animal ploie les jarrets de devant, et s'agenouille en ramassant sous lui ses jambes de derrière. A le voir ainsi, avec son long cou maigre et sa tête stupide levée vers le ciel, on le croirait en oraison. Pour joindre la voix à l'attitude, tandis qu'on le décharge, il meugle d'une façon étourdissante, et les échos d'alentour, troublés par cette désagréable harmonie, la renvoient en beuglements insensés. Les Mores appellent le chameau *gueulem :* pour une oreille française, ce nom est caractéristique, et que de fois, en l'entendant se livrer à pareilles clameurs, ne m'est-il pas arrivé de le qualifier plus énergiquement encore! Au demeurant, c'est une bonne et courageuse bête, dure à la fatigue, mangeant peu, supportant la soif mieux que toute autre, bref, un vrai type de résignation.

M. Henri Duveyrier [1], ce savant et intrépide

[1] Aujourd'hui vice-président de la Société de géographie de Paris.

voyageur, à qui l'on est redevable de tant de pr cieux renseignements sur les tribus les plus hostil et les plus barbares du Sahara, sur les *Touare* entre autres, M. Duveyrier émet l'avis que du tem des guerres puniques, les principaux agents locomotion et de transport, c'étaient les bœufs po teurs et les chariots auxquels on les attelait. Pl tard les Arabes s'efforcèrent d'acclimater en Afriq les chameaux qui suivaient leurs armées : ils y réu sirent, et dès lors ce furent dans ces régions torr des, si souvent privées d'eau, les plus utiles se viteurs de l'homme.

Pendant que mon chameau désaltéré et repu, l yeux tout grands ouverts, reste agenouillé, aus immobile qu'un sphinx, je me dispose à faire tour de la plantation de M. Laud. Il est quat heures, et le soleil n'est plus si redoutable. Tout fois je m'abrite sous mon grand chapeau indien double visière, avec coiffe retombant sur la nuqu et, mon fusil sur l'épaule, j'accompagne mon hôt

Devant sa demeure s'étale un jardin anglais, je remarque des essais de plantations européenne des semis de sésame, des citronniers, des oranger des pommes-cannelles, des vignes, des framboisier des avocatiers; tout cela promet beaucoup, ma exige de grands soins, un arrosage constant et u surveillance attentive, afin de protéger les boutur contre la dent des biches et des singes qui en fo

leurs délices. L'arrosage à eau courante est d'ailleurs facile : une source coule au beau milieu de la propriété, et le terrain est en pente. Au surplus, les instruments aratoires n'y manquent pas.

Plus loin viennent de longs carrés plantés d'*urtica utilis*, dont on tente depuis peu de faire servir les fibres à la fabrication de tissus; par malheur, les biches y prennent de trop joyeux ébats, et les nombreuses pousses à demi rongées qui jonchent le sol arrachent à mon hôte un cri irrité à l'adresse de ces impudents convives. De tous côtés croissent des *nèbre-doils*, sorte d'acacias d'où l'on tire une huile fine, très-propre aux travaux d'horlogerie. Nous traversons des bouquets de palmiers, de cocotiers, de dattiers, auxquels succèdent des baobabs, des *kéwés* (arbres à poivre), des *caïl-cédrats*, des lianes à caoutchouc très-productives, le tout bien taillé et parfaitement entretenu. Parfois la végétation se croise, s'entre-croise et forme des tonnelles, où l'on rencontre à toutes les heures de la journée une douce fraîcheur et un ravissant abri.

Le gibier abonde, et c'est de grand cœur que j'agrée l'offre que me fait M. Laud de nous mettre en chasse. L'instant est propice : jusqu'à la tombée de la nuit, il nous reste tout au moins une heure. Nous n'avons pas de chiens; mais une douzaine de négrillons, conduits par Biram, s'en vont battre

taillis et broussailles, et en expulsent les hôte effrayés.

Déjà les pintades craintives gagnent au plus vit l'épaisseur du fourré; des biches bondissent dan les hautes herbes; de la futaie s'échappent des fai-sans qu'il nous est impossible d'approcher. Un compagnie de perdrix se lève; nous en abatton quelques-unes : ce sont des perdrix rouges. Au-dessus de nos têtes, des nuées de tourterelles d Barbarie s'envolent effarouchées. J'entends un cr strident poussé par un gros volatile que d'abord j prends pour un faisan. Je le tire. C'est un calao Les naturels le nomment *dobiné;* il a la grosseu d'un coq, et son double bec m'explique l'étranget de son cri. Nous ne faisons feu ni sur les perruche vertes, ni sur les perroquets gris et rouges, ni su les colibris aux chatoyantes couleurs : ce sont le fleurs de cette vaste plantation de soixante-douz hectares, et si, comme les oiseaux d'Europe, ceux- sont pillards, tout bien pesé, comme eux ils for plus de bien que de mal, car ils détruisent d'ir nombrables insectes. C'est le cas aussi pour l'e goulevent, petit oiseau brun tacheté de blanc, qu pourchassant mouches et vers, ne volette qu'à u mètre de haut, comme s'il était retenu au sol p une ficelle. Très-utile au colon, nous lui faiso grâce.

Cependant le jour baisse; le soleil, sans cri

gare, disparaît subitement de l'horizon : il est temps de rentrer au logis. Biram, qui s'est chargé de notre carnassière, rapporte cinq perdrix rouges et huit tourterelles de Barbarie, plus mon calao. Ce sera pour ce soir tout un festin!

Autour de l'habitation de M. Laud, il y a quatre petites huttes occupées par ses travailleurs; dans l'une on cuisine. Je sors de mes bagages un paquet de *nutritine* dont on nous fait une excellente soupe, et nous croquons à belles dents notre gibier, en l'arrosant du vin contenu dans le tonnelet que l'on sait. Nous buvons à la patrie absente, à nos familles, à nos amis, au succès de nos espérances, et le repas s'achève sous le charme d'aimables souvenirs et de riants projets.

J'avais enjoint à Biram de veiller à ce que le lendemain, avant l'aube, le chameau fût chargé, mon cheval sellé, et tout le monde prêt à partir. Cette fois je fus ponctuellement obéi, et le jour naissait à peine, que déjà nous étions en route pour M'Bidjem. J'avais acheté à M. Laud un mulet, que Biram montait à cru, avec des airs de matador. Il le fallait voir quand je pressais mon cheval, et qu'entraînée par l'exemple, sa monture me suivait au triple galop! Il s'y cramponnait des talons et des mains, poussait des cris désespérés, oubliait toute dignité, ne songeait qu'à se maintenir en équilibre, et n'y réussissait pas toujours. Véritable Sancho Pança, il était à

la fois courageux en face du danger et effrayé d'un rien, infatigable et paresseux comme le sont généralement les nègres, parlait sans cesse, gesticulait beaucoup et souriait toujours.

Mon hôte avait tenu à m'accompagner jusqu'au village voisin, parce qu'il voulait me montrer une rivière qui coule non loin de sa plantation, et qui, jusqu'à présent, n'a pas été relevée. Nous la rencontrons à trois kilomètres à l'est. A certaines places elle a de six à huit mètres de largeur, et plus de deux mètres de profondeur; elle me parut très-poissonneuse, et je fus surpris de la rapidité de son cours en pleine saison sèche et de la hauteur de ses berges. A peu de distance de l'endroit où nous étions, elle se bifurque, et contourne une île couverte de baobabs; puis elle fuit sous des palmiers dans une direction nord-nord-est. Je présume qu'elle tire sa source des ondulations du Diander, pour se jeter, selon toute probabilité, dans un lac situé au nord-nord-est, et qui, m'a-t-on dit, communique à la mer.

Cette promenade nous avait légèrement écartés de notre route; nous revînmes sur nos pas pour regagner le village de Bétiot, d'où, après avoir cordialement remercié mon hôte, je partis pour M'Bidjem, tandis qu'il s'en retournait à son Éden.

Le chemin que nous prîmes pour arriver à M'Bidjem est fort agréable : la contrée est fertile et l'ho-

rizon étendu. De droite et de gauche des massifs de palmiers et de cocotiers forment des bosquets, à travers les échancrures desquels on découvre un panorama riant et pittoresque; de petits cours d'eau serpentent dans la verdure, où des oiseaux au plumage diapré font, en sifflant, leur toilette matinale. Parfois des bandes de perruches et de perroquets défilent au-dessus de nos têtes en poussant des cris *aigus*; des grèbes blancs s'ébattent dans quelque bas-fond marécageux, et le long de la route s'échelonnent de petits villages, au seuil desquels jouent de noirs bébés, tout nus, qui, à notre approche, s'enfuient comme une nuée de moineaux effarouchés, et, après notre passage, nous suivent d'un œil craintif.

A M'Bidjem, où nous parvînmes vers quatre heures, est établi un poste français que gardent quelques soldats d'infanterie de marine; il est à pic sur la crête d'un monticule qui domine le lit desséché de la rivière Tamna; en face, on a creusé un fossé sur lequel est jeté un pont-levis qui relie le poste au dehors.

Le village de M'Bidjem m'a paru assez populeux; le chef, à qui je fis visite, est un homme jeune encore, de noble et haute stature. Il m'accueillit avec empressement, me parla de Cayor où je me rendais, des dangers que j'allais y courir, dangers qu'il s'exagérait, et me conta les atrocités et les

exactions commises par les *tiédos*. Il me fit voir ses deux petits chevaux, jolies bêtes à l'œil vif, au corps souple, aux jarrets nerveux, et, en me reconduisant, me montra de loin les cases de ses femmes, sans toutefois m'inviter à y entrer. En somme, le voisinage des blancs semble avoir eu sur lui une heureuse influence, et je le crois doué de bon sens.

Il y avait devant le village des gourbis destinés aux officiers de passage ou en campagne : le chef de poste les mit gracieusement à ma disposition, ce qui m'évita la peine de faire dresser ma tente, et je passai une assez bonne nuit, malgré les inévitables moustiques, dont je me garai pourtant de mon mieux au moyen d'une moustiquaire que je m'étais procurée à Dakar; mais déjà elle était trouée, ce qui permettait à ces hôtes importuns de se gorger aux dépens de mon visage et de mes mains.

Comme à l'accoutumée, je sonnai de bonne heure le boute-selle, et le soleil n'était pas levé que nous traversions la rivière Tamna, ou plutôt la partie de son lit qu'elle a abandonnée pour s'engouffrer, et s'en aller souterrainement rejoindre la mer à trois kilomètres de M'Bidjem. Je n'avais pu me renseigner que très-imparfaitement sur la route qui mène à Bétète par l'intérieur des terres; et Biram, qui m'avait affirmé connaître à fond le pays, ignorait complétement, je ne m'en aperçus que trop tôt, les chemins du Cayor. Tout ce que l'on avait pu

m'apprendre à M'Bidjem, c'est que, à trente-cinq kilomètres nord-nord-est, je rencontrerais le village de N'Den, ce qui était vrai.

Jusqu'à N'Den le voyage se fit sans incident, à travers une contrée fertile, pour le moins aussi belle et plus riche peut-être que celle d'où je venais, mais moins saine bien certainement, car pendant la saison des pluies ces plaines verdoyantes, dont j'admirais la luxuriante végétation, se transforment en marigots qui, au retour de la sécheresse, exhalent des miasmes mortels.

A mon arrivée à N'Den, je fis planter ma tente près d'un immense baobab, ornement obligé de toute grande place des villages sénégalais. Il est à croire que les indigènes n'avaient vu que rarement des Européens s'arrêter parmi eux ; en effet, je fus de leur part l'objet de la plus vive curiosité. Leur attitude n'avait rien d'hostile. Accroupis, les uns suivaient d'un regard attentif tous nos mouvements ; debout, les autres gesticulaient et visiblement commentaient à leur manière l'emploi de notre attirail culinaire. Je fis appeler le *Bourba*, et, après lui avoir offert un peu de *guinée*, je le priai de m'envoyer de l'eau, du lait, des œufs et de la volaille. Il s'exécuta sans rechigner, et, grâce à lui, nous fîmes un succulent repas, auquel j'ajoutai un cuissot de biche que j'avais abattue la veille à M'Bidjem, et dont j'avais donné les trois quarts aux soldats du poste.

La nuit fut détestable. Dévoré par les insectes, troublé à tout instant par les cris, les chants et les danses des indigènes qui festoyaient autour de ma tente, sans cesse sur le qui-vive, je ne fermai pas l'œil, et de grand matin je fis plier bagage.

Quand nous quittâmes N'Den, une caravane, composée de trois Mores avec deux chamelles, se joignit à nous. L'un d'eux s'offrit à me montrer une route du Cayor qui, à l'entendre, longe de riches oasis, dont on m'avait parlé, et que j'avais grande envie de voir. Nous voyageâmes donc de concert jusqu'à dix heures, où je fis faire halte à ma troupe, tandis que mes compagnons continuaient à marcher vers l'est, après m'avoir indiqué un chemin qui, d'après eux, me mènerait droit à Bétète. M'avaient-ils trompé? m'étais-je égaré? Je ne sais. Ce qui est sûr, c'est que toute la journée nous errâmes dans cette partie du Cayor, ignorant où nous étions et où nous aboutirions.

CHAPITRE III

Le Cayor. — L'oasis du Tottall. — Les singes gris. — Perdu dans la forêt. — Concert nocturne. — Les marais. — Histoire de Biram — Le télégraphe. — Bétète. — Campement dans les dunes. — Les crabes. — L'hyène. — Mouït. — Saint-Louis. — Types sénégalais. — Un comptoir européen. — Un peu de politique. — — Le gouverneur Faidherbe. — L'île de Gorée.

Les habitants du Cayor appartiennent à la race des Yoloffs, mais généralement ils sont plus vigoureux et mieux faits que ceux de Saint-Louis et du Fleuve. Le Cayor est administré directement par le gouvernement de la colonie, qui a établi un poste à N'Gniguis, ancienne capitale de cette province. Toutefois un parti puissant se refuse à reconnaître l'autorité française, et s'insurge contre elle chaque fois qu'il s'imagine pouvoir lui résister. Il a pour chef Latdior, jeune homme intelligent et brave, fils de la *linguiaire*, c'est-à-dire de la sœur aînée du vieux *Damel* ou roi ; car tel est, dans le Cayor, l'ordre de succession au pouvoir.

Batailleurs et ivrognes, les nobles, ou, comme ils s'appellent, les *tiédos*, sont tout à la fois les plus chauds partisans de Latdior et le fléau de leur propre pays, qu'ils rançonnent et pillent sans merci. Ils ne sont pas mahométans, mais ils vénèrent un

dieu invisible, dont ils adorent l'intermédiaire sous la forme d'un vase de terre, le *canary* ou *bouy*, à savoir : l'*inconnu*.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes à une immense oasis dont plus tard j'appris le nom, à l'*oasis du Tottall*, où je jouis d'un spectacle enchanteur et imposant tout ensemble. Ici, de longues plaines couvertes d'une herbe drue et d'un si beau vert qu'on l'aurait prise pour un tapis de velours; là, des forêts de palmiers, entrecoupées de ravins; partout de mystérieuses broussailles, des buissons de dattiers nains et, de loin en loin, de capricieux filets d'eau, glissant sous le gazon ou se perdant dans les escarpements boisés d'un précipice. Et il en va de la sorte à perte de vue. Nul vestige de route; rien que d'étroits sentiers, tracés par les bêtes fauves ou par les nègres chasseurs, et qui se croisent, se bifurquent, se replient sur eux-mêmes, et d'ordinaire aboutissent à quelque taillis. Nul doute, nous étions égarés.

Comme nous n'avions que très-peu de vivres, et que la nuit approchait, je profitai des dernières lueurs du jour pour nous ravitailler, après avoir pourtant assigné à mes hommes le lieu que je jugeai le plus propice au campement, et laissé Biram auprès du chamelier pour faire le bois et querir de l'eau.

L'oasis du Tottall foisonne en gibier, et bientôt

j'eus abattu deux perdreaux et trois tourterelles de Barbarie. Sans y penser, je m'étais sensiblement éloigné, et la nuit me surprit au milieu d'un fourré dont le silence n'était troublé que par le cri des pintades et des perdrix venant remiser sous bois, et par l'aimable chant des colibris, gazouillant leur adieu au soleil couchant. Soudain je débouchai près d'une clairière qui paraissait découpée dans un *taillis*, et qu'enserraient d'énormes baobabs et de grands caïl-cédrats dont les rameaux formaient des trapèzes, des barres parallèles, des escarpolettes, tout un gymnase. En ce moment, des cris stridents, pareils à des rires nerveux et agacés, me firent lever la tête, et j'aperçus toute une légion de singes qui se livraient aux ébats les plus insensés, se pourchassaient, s'arrêtaient court, se lançaient dans l'espace suspendus par la queue, se balançaient un moment, s'élançaient de nouveau et de plus belle, le tout avec force grimaces, contorsions, mines et poses méditatives, tragiques, désopilantes.

Les singes qui m'offraient cette singulière représentation ont le poil gris, le ventre blanc, la face noire, de grands yeux clignotants, la queue longue et très-belle. Leur peau est recherchée en Europe, où elle constituait, il y a quelques années surtout, un important article de commerce.

Cependant il était nuit noire, et dans l'inextricable fouillis où je m'étais imprudemment aventuré,

je désespérais de me retrouver. Ma situation devenait poignante. Elle le fut bien plus lorsque au profond silence qui avait régné jusque-là succédèrent des rugissements, auxquels se mêlaient les cris rauques des hyènes et des chacals sortant de leurs tanières... Et je n'avais à leur opposer qu'un fusil chargé de menu plomb! A tout hasard j'avance, je m'oriente comme je puis, et je fais retentir l'air de coups de sifflet, afin d'attirer, si possible, l'attention de Biram; mais rien ne me répond, si ce n'est les appels des fauves qui décidément sont en chasse.

Je ne l'ignorais point, ce sont là des accidents inséparables de tout voyage en pays inexploré; mais j'en étais encore à mes débuts, et si j'aime la solitude des bois, ce n'est pas précisément pour me trouver en pleines ténèbres face face avec la gent carnassière pour qui la nuit c'est le jour. Néanmoins je commençais à me résigner à mon sort, quand j'entendis une première détonation, puis une seconde, puis une troisième... Sans réfléchir, et au risque de tomber dans un parti de *tiédos,* je marchai droit au bruit, car la fusillade continuait avec une régularité mathématique. Au bout d'une demiheure, j'atteignis la lisière du bois, d'où j'aperçus du feu, une tente, et Biram tirant en l'air avec ma carabine Remington. Le brave garçon accourut à moi tout joyeux, me demandant pardon d'avoir fait usage de mon arme; mais il me croyait égaré, et il

avait eu grand'peur, ajoutait-il, en entendant les cris des bêtes fauves. Le pauvre diable avait tremblé, je le veux bien, mais peut-être était-ce moins pour moi que pour lui. En tout cas il se sentait plus à l'aise, disait-il, lorsque l'homme blanc était là.

Aussitôt revenu au campement, je fis allumer cinq grands feux pour éloigner les fauves, dont le voisinage, abstraction faite de leurs cris, m'était attesté par les tremblements de mon cheval, qui ne se calma qu'après avoir été ramené près de nous, et attaché à un piquet à côté de ma tente, de même que le chameau et le mulet.

Cela fait, j'enjoignis à Biram et au chamelier de tenir les feux allumés toute la nuit, me promettant bien de veiller par moi-même à notre sûreté à tous, d'autant qu'outre les bêtes fauves, nous avions à redouter les bandes de *tiédos* à qui les coups de carabine pouvaient fort bien avoir signalé notre présence.

Après m'être assuré du bon état de nos munitions, je prêtai l'oreille à l'étrange concert qui se donnait non loin de moi. Quel orchestre solennel et terrible! La forêt, si calme le jour, depuis que la nuit l'enveloppait de son voile, retentissait de mille bruits discordants. Ce n'était plus le cri des pintades, le roucoulement des tourterelles, le gazouillement des petits oiseaux aux couleurs chatoyantes... Non, ils dormaient à la cime des arbres, ou se pelotonnaient

frissonnants au plus épais des taillis. C'était à la fois un lugubre et majestueux vacarme : aux aboiements prolongés du chacal répondaient les ricanements de l'hyène, comme si, ravie de le savoir en chasse, elle le félicitait par avance de la découverte d'un festin dont elle était sûre d'avoir sa part. Bizarre singularité de la nature! Dénuée de flair, l'hyène est incapable de pourvoir elle-même à sa subsistance; mais par instinct, elle suit le chacal, qui est, lui, un excellent chasseur, et a les mêmes goûts qu'elle; aussi, lorsque, ayant trouvé une proie, il aboie en signe de triomphe, aussitôt elle accourt, hideuse, la déchirer avec lui à belles dents. Puis c'est le roi du désert qui rugit, soit qu'il appelle sa compagne, soit qu'il cherche son repas. Aux redoutables accents de sa voix de tonnerre, toute la forêt frémit... les oiseaux se ramassent sous le feuillage, les singes s'esquivent au faîte des arbres, et la pintade s'abrite timidement parmi les halliers. C'est en vain! Avant même qu'elle ait entendu l'ennemi approcher de son refuge, une patte énorme s'est allongée vers elle et l'a impitoyablement broyée sous ses griffes... Et pour les léopards, pour les panthères, pour les chats-tigres, quelle aubaine que la nuit! quelles chasses! quels banquets!...

Quant à moi, secouant la torpeur où m'avait plongé la sauvage harmonie qui depuis plus d'une heure absorbait tous mes sens, je me levai et, armé

de ma carabine, je me dirigeai vers la forêt, dans le dessein de tuer l'un des fauves que je venais d'ouïr à une faible distance. Mais je n'en pus approcher aucun, et les coups que je tirai au jugé demeurèrent sans effet. Cette nuit-là, je pris fort peu de repos; mais je ne le regrettai point : j'avais assisté à une scène si imposante, la nature m'avait offert une fête si grandiose, que longtemps j'en garderai le souvenir.

Au point du jour, des tisons éteints ou à demi consumés gisent tout autour du camp, le chameau dort d'un œil, son conducteur et Biram ronflent les poings fermés, la forêt émerge peu à peu de l'obscurité, et, oubliant leurs frayeurs de la nuit, les oiseaux recommencent leurs gaies chansons. Comme il nous faut au plus tôt retrouver notre chemin, je dis adieu à l'oasis du Tottall, que nous côtoyons longtemps encore. Je ne rencontre que peu d'indigènes et, pour la plupart, ils ont l'air effaré. De temps à autre apparaît un chétif village, où l'on peut se procurer un peu de vin de palme, et où l'on me fournit les renseignements les plus contradictoires. Règle générale, les indigènes connaissent mal leur pays, et s'ils le connaissent, surtout s'ils ont l'air de très-bien le connaître, il importe d'être sur le qui-vive : peut-être a-t-on affaire à des nègres nomades, pillards, ennemis des blancs, qu'ils n'osent braver en face, mais qu'ils se plaisent à leurrer par

de fausses indications. C'est pourquoi je me décide à ne plus rien demander, et je mets en plein le cap à l'ouest-demi-nord, persuadé que de cette façon j'arriverai finalement à Gandiol ou à Bétète.

Apparemment que la veille nous nous étions profondément engagés dans le Cayor, car nous cheminâmes toute la journée sans atteindre le but où je tendais, et la nuit survint sans me laisser le temps de me reconnaître.

Je n'appris que trop tôt où nous étions. Quelques instants après la halte, les coassements des crapauds et des grenouilles me révélaient le voisinage d'un lac ou d'un marais, dont les exhalaisons fétides arrivaient d'ailleurs jusqu'à nous. Afin de nous y soustraire, je fis transporter le campement à une faible distance de là, trop faible malheureusement pour prémunir nos oreilles de la cacophonie dont les hôtes de céans s'obtinaient à les régaler.

Le repas fini, je me mis à fumer et, en guise de passe-temps, je fis jaser Biram. On se souvient qu'il était surchargé de gri-gris et d'amulettes. C'étaient ou des sachets de toile, les uns carrés, les autres ovales, épais d'un pouce, ou de cuir, pareils à des étuis à allumettes, ou des fragments de corne, ou des vertèbres de serpents; en un mot, toute une pacotille de marchand de bric-à-brac. Je n'ignorais pas que, pour les indigènes de ces régions, ce sont là choses sacrées, encore qu'intérieurement elles ne

contiennent qu'un chiffon sur lequel est transcrit un verset du Coran. Ils les achètent à haut prix à leurs féticheurs ou à leurs marabouts. Or, comment, si jeune et dans une condition si modeste, Biram en avait-il pu tant acquérir? C'est là toute une histoire qu'il me conta, en suppléant par quantité de gestes à l'insuffisance de son lexique français.

Après avoir longtemps travaillé à Rufisque au transport des arachides et dans les factoreries européennes, Biram père avait amassé un peu de bien. Le vieillard étant mort, le jeune Biram hérita de cinq moutons, d'un bœuf porteur et d'un enclos renfermant trois cases spacieuses. Le jour même où le père ferma la paupière, le fils reçut la visite de marabouts. Le défunt ne professait pas l'islamisme; n'importe, ils l'enterrèrent avec toute la pompe du rite musulman. Ils firent mieux. Ils s'installèrent chez l'heureux héritier et, de fil en aiguille, lui remirent, de l'ordre d'Allah, les gri-gris et les amulettes dont je le voyais paré. Tel de ces gri-gris le préserve de la fièvre, tel autre l'abrite contre les balles; ce sachet de cuir, ce sera sa panacée contre l'infidélité de sa femme, si femme il prend; cette amulette d'ivoire fait de lui la coqueluche des belles de son village; bref, gri-gris et amulettes lui sont un bouclier contre la malechance, contre l'infortune, contre la maladie, contre tout péril, contre toute espèce de maux.

« Et que leur as-tu donné en retour? lui demandai-je.

— Ils ont successivement demandé mon bœuf, mes cinq moutons, mes trois cases et le jardin de mon père, me répondit-il : c'est là tout ce que j'avais; maintenant qu'il ne me reste rien, je me suis fait guide, mais je suis..... invulnérable!!! »

Pauvre et candide Biram!.....

Lorsque le soleil se leva, nous étions depuis longtemps en route, car la nuit avait été mauvaise. Vers huit heures, Biram s'écria :

« Maître, les bâtons! les bâtons! »

Je m'imaginai qu'il avait la berlue : de la main il me montrait à l'horizon un je ne sais quoi que sans doute, grâce à ses yeux de nègre, il discernait nettement, mais que, pour ma part, je ne voyais ni peu ni prou; et tout en poussant son mulet vers une éminence voisine, il persistait à crier : « Les bâtons! les bâtons! »

Bientôt je me rendis compte de cette exclamation : la veille au soir, je lui avais reproché de nous avoir égarés, de s'être posé en guide alors qu'à deux milles de Rufisque il était déjà tout perdu. Il était encore sous le coup de mes reproches, lorsqu'il aperçut dans le lointain les poteaux du télégraphe qui relie Saint-Louis à Dakar, en passant par les postes de Mouït, Gandiol, Bétète, M'Bidjem et Rufisque. Ces jalons qui nous remettaient sur la bonne route,

voilà ce qui lui avait arraché son cri d'allégresse.

De peur de nous égarer encore, nous longeâmes la ligne télégraphique que l'on voit se profiler par monts et par vaux, aux hasards du terrain. Dans le principe, les naturels en coupaient fréquemment le fil, non qu'ils en comprissent l'emploi, mais parce qu'ils le regardaient comme un maléfice planant en permanence sur leurs champs et leurs troupeaux. Aujourd'hui ils le respectent, parce qu'il le faut bien, c'est-à-dire parce qu'il est l'objet d'une surveillance attentive de la part de gardes établis par l'autorité dans tous les villages avoisinants. Cela n'empêche pas qu'au premier symptôme de soulèvement ils ne s'y attaquent tout d'abord; car, sans rien entendre, non plus que jadis, aux mystères du courant électrique, le cordon aérien qui sert à le transmettre leur fait, comme par le passé, l'effet d'une puissance occulte et d'un fétiche malfaisant.

A dix heures, j'entrevis enfin, au détour d'un vallon, une maisonnette en pierre sur laquelle flottait le drapeau français : c'était le poste de Bétète.

Quelle que soit sa nationalité, le voyageur européen peut toujours compter, près des postes français échelonnés dans les différentes provinces du Sénégal, sur une bonne et franche réception, et, le cas échéant, sur un sérieux appui. J'en ai acquis la preuve à diverses fois, et je tiens à en exprimer ici à qui de droit ma vive reconnaissance.

A Bétète, je fis quelques provisions, et le lendemain, en le quittant, nous nous dirigeâmes vers la côte. Après avoir traversé de longues plaines ondulées, nous atteignîmes les dunes qui, en cet endroit, forment les plus fantastiques défilés, et que tapissent des végétaux grillés par le soleil. J'arrive ainsi à la mer; le panorama que j'ai sous les yeux est le même qu'entre Dakar et Rufisque : la plage est belle, le sable fin, couvert à marée basse de poulpes, de coquillages et d'innombrables crabes jaunes. Quel laid animal que le crabe ! Haut perché sur ses pattes, il est informe, et ses yeux, il le faut croire, tournent sans cesse dans leur orbite, car il voit en même temps à droite, à gauche, devant, derrière, et, sans être obligé de se retourner, il marche dans tous les sens. Il y en a là des milliasses, et chaque fois qu'une vague échoue sur la plage, ils courent tous ensemble happer les insectes et les déchets qu'elle y dépose, puis fuient au plus tôt devant celle qui lui succède.

Quand tomba la nuit, nous avions dépassé les cases d'Yor, et nous étions à la hauteur du cap Cawoor, où nous campâmes dans les dunes. A la lueur de nos feux, les indigènes accoururent en foule; mais ils sont très-pacifiques. Je leur achetai du poisson, une poule et du bois, que bien volontiers ils échangèrent contre de la cotonnade bleue.

Très-fatigué, je ne tardai pas à rentrer sous ma tente, où je m'étendis sur la paillasse que j'avais emportée de Dakar, et qui constituait toute ma literie. C'était une simple toile à matelas, fendue au milieu, de manière que, chaque soir, on pût la remplir d'herbes sèches que l'on jetait le matin; on pliait alors la toile, en sorte qu'en cas de nécessité toute ma literie aurait tenu dans ma poche. J'espérais cette nuit-là dormir comme un sabot. En effet, mes paupières appesanties s'étaient promptement fermées, et j'étais enseveli dans le sommeil, lorsque je fus réveillé par d'étranges chatouillements à la figure et aux mains. En même temps, tout autour de moi j'entendis un craquement pareil à celui de rameaux desséchés qu'on froisserait les uns contre les autres. Tout somnolent, je portai paresseusement la main au front, où se mouvait je ne sais quoi de visqueux... Non, oncques n'oublierai l'atroce impression dont je fus saisi en reconnaissant au toucher un crabe énorme qui se débattait sous mes doigts, et en constatant que ma tente était pavée de ces crustacés. Je me levai, mais à chaque pas j'en écrasais sous mes pieds. Véritablement je frémissais de dégoût! Tout en me secouant, je m'enfuis vers la plage. J'eus beau faire, l'horrible sensation que je venais d'éprouver me poursuivait partout... partout je voyais des crabes, et de dormir il n'était plus question.

Afin de changer le cours de mes idées, je me pris à arpenter les dunes, ma carabine sur l'épaule, espérant bien tirer un des chacals ou l'une des hyènes dont les cris rauques m'amenèrent près d'un gros buisson. Bientôt, à la faveur d'une nuit claire, comme le sont les nuits africaines, j'avisai un gros animal acharné contre le squelette d'un chameau ou d'un âne. Je fis feu, la bête se ramassa sur elle-même comme pour bondir sur moi; mais à mon second coup, elle roula dans le fourré en poussant un hurlement étouffé; je m'approchai. L'hyène, car c'en était une, gisait là, en proie aux derniers spasmes de la mort... En fait de hideur, ma nuit était complète! Aussi m'éloignai-je bien vite du théâtre de mon exploit.

Enfin les étoiles pâlissent, l'horizon se dore des premières lueurs de l'aube; je rentre au camp. J'y vois mon chamelier, tourné vers le soleil levant, tantôt prosterné dans la poussière, tantôt debout, les yeux fixés vers l'orient, et éparpillant tout autour de lui des poignées de sable en récitant son salam : fidèle disciple du Prophète, c'est ainsi qu'il faisait sa prière du matin. Quant à Biram, il me fallut le secouer, pour l'arracher à son sommeil.

Sur les indications du chef d'un village voisin, je cessai de côtoyer la mer, parce qu'à cet endroit une langue de terre formant presqu'île se prolonge sur une étendue de plusieurs lieues, et que, si je l'avais

suivie, une fois arrivé à l'extrémité de ce cap, j'aurais dû rebrousser chemin. A onze heures, nous atteignons le poste français de Mouït, situé à vingt-deux kilomètres de Saint-Louis; l'aspect en est des plus pittoresques : de brusques élévations de terrain y alternent avec de petites plaines sans horizon, sans suite, le tout couvert de chétives graminées et de rares palétuviers.

La route que je suis le lendemain, et qui mène droit à Saint-Louis, offre le même caractère. La végétation y est maigre, et en maints lieux on prendrait le sol pour de la lave. Je traverse plusieurs villages. L'animation qui y règne trahit le voisinage d'un grand centre. Ce sont ou des caravanes qui transportent des gommes et des arachides, ou des camps mores, où ruminent béatement des chameaux agenouillés. Leurs gardiens, accroupis près d'eux, vêtus d'un koussab de coton bleu ou de toile blanche, ont la tête nue, l'air sombre et rêveur. Je remarque de belles Moresques, reconnaissables à la finesse de leurs traits, à leurs longs cheveux, à leur teint clair, tranchant sur la lourde négresse au nez épaté, aux lèvres épaisses, aux cheveux courts et crépus.

Enfin voici le pont Faidherbe, et bientôt se déroule à mes yeux le riant panorama des constructions européennes de Saint-Louis.

Saint-Louis forme une île, dont le noyau a été le fort de ce nom, qui, si je ne me trompe, date de

1637, époque où la France occupa le Sénégal, et qui aujourd'hui sert de caserne et de magasin. Deux grands ponts la relient à la terre ferme : celui de Sohr et celui de Guet N'Dar.

C'est à l'endroit dit *Pointe de Barbarie* que le fleuve Sénégal se jette dans la mer. La barre est habituellement mauvaise : elle se modifie après le ras de marée, nécessite une continuelle surveillance, et chaque jour des signaux en indiquent officiellement l'état.

Le voyageur qui vient des riches, mais peu commerçantes et presque sauvages régions du Cayor, s'étonne de l'activité qui règne à Saint-Louis : de toutes parts, mais principalement du haut fleuve, y aboutissent de nombreuses caravanes composées presque exclusivement de Mores, suivis de leurs traditionnels chameaux; à Guet N'Dar, l'activité redouble à cause du grand marché qui s'y tient. Ce sont les *piroguiers* surtout qui habitent ce quartier. Ils vivent du produit de la pêche à laquelle ils se livrent avec passion. Rien de curieux comme de les voir lancer leurs pirogues, armées aux deux extrémités d'un croc en fer. Tandis qu'avec une hardiesse inouïe, elles dansent sur la lame, debout, ils leur impriment un mouvement cadencé, de manière que toujours elles présentent la pointe d'avant à la vague. On est frappé de la vitesse avec laquelle ils affrontent les passes les plus périlleuses et de la

sûreté de leurs manœuvres. Aussi rendent-ils de grands services à la colonie : armés d'une gaffe, conduits par un pilote qui est lui-même un vrai loup de mer, ils s'en vont journellement mesurer la profondeur de la barre. Les bâtiments qui naviguent sur le fleuve ne peuvent d'ailleurs avoir plus de quatre mètres de tirant d'eau.

Le gouverneur du Sénégal, M. le colonel de Brière de l'Isle, me reçut avec beaucoup d'affabilité. Il m'apprit d'abord qu'une quinzaine de jours auparavant était arrivé un voyageur français, M. Soleillet, qui se proposait d'étudier le moyen de relier la colonie à l'Algérie, et qui, à cet effet, était parti pour le haut fleuve; ensuite, qu'il l'avait chargé de différentes missions près de chefs indigènes qui, sans être hostiles à la France, n'aiment guère les fréquentes visites d'Européens. Il me déconseilla donc de me rendre au Niger par la même voie.

Ce ne fut pas sans un vif regret que j'accédai à ce désir. J'avais en effet mûrement réfléchi sur certaines vues du gouverneur Faidherbe, corroborées par les récits de M. Mage, et à mon sens, si l'on tient compte des études faites sur la nature et sur les différentes altitudes des terrains du Ségou, sur la force des courants du Jolibois et sur l'étranglement de la rivière Bakkoy, il serait possible de la faire servir au raccordement du fleuve Sénégal avec le Niger. Certes, une telle entreprise est hérissée de

difficultés. Est-elle exécutable? Dans l'affirmative, il la faudrait tenter, car les résultats en seraient grandioses. Le Sénégal relié au Niger, c'est l'un des grands problèmes africains résolu ; c'est la voie toute tracée pour atteindre au cœur même du pays; c'est la route ouverte vers Tombouctou, cette cité légendaire, qui est comme le dernier et mystérieux refuge de l'hostilité indigène entretenue par la cupidité musulmane. Une fois ce voile déchiré, c'en est fait, dans toute la partie occidentale de l'Afrique, de ce fléau de l'esclavage qui la désole incessamment; c'est la diffusion des lumières au sein de ces contrées barbares; c'est l'affranchissement du commerce européen si longtemps à la merci des traitants mores; c'est, en un mot, une œuvre magnifique, à laquelle je m'estimerais heureux d'avoir pu contribuer pour une part, si faible puisse-t-elle être.

En attendant, comme mon but principal était de visiter les peuplades riveraines du Niger et du Bénué, et que le projet de m'y rendre par le Sénégal était subordonné à des conditions indépendantes de ma volonté, je résolus de retourner par mer à Dakar, et de m'embarquer à Gorée pour le golfe de Guinée. Toutefois le steamer, qui deux fois par mois fait le service entre Dakar et Saint-Louis, n'étant pas en partance, je profitai des loisirs qu'il me laissait pour observer en détail quelques-uns des

types africains qui donnent au chef-lieu de la colonie française l'aspect d'un vaste caravansérail.

La population de Saint-Louis se compose en grande partie de Yoloffs et de Foulahs. De prime abord les Yoloffs semblent beaux; mais à les examiner, on leur trouve la tête trop petite, les jambes trop sèches et le pied sans cambrure. Leur peau, du noir le plus pur, brille à l'égal de l'ébène, ce qui est l'indice de la finesse du derme. Descendants d'Éthiopiens, ils occupent aujourd'hui toute la rive gauche du fleuve Sénégal. La plupart professent l'islamisme. Leurs chefs portent le titre de *Bour* ou *Bourba*, excepté dans le Cayor, où ils se nomment *Damels*.

Les Yoloffs se divisent en quatre castes : les *mouls* ou pêcheurs; c'est la basse classe; les *oudaï*, c'est-à-dire les tanneurs; les *tugs* ou forgerons, et enfin les *tiédos* ou nobles.

Quant aux Foulahs, encore qu'ils habitent le même territoire que les Yoloffs, ils sont d'un type tout différent : Abyssiniens d'origine, ils ont le teint bronzé plutôt que noir, et même ils se disent de race blanche. De taille moins haute que les Yoloffs, mais bien faits de corps, ils ont la bouche grande, le nez aquilin et le front haut.

Le Sénégal fourmille de Mores, qui s'installent provisoirement près des centres européens, où ils débitent les produits qu'ils rapportent de l'intérieur.

Ils se distinguent essentiellement des nègres qu'ils méprisent, et que de tout temps ils ont essayé d'opprimer. Ils ne sont point lippus, n'ont point le nez épaté, ni les cheveux crépus; s'ils ont la bouche trop large, en revanche leurs lèvres sont minces; leur tête, au front bombé, au nez aquilin, est couverte d'une forêt de cheveux ondés; les attaches du cou sont fines, le menton bien formé, les yeux à ras la figure; leur attitude est fière, pensive, correcte; ils ont ordinairement la barbe bien plantée; toujours ils s'en vont nu-tête. Ils ne se lavent jamais, et jamais non plus ne nettoient leurs vêtements, ce qui fait que de leur personne se dégagent des effluves nauséabondes. Leur habillement consiste en un long peignoir ou koussab qui leur tombe jusqu'aux pieds, et cache un pantalon très-ample qui ne dépasse pas le genou.

Les Moresques seraient agréables à l'œil, n'était leur embonpoint excessif, qui, on le sait, est un trait caractéristique de la beauté chez les femmes d'Orient; n'était aussi leur malpropreté. Elles ont la tête bien proportionnée, de longs cils, le regard irisé et rêveur, le sein sphérique, et leur corps, aux attaches délicates, est très-correctement modelé.

Il est à Saint-Louis et même à Dakar et à Gorée une catégorie de femmes dont le genre tout particulier étonne le voyageur : c'est la *Signarde* ou *Signare*, produit du croisement de la négresse,

dont elle a les formes massives, et de l'Européen, à qui elle doit son teint clair et sa tête relativement bien formée. Son nom, dérivé du portugais, signifie *dame* ou *maîtresse,* et réellement elle a eu ses beaux jours, bientôt évanouis, hélas! Antérieurement à l'abolition de la traite des noirs, les Signardes commandaient à tout un peuple d'esclaves et de travailleurs. Les Portugais, de qui elles descendent pour la plupart, n'habitaient guère le pays : négriers, ils vivaient presque constamment sur mer, et possédaient à Dakar, à Gorée et à Saint-Louis des *séribas* gérées par des négresses, qui prélevaient une grosse part sur leurs bénéfices. De là le luxe insolent et l'éphémère splendeur des Signardes de ces bienheureux temps. Au contraire, depuis que l'abolition de la traite et l'émancipation des esclaves ont tari la source de leur fortune, et qu'elles sont livrées à elles-mêmes, beaucoup en sont arrivées à faire le métier de courtisane, et d'un pas indolent traînent dans les rues de Saint-Louis les derniers débris de leur somptueux passé. Celles-là sont souvent entachées d'un grand vice, l'ivrognerie. Avec cela, elles ont un penchant effréné pour les bijoux, dont parfois elles se couvrent jusqu'au ridicule inclusivement.

Type curieux à observer que la Signarde! Lorsque, la taille trop grasse sanglée dans un corset trop étroit, affublée de jupons, de paniers, de tours, de traînes, elle est parvenue à introduire ses pieds

la négresse est debout, tenant des deux mains un lourd pilon de bois, qu'elle soulève et laisse retomber avec une régularité chronométrique. Souvent, pour imposer silence à son enfant, elle se l'attache sur le dos, au moyen d'un pagne qu'elle se serre autour des reins. Peu difficile de lui-même, le pauvre petit se fait un oreiller du dos maternel, et achève son somme dans cette posture gênante, mais que cependant il paraît affectionner. Comme généralement les indigènes sont atteints d'ophthalmie, je suis enclin à penser que cette étrange manière de porter les enfants est l'une des causes originelles de cette affection. Immobile durant de longues heures, la face collée sur le dos nu de leur mère, qui, tout entière à son rude labeur, transpire à grosses gouttes, l'œil du bébé est continuellement noyé dans un bain de sueur fétide..... On attraperait une ophthalmie à moins!

Avant de quitter Saint-Louis, je souhaitais visiter certains de ses grands comptoirs français, ce qui me fut facile grâce aux lettres de Bordeaux dont j'étais nanti. Leurs magasins abondent en *guinées* bleues, en cotonnades imprimées, en verroteries, en ustensiles de ménage, en faïences, toutes choses dont les naturels sont avides, et contre lesquelles ils échangent des arachides dont on fait de l'huile, et des gommes provenant du tronc des acacias : les unes blanches, que produit le *vereck;*

les autres rouges, que l'on extrait du *néboued*.

Quel qu'en soit l'objet, chez l'Européen qui s'y livre, les transactions avec les Mores, qui sont de très-habiles trafiquants, exigent de la finesse et même de la diplomatie.

La valeur des produits a pour unité la pièce de guinée; toutefois on emploie aussi comme monnaie les *cauris*, petits coquillages agrémentés d'une *verrue*, qu'on pêche dans les parages de Mozambique, où ils n'ont pas cours.

Les traitants européens pratiquent l'hospitalité à l'écossaise, je dis mieux, à la française : j'en ai fait l'expérience. D'ordinaire la salle à manger est très-spacieuse; au-dessus de la table pend un *bancal* qui fait l'office d'éventail, et qu'un jeune nègre, placé derrière les convives, agite à l'aide d'une corde. C'est tout à la fois un chasse-mouches et un ventilateur. Pour qui est sujet au mal de mer, il y a lieu de se défier, car il se peut que le perpétuel va-et-vient de cette espèce de balancier occasionne des vertiges funestes à l'estomac. Ce n'est point le cas pour nous : mes hôtes sont accoutumés à ce manége, et quant à moi, je suis aguerri contre le mal de mer; aussi fais-je honneur aux poulardes, aux légumes, aux conserves qui défilent devant nous, accompagnés de vins généreux qui, insensiblement, animent et égayent l'entretien.

Il est à peine besoin de le faire observer, ma qua-

lité d'étranger amène fatalement mon hôte à me parler de l'état de la colonie, et quoi que je fasse pour détourner la conversation, ce sujet le préoccupe à tel point, que toujours il y revient malgré moi. Il se plaint, non sans amertume et avec un air de conviction irrécusable, de ce que l'autorité militaire règne et gouverne despotiquement; de ce qu'en toutes choses, même en celles où évidemment elle est incompétente, dans les affaires purement commerciales entre autres, elle intervient en souveraine, formule des règlements, édicte des arrêts, décide, coupe, tranche, sans prendre l'avis des traitants, qui sont cependant les meilleurs juges de leurs propres intérêts, et qui devraient bien, eux aussi, avoir leur mot à dire, puisque leur fortune est tout entière liée au sort du Sénégal. Il exprime chaleureusement le vœu que, mieux éclairée, la France change de fond en comble l'administration de ses colonies, car ce qui est vrai du Sénégal l'est également de l'Algérie; qu'elle renonce à investir l'autorité militaire du monopole dont ses dépositaires se targuent, sous prétexte que seuls ils sont capables de contenir les indigènes; que désormais l'armée s'en tienne au rôle de protectrice dont elle s'est toujours si noblement acquittée; mais que, pour tout ce qui n'est pas strictement de son domaine, elle cède bénévolement le pas au pouvoir civil; qu'enfin les commerçants deviennent une bonne fois les maîtres de leurs destinées!

Tout en écoutant mon interlocuteur, je me disais, à part moi, que ses critiques sur l'ingérence de l'autorité militaire dans les affaires civiles de la colonie le rendaient, à son insu, injuste envers un homme dont, j'en étais sûr, il ne méconnaissait pas les mérites, envers le colonel Faidherbe [1].

Elles sont étranges, les phases par où a passé le Sénégal depuis que Lancerotte le découvrit en 1447! Tour à tour Portugais, Français, Anglais y sont venus, sans pouvoir s'y maintenir, et presque sans pouvoir s'y établir. En 1817 il est restitué à la France : les officiers appelés à en prendre possession partent à bord de la *Méduse* qui se perd, dans le plus terrible naufrage, au fatal banc d'Arguin. Quinze gouverneurs l'administrent successivement, mais c'est en vain que l'on cherche les traces de travaux exécutés par eux. Est-ce que leur bon vouloir aurait été paralysé par l'hostilité des indigènes, ou bien étaient-ils au-dessous de leur tâche? Le fait est que le Sénégal ne leur doit presque rien.

Enfin arrive Faidherbe, et du jour où elle est gouvernée par ce brave soldat et ce brillant administrateur, la colonie semble sortir de ses langes. A lui seul il fait plus en quelques années que n'avaient fait en un demi-siècle ses quinze prédécesseurs. Il la sauve de la destruction et de la ruine que les hordes

[1] Ancien gouverneur du Sénégal, aujourd'hui général.

d'El-Hadji traînent après elles [1]; il consolide ce qu'il a eu le bonheur de sauver; il crée des écoles où il invite les souverains indigènes à envoyer leurs fils, et inaugure ainsi un avenir de paix et de prospérité; il ouvre au commerce les portes du Fouta-Toro, du Kasson, du Bambouk qui jusque-là s'étaient montrés profondément hostiles aux blancs; on lui est redevable de l'annexion des provinces du Dimar et d'Oualo; il garantit au trafic du haut fleuve une sécurité que jamais il n'avait connue avant lui; il abolit les *coutumes*, droits vexatoires et exorbitants que les chefs indigènes prélevaient arbitrairement sur les marchandises et sur les transactions des négociants français; bref, d'un bout à l'autre du Sénégal, tous ceux, Européens ou indigènes, qui ont été à même de l'apprécier, lui et ses œuvres, redisent son nom avec orgueil et avec reconnaissance.

Il me resterait à parler de bien des choses : du château de Richard Toll, charmant coin de terre, situé près de Saint-Louis; des essais de plantations de coton et d'indigo que l'on a tentés un peu partout; des poétiques légendes sénégalaises, et particulièrement des merveilleux hauts faits de Samba, que les Griots s'en vont le soir, à grand renfort de gestes et de tambourins, psalmodier sous la hutte des nègres; de quelques types curieux, entre autres

[1] Héroïque résistance de Paul Holl au fort de Médine, et sa délivrance par le gouverneur Faidherbe.

des Sarrakolais et des Kassonkais, des Peuhls qui font le métier de bergers, des Toucouleurs, mahométans farouches, des Bracknas, des Douaïchs, des Trarzas qui habitent les plaines d'Aftouth, limitrophes du Sahara, et qui ont longtemps dévasté la rive gauche du fleuve Sénégal; des postes et des forts établis en vue de protéger à la fois le commerce européen et les tribus soumises; de ceux de Mérinaghen et de Dagana qui commandent, le premier le lac de Guier, le second la province d'Oualo; de ceux de Podor et de Saldé établis, celui-ci à l'extrémité orientale, celui-là à l'extrémité occidentale de l'ile Morfil, centre des populations fouhlanes; de celui de Matam qui commande le Damga; de ceux de Bakel, de Sénoudébou, d'Aéré, et surtout du fort de Médine, que le gouverneur Faidherbe délivra en 1857, alors que depuis trois mois son héroïque défenseur, Paul Holl, y tenait avec une poignée de braves contre les hordes d'El-Hadji..... Mais le temps me presse, et j'ai hâte de gagner Gorée, où je m'embarquerai pour le golfe de Guinée.

A Gorée, en attendant le paquebot anglais qui doit me transporter au delta du Niger, je deviens l'hôte de M. Guiraud, gérant et associé de la maison Maurel et Prom de Bordeaux, et qui aux qualités d'excellent administrateur et de commerçant plein d'intelligence joint le charme de l'homme du monde le plus sympathique.

Hardiment perchée sur un roc solitaire qui émerge des flots à une très-faible distance de la côte, la ville de Gorée est riche, fait un commerce actif, possède de beaux comptoirs et une population européenne qui brave courageusement les chances trop souvent désastreuses de son climat. Quand je la visitai, elle était florissante et paraissait heureuse; hélas! quelques mois plus tard, à mon retour en Europe, j'appris que la fièvre jaune s'y était abattue, que terrible et inexorable, elle y avait emporté les uns après les autres tous les blancs, et, comme s'exprimait une lettre de Dakar, qu'elle n'avait cessé d'y sévir que le jour où elle n'y avait plus trouvé d'aliment. Des amis qui, le 7 juin 1878, m'y avaient serré la main lors de mon embarquement à bord du *Corisco* pour le golfe de Guinée, un seul, M. Guiraud, avait survécu au fléau, et encore n'avait-il dû son salut qu'à un voyage qu'il fit en France à l'époque où régnait cette affreuse épidémie.

CHAPITRE IV

Le *Corisco*. — La Gambie. — Sainte-Marie-de-Bathurst. — La Casamance, le Rio-Pongo et la Malacorée. — Sierra-Leone. — Une connaissance retrouvée. — Excursion dans Free-Town. — Côte de Croù. — Mes douze Croumanes. — Côte d'Ivoire. — Côte d'Or. — — Delta du Niger. — Je quitte le *Corisco*.

Le *Corisco* est un charmant petit steamer, très-coquet, presque neuf, fort bien aménagé : c'est, dit-on, un des meilleurs vapeurs de la ligne de Liverpool à Fernando-Po. Toutefois ces bâtiments ne sont pas spécialement destinés au transport des voyageurs; affectés presque exclusivement aux besoins du commerce de la côte d'Afrique, on n'y trouve pas le confort des paquebots français des Messageries maritimes. Jusqu'à Madère, ils transportent bon nombre de passagers, voire même des passagères qui vont en villégiature aux îles Canaries. Mais plus loin il est rare que l'on voyage en compagnie; et quand d'aventure il y a une Européenne à bord, c'est là un événement dont on s'entretient longuement à la côte. La chance ne m'a pas été favorable, et c'est à Gorée que j'ai rencontré les derniers visages pâles féminins. C'est là aussi que pour la dernière fois j'ai ouï et parlé le français : c'est

l'anglais seul qu'on entend à présent, tant à bord que sur le littoral, et il est d'une absolue nécessité de le bien savoir si l'on veut être à même de se tirer d'affaire.

Le capitaine du steamer est un vrai type de marin anglais pur sang : gros, large, carré, au fond excellent homme. Vieux loup de mer doublé d'un trafiquant, c'est avant tout et à l'exclusion de tout un esprit positif et pratique. Comme ses pareils, il perçoit un tantième sur la cargaison et sur le mouvement commercial du bord, ce qui fait que pour lui la valeur d'un homme dépend surtout de son chiffre d'affaires sur la côte : l'humble passager, le voyageur surtout avec son modeste bagage, ne jouit à ses yeux que d'un bien faible prestige. Quand le chargement ne prend pas bonne tournure, il est sombre, taciturne, irascible; quand abondent les tonneaux d'huile de palme, les bois de teinture ou les ivoires, sa bonne grosse figure se rassérène, et vous le verrez même sourire. Pas n'est besoin de descendre dans la cale, ni d'examiner l'échelle de flottaison pour s'assurer de l'état du chargement; la mine du capitaine vous éclairera à ce sujet : sa bonne humeur est en raison directe du carré de sa cargaison.

Si l'on est possédé de la manie de causer, on n'a d'autre ressource que de se rabattre sur le docteur du bord. Celui-ci n'a pas encore eu le temps de s'absorber dans le positivisme, au point de ne pou-

voir plus énoncer une idée : c'est en général un jeune homme qui vient de terminer ses études, et qui voyage pour se former. Il conserve quelques illusions, une pointe de poésie, et il a de sérieuses connaissances. Que de lances j'ai rompues avec lui, tandis que, assis sur le pont, les pieds sur les bastingages à la hauteur des yeux, nous nous lancions en d'interminables controverses *de omni re scibili!* Et lorsqu'en ces moments-là le gros capitaine, par hasard, passait près de nous, il s'arrêtait, prêtait l'oreille, haussait les épaules, et bientôt disparaissait en nous jetant un regard de pitié.

Cependant le *Corisco*, en digne steamer à hélice qu'il est, glisse rapidement sur les vagues. Je vois tour à tour défiler les côtes du Sin d'abord, puis du Saloum, cette belle et fertile province, la patrie des *Serrères*, qui produit des bois de teinture, de la cire, du miel, des chèvres, et dont le sol, bien cultivé, serait enchanteur, si le vaste marigot de Fellani ne le rendait très-insalubre. Voici ensuite la province de Niom, et le beau fleuve Gambie, où nous entrons pour nous arrêter à Sainte-Marie-de-Bathurst, notre première escale.

La Gambie appartient aux Anglais. Jadis les Français y avaient un poste à Albréda, et les nombreux comptoirs qu'ils possèdent à Sainte-Marie leur faisaient souhaiter l'acquisition de cette place; mais comme l'Angleterre exigeait en échange la cession

du Gabon, les pourparlers n'aboutirent point... C'est du moins ce que l'on contait lors de mon passage à Sainte-Marie-de-Bathurst.

La population de cette ville forme la plus étrange mosaïque que j'aie rencontrée sur la côte occidentale d'Afrique : on y voit des Serrères, des Yoloffs, des Mandingues, des Féloups, des Balantes de Casamance, des Croumanes, des Sarrakolets, des Kassonkets, des Laptos de Gorée, et enfin des Signardes.

Bien que la colonie soit anglaise, les comptoirs français m'ont paru l'y emporter par le nombre et l'importance; il y en a aussi de portugais, d'italiens, de hollandais, d'allemands, et tout ce monde, Européens et indigènes, chacun apportant avec soi ses coutumes et ses mœurs, forme une bigarrure du plus original aspect.

A Bathurst, les négresses se livrent aux plus durs travaux : elles chargent et déchargent les navires qui accostent les comptoirs. C'est pitié de les voir rompues de fatigue, ployées sous leur fardeau, n'ayant plus rien de la femme, ni la grâce, ni la pudeur, ni presque la forme! Et quand arrive le soir, au lieu de se reposer, elles s'enivrent de gin, et passent la nuit à crier et à danser, jusqu'à ce qu'elles s'affaissent sur elles-mêmes, vaincues par la lassitude et par la plus brutale ivresse.

Les terrains de la rive gauche du fleuve Gambie, où Sainte-Marie fut bâtie en 1815, sont extrêmement

marécageux, et partant très-malsains. Les habitations s'y élèvent le long du fleuve, dont une route plantée d'arbres les sépare, et forme une promenade ombragée. Il s'y fait un commerce très-actif : les caravanes y affluent de toutes parts, surtout du Fatakonda. On ne peut guère s'aventurer sur le fleuve, même avec un navire d'un faible tirant d'eau, à plus de cent quarante milles, ce qui ne conduit pas jusqu'aux îles Mac'Harthy; force est de continuer en pirogues, et les traitants poussent ainsi jusqu'à Yannameron. Il y a une barre très-forte à Barraconda.

Sur la rive droite de la rivière, s'étend une langue de terre d'un mille de largeur, enfermée entre deux criques : celle de Boonyado et celle de Swara-Cunda, qui servent au commerce de l'intérieur.

La petite pièce de terre entourée d'eau où a été bâtie Sainte-Marie communique par un étroit canal, la soi-disant *crique aux huîtres*, à l'île anglaise de Combo, qui comprend le territoire de Sabbajee et plusieurs villes habitées principalement par des vieillards, car la population jeune les quitte pour aller travailler dans les factoreries européennes de Bathurst. Ces territoires de la rive gauche de la Gambie ont été conquis sur les marabouts de Goonjour, gens vindicatifs, mous et efféminés, qui y sont encore au nombre de plus de cent mille. D'ailleurs, la colonie a des voisins hostiles, entre autres les rois

de Combo et de Barre, qui parfois essayent d'entraver le commerce des caravanes, en vue de rétablir les droits qu'ils percevaient jadis sous le nom de *coutumes*, et qui ruinaient le trafic européen. Mais il y a aujourd'hui à Sainte-Marie une force militaire suffisante pour repousser ces tentatives, et protéger les intérêts des blancs.

Dans la soirée que je passai à Bathurst, j'entendis un *Griot* psalmodier au son du tambourin une curieuse légende : il redisait dans une mélopée plaintive l'histoire d'un revenant dont l'esprit hantait le poste européen de Mac'Harthy. « Il y a bien du temps, chantait-il, un sergent à visage pâle, dans un accès de fièvre chaude, s'y est tué... Depuis lors, son ombre erre dans le voisinage... La nuit, elle vaque au service du poste, comme si celui qu'elle représente y commandait encore... et la terreur règne tout alentour... et le soir les négrillons n'osent s'y hasarder... et les marabouts distribuent gri-gris sur gri-gris pour combattre la terrible et néfaste influence exercée par cet esprit vagabond sur les champs et sur les huttes du pays... »

Cependant le lendemain, de bonne heure, nous levions l'ancre, en direction de Sierra-Leone. Nous laissons dernière nous le fleuve Casamance, à l'embouchure duquel se voit l'île Carabane où fut fondé, en 1830, le premier comptoir européen. Depuis 1860, le cours de la Casamance appartient aux Français,

qui, sur la rive droite du fleuve, à trente lieues de la mer, ont construit le fort de Sedhiou pour protéger leurs établissements.

Puis viennent les rivières Cachéo, Géba et Rio-Grande, qui toutes trois relèvent du Portugal; cette dernière traverse le Fouta-Dialon, où elle se bifurque et donne naissance à la Coumba et à la Tominé, lesquelles prennent leurs sources dans les monts Kong.

A l'embouchure de la rivière Géba se trouve l'archipel des Bissagos. Toute cette contrée est fort riche, très-fertile, surtout la Casamance, qui produit de splendides bois de construction. Elle est habitée par les Féloups, les Balantes, les Papels, les Biafares qui sont fétichistes, et adorent sous toute espèce de formes un dieu inconnu qu'ils appellent *Emit;* enfin par les Mandingues, véritables athlètes, remuants, pleins d'ardeur guerrière, musulmans fanatiques, qui jamais ne touchent à aucune boisson fermentée.

Nous dépassons ensuite le Rio-Nunez ou plutôt la Siquilenta, qui vient de la partie occidentale du Fouta-Dialon, et où l'on a fait des essais de plantation de café qui ont été couronnés de succès. Les habitants de cette contrée, les Landoumas, sont idolâtres, et l'esclavage fleurit parmi eux. Devenus musulmans, les Nalous habitent surtout la côte. Sur la rive gauche du Rio-Nunez, les Français ont élevé un fort à Kakandy.

Le Rio-Pongo, qui succède au Rio-Nunez, appar-

les comptoirs européens sont situés au bas de la ville, à proximité du quai de débarquement; les habitations des affranchis, faites en pierre et couvertes de chaume, forment les faubourgs; sur les flancs de la montagne, éparses dans la verdure, se dressent des villas dont la gaieté champêtre complète la beauté du panorama. Partout des jardins pleins de fleurs, et entretenus avec soin, où l'on remarque avec surprise des rosiers, des lentanias, de superbes lauriers-roses, et de grands arbres à pain qui portent fièrement leurs fruits d'or : autant d'importations européennes qui ont parfaitement réussi à Sierra-Leone.

J'avais des lettres pour le consul français et pour M. Dalmas, qui cumule les fonctions de consul d'Italie, d'Espagne et des Pays-Bas. Quel ne fut pas mon étonnement de retrouver dans la personne de son associé un de mes anciens amis, que j'avais perdu de vue depuis bien des années, et que certes je ne m'attendais point à trouver là! C'était Louis Bicaise, dont le nom n'est pas ignoré à Gand, où il a passé vingt ans de sa jeunesse. Né sur la côte d'Afrique, son père, commandant au Rio-Pongo, l'envoya en Belgique où il fit ses études; le jour où il la quitta, il emporta avec lui les sympathies de tous ceux qui avaient pu apprécier son caractère. Pour moi, je fus heureux de le revoir, et longtemps je devisai avec lui, surpris et charmé à la fois d'en-

tendre un Africain me parler à Sierra-Leone des lieux de mon enfance, de ma famille, de mes amis, qu'il connaissait aussi bien que moi.

Je fis avec lui maintes courses dans la ville et aux environs, mettant chaque minute à profit pour m'éclairer sur les mœurs des habitants, et grâce à l'escale plus longue que de coutume que fit le navire, je pus étudier sérieusement une colonie qui, je le pense, est destinée à jouer un rôle notable dans le mòuvement civilisateur de l'Afrique.

Le marché de Sierra-Leone est des plus curieux : il ne se borne pas au bâtiment qu'on a construit à cet usage; il embrasse en sus les côtés des rues adjacentes, où il se tient, soit dans de petites échoppes, soit par terre, auquel cas les vendeurs étalent leurs marchandises dans d'énormes calebasses et sur des nattes artistement tressées. Les légumes et les fruits y abondent, et quels fruits délicieux! Ici, des *barbadines*, dont on mange les graines; là, des *sapodilles*, semblables à des pommes brunes, d'une saveur exquise qui rappelle la fraise; puis de splendides régimes de bananes dorées; des *avocatiers* dont l'amande se cultive dans l'eau, exactement comme les oignons de jacinthe; ailleurs, sur de larges feuilles de bananier, une sorte de pudding blanc : c'est le *fou-fou*, fait de blé; plus loin, quantité de *kolas*, grosses amandes roses, enfermées dans des gousses vertes,

et dont les musulmans font une ample consommation: comme elles occasionnent une sorte d'ivresse lorsqu'on en mange beaucoup, les disciples de Mahomet les substituent aux boissons alcooliques dont l'usage leur est interdit. Il est avec Allah des accommodements !

La population de Sierra-Leone est très-bigarrée : formée de 1830 à 1848, elle se composait principalement d'esclaves capturés par les croisières françaises et anglaises qui pourchassaient les négriers. Amenés à Sierra-Leone, on les y proclama libres; on leur donna des terres à cultiver; enfin, la France et l'Angleterre se portèrent garantes de leur indépendance et leur fournirent les moyens de se régénérer en se civilisant. Beaucoup d'entre eux moururent sur les navires de guerre qui les transportaient; d'autres succombèrent dans les premiers temps de leur installation, et c'est à peine si leur nombre atteint aujourd'hui cinquante mille. Mais ce sont eux qui occupent presque exclusivement tous les emplois, qui siégent au tribunal, qui ont en main la presse; car il y a un journal à Free-Town, un journal imprimé en anglais; mais peut-être est-il trépassé aujourd'hui, car lors de mon passage il agonisait.

Il est pénible de constater que de mauvais sentiments animent la plupart de ces affranchis envers les Européens, à qui ils doivent tout. Malheur à celui

qui s'oublie jusqu'à frapper un de ces noirs citoyens, quand bien même il s'est vu insulté par lui! Il est traduit en justice, et, de par les armes qu'on leur a fournies, ils le condamnent sévèrement, et leurs avocats, — ils en ont! — l'invectivent de plus belle. Évidemment la reconnaissance pèse au cœur de ces malheureux; sinon, pourquoi se complairaient-ils à se rendre, en toute occurrence, désagréables aux Européens, à entraver leurs affaires, à leur susciter sans cesse des ennuis et des tracasseries? Tout cela prêterait à rire s'il n'était profondément triste de ne récolter que de l'ingratitude où l'on a semé les bienfaits.

Ridiculement parés d'habits taillés à l'européenne, un parasol à la main pour protéger leur noire tignasse, les affranchis paradent, nonchalamment assis dans de petites voitures d'invalides traînées par un ou deux jeunes nègres, leurs frères, qu'ils regardent avec dédain, et qu'ils traitent, non comme des esclaves, mais comme des bêtes de somme. Rien de plus écœurant que ce spectacle!

Quant aux véritables indigènes de Sierra-Leone et des environs, souvent, sous des dehors sauvages, ils sont intellectuellement et moralement beaucoup mieux doués que les affranchis. Certains d'entre eux, les Akus, les Egboës, s'adonnent à l'industrie et à la culture; lorsqu'ils viennent à Free-Town, ils ont l'air craintif : c'est là un de leurs traits caractéris-

tiques; en guerre ils se signalent par leur cruauté. Les Timanies, au contraire, sont vifs, intelligents et très-loyaux. Quoique fétichistes, ils sont néanmoins circoncis. C'est le cas, d'ailleurs, pour la plupart des peuplades africaines.

Viennent ensuite les tribus qui peuplent les contrées de Bulama et de Sherbro ou Shabras, récemment annexées à la colonie, et dont les habitants trafiquent activement avec les Européens, qui n'ont, au reste, qu'à se louer d'eux : ils sont propres, très-braves, et point cruels; ils se distinguent par leur courage et leur bon vouloir.

Les marchés de Sierra-Leone sont fréquentés aussi par des Korsors et des Sousous, belles races d'hommes, mais remuants et tracassiers; ils professent le culte des fétiches, et manquent de probité dans leurs transactions; leurs femmes ont des mœurs d'une incroyable sauvagerie. Ils habitent au nord de la colonie, en face de l'île de Los.

Sierra-Leone se peut diviser en trois parties : les villes de la côte, York, Kent et l'île des Bananes, dont les habitants sont fort pauvres et le commerce très-faible; les villes de la rivière, Hasting, Waterloo, Wellington et Kissy, qui forment la partie la plus commerçante et la plus importante pour le trafic européen; enfin, les villes de la montagne, Gloster, Leicester, Regent, Charlotte et Wilberforce, où domine l'agriculture.

La petite île de Balama, peuplée de Portugais noirs appelés Manjagoës, fournit également de bons travailleurs à la colonie; les Manjagoës sont de petite taille, mais excellents marins.

Le commerce de Sierra-Leone consiste surtout en huile de palme, dont la majeure partie arrive par la rivière Roquelle; le centre principal de ce trafic. à l'intérieur, c'est Porto-Logo. L'or en poudre et l'or travaillé arrivent aussi à Sierra-Leone, mais en faible quantité, apportés par les Foulahs et les Mandingues; les étoffes, les cotonnades, les verroteries, les ustensiles de ménage, les fusils à silex y sont l'objet de nombreux échanges.

La Roquelle est une grosse rivière qui court au nord-nord-est dans le Fouta-Dialon; il est même à présumer qu'elle rejoint le Niger. Malheureusement la route en est fermée, par suite de l'hostilité des Soulimanes qui disposent d'une armée nombreuse et bien disciplinée, et qui à aucun prix ne veulent livrer ce passage aux Européens. Ils sont d'ailleurs eux-mêmes en guerre continuelle avec les Kourankos, dont les principales villes, Kamala et Zima, sont situées, la première sur la rive gauche, la seconde sur la rive droite, mais plus au nord, de la Roquelle.

Chez ces peuplades fétichistes, la ferveur égale le fanatisme des musulmans; les prêtres y jouissent de la plus grande influence, et célèbrent pom-

peusement les cérémonies de leur culte aux diverses phases de la vie, à la naissance, au mariage et à la mort. Au surplus, il y a là autre chose qu'un fétichisme grossier : certaines associations religieuses unissent les adeptes, et leur fournissent le moyen de défendre leur foi contre les efforts du christianisme et contre le prosélytisme musulman. Les membres de ces congrégations se nomment *Pourrahs*, et leur pouvoir s'étend jusqu'au cœur de l'Afrique.

Un jour qu'en compagnie de mon ami Louis Bicaise, j'étudiais les différentes races indigènes que j'avais sous les yeux, je m'arrêtai étonné devant une dizaine de femmes noires d'un type étrange : à l'encontre de la négresse, leur tête, bien faite, était couverte d'une chevelure soigneusement peignée; leurs traits, relativement beaux, rappelaient beaucoup les Foulahnes pour qui je les pris d'abord.

« Mon cher Louis, fis-je en les lui montrant, voyez donc ces femmes qui n'ont qu'une seule boucle d'oreille à gauche. Est-ce là un symbole religieux, une distinction de caste ou de race, et ces femmes sont-elles des Foulahnes?

— Non, répondit-il; ce n'est pas un signe religieux, et ces femmes ne sont point des Foulahnes. Elles viennent du pays de Kouranko, qui a été maintes fois saccagé par les Foulahs dont il a le joug en horreur. Il a reconquis sa liberté, et c'est en haine des Foulahnes dont les boucles d'oreilles sont

toujours longues, que ses femmes à lui n'en ont plus voulu porter qu'une seule, à l'oreille gauche.

— Par ma foi, c'est là un genre de patriotisme dont ne s'accommoderait peut-être pas la coquetterie de nos élégantes d'Europe. »

Il y aurait tout un livre à écrire sur Sierra-Leone, sur sa bizarre population, vraie mosaïque, où se heurtent les mœurs, les religions, les pratiques, les types les plus divers; sur les travaux que les blancs y ont entrepris; sur les missions, sur les écoles qu'ils y ont établies, qui y prospèrent, et dont l'action se fait déjà sentir au loin. Si une grande partie des affranchis ne profite que peu ou point des bienfaits de la civilisation, il en est qui font exception à la règle, et comme généralement ils parviennent à se faire une position justement enviée, il y a lieu d'espérer que tôt ou tard leur exemple sera suivi par la majorité de leurs compatriotes. C'est de Sierra-Leone que partent les missionnaires africains qui s'en vont évangéliser les peuplades barbares des régions centrales; c'est à Sierra-Leone aussi qu'on trouve des indigènes connaissant, en même temps que l'anglais, le trafic européen, la comptabilité, et qui sont aptes à diriger les comptoirs commerciaux de l'intérieur.

Si l'on avait à organiser une ligne de factoreries au centre de l'Afrique, sur les rives du Niger ou en tout autre lieu dont le climat insalubre ne permettrait

pas l'installation de blancs, c'est à Sierra-Leone qu'il faudrait recruter les hommes capables de les diriger. A condition de les faire surveiller par des agents généraux qui feraient la navette entre l'Europe et l'Afrique, à condition aussi d'organiser un système de comptabilité ne laissant point de prise à la fraude, en peu de temps on trouverait en eux les plus utiles auxiliaires. C'est là, au reste, le but où tendent les institutions fondées à Sierra-Leone, et auxquelles l'Afrique sera redevable de sa régénération, tandis que l'Europe leur devra les moyens d'y implanter son commerce, sans compromettre l'existence de ses enfants.

Cependant le *Corisco* vient de tirer un coup de canon : dans une heure il lèvera l'ancre. J'y retourne au plus vite, accompagné de mon ami Bicaise, qui a tenu à me conduire lui-même à bord, et de qui je me sépare à regret. Que n'avons-nous sur la terre africaine beaucoup d'hommes comme lui!

Bientôt nous quittons cette baie si profonde, où peuvent mouiller sans crainte les navires du plus fort tonnage, et nous voilà voguant, tandis que, mon carnet devant moi, je résume mes impressions sur ce que je viens de voir.

Nous dépassons d'abord l'île de Sherbro, puis Gallinas, ancien repaire de négriers, où si longtemps le Malagais don Pedro Blanco exerça sa lucrative et abominable industrie. L'histoire de ce vendeur

d'hommes est un véritable roman, tout rempli d'horreurs, de cruautés, de scènes de débauche et de désespoir. Au delà de Gallinas, le cap Monte déroule à nos regards son panorama boisé. Ici commence la côte des Grains, et la contrée qui longe la rive, c'est la petite république de Libéria, fondée en 1822 par des esclaves affranchis d'Amérique. Nous jetons l'ancre dans une baie fort belle, commandée par le cap Mesurado, au pied duquel, sur la rivière de ce nom, est bâtie la capitale, Monrovia. Un peu plus au nord, coule le Rio-San-Paul qui prend sa source au nord-est, dans les monts Kong.

Déjà elle a son histoire, cette petite république, calquée sur celle des États-Unis, dont elle a adopté une des étoiles pour emblème. Que de luttes n'a-t-elle pas eu à soutenir contre ses voisins, les Weys, qui habitent le cap Monte et le pays à l'est de Gallinas ! Heureusement elle avait pour alliés les Gaulas, qui lui cédèrent leur territoire, et elle ne tarda pas à s'agrandir, tantôt par des cessions volontaires et payées, tantôt par les armes, quand elle avait affaire à des peuplades limitrophes remuantes et hostiles.

Ses principaux articles d'exportation sont le café et la canne à sucre. Son café est excellent et d'un arome exquis; il coûte environ un schelling la livre. La plupart des maisons de commerce de Monrovia sont allemandes ou hollandaises. La république est gouvernée par un président, homme de couleur,

qui passe pour très-affable et très-intelligent. Bref, avec son climat relativement salubre, Libéria est dans les meilleures conditions de prospérité, et l'on s'étonne que son commerce et sa culture se développent si lentement.

Monrovia n'exporte guère d'huile de palme, mais Grand-Bassa, où nous touchons bientôt, en produit abondamment, et en effet la contrée est pleine de magnifiques palmiers. De nombreuses factoreries sont installées sur la côte, et très-souvent notre navire s'arrête devant l'une ou l'autre. A chaque fois, le rivage se couvre de nègres qui lancent leurs pirogues à l'eau, y chargent des tonnes d'huile de palme, voguent vers nous à grand renfort de coups de pagaie, et, afin de s'encourager, poussent des cris perçants ou imitent de la voix le bruit que fait la machine à vapeur d'un steamer au moment où il s'ébranle. On tire aussi de Grand-Bassa un peu de café, et du bois de teinture dont la valeur est d'environ trente-quatre livres la tonne anglaise (750 francs les 2,240 livres).

Si l'on ne m'avait parlé à l'avance de la côte de Croù, je me serais imaginé, en arrivant à Grand-Cès, que le *Corisco* était pris à l'abordage par les naturels : à peine avions-nous stoppé, qu'une multitude de pirogues nous entourent, et qu'en moins de rien, plus de deux cents noirs se hissent sur le pont, criant, hurlant, gesticulant; aux cris succèdent d'abord les

querelles, puis aux querelles les coups; les combattants se jettent ou sont jetés à la mer, et en toute hâte rejoignent leurs canots. Les autres assaillent le capitaine, les officiers, les matelots, à qui ils s'adressent tous ensemble, en s'aidant du geste quand les quelques mots anglais qu'ils savent ne se présentent pas assez vite à leur esprit. Sans armes et presque nus, ces braves gens sont des Croumanes : ils offrent leurs services et demandent à travailler, soit à bord, soit aux comptoirs européens de la côte. Habituellement chaque navire en engage une escouade, commandée par un des leurs, qu'ils élisent eux-mêmes et qui prend le titre de *headman*. On emploie les Croumanes aux rudes travaux auxquels la chaleur et l'insalubrité du climat empêchent de soumettre les matelots anglais; à partir de Croù, l'Européen se doit effectivement ménager beaucoup, et d'ailleurs le grand trafic qui se fait sur cette partie de la côte, où les comptoirs sont nombreux, y aggrave singulièrement la besogne des hommes du bord. On y pourvoit en adjoignant un équipage nègre à celui du navire.

Ce serait une erreur de croire que les Croumanes sont tous esclaves; il y en a parmi eux, mais ceux de la côte sont libres : la large ligne bleu foncé qui va du sommet de leur front au bout du nez, et qui est un tatouage, est aussi le signe de leur indépendance. Ils se louent volontairement, comme des ouvriers à l'année.

Suivant les conseils qu'on m'avait donnés, je me mis à mon tour en devoir de recruter une escorte parmi ces braves gens. En un clin d'œil, plus de cent d'entre eux s'étaient précipités vers moi, lorsque, un carnet à la main, ils m'avaient vu commencer à faire mon choix. Mais dès qu'ils surent qu'au lieu d'un engagement dans une factorerie, il s'agissait d'un voyage d'exploration, bientôt les rangs s'éclaircirent. Ce fut bien pis lorsque je leur appris que mon entreprise offrait des dangers, qu'elle exigeait de l'énergie et du courage, surtout lorsque je leur dis que je me proposais de pénétrer le plus loin que je pourrais dans l'intérieur des terres. A ces mots, presque tous s'esquivèrent. Heureusement, comme ils sont tous de solides gaillards, les douze d'entre eux à qui j'accordai la préférence n'en avaient pas moins, avec une honnête figure, la plus robuste apparence. Je les installai à l'avant du navire, et leur remis à chacun une carabine Remington, afin de les familiariser avec cette arme, et de leur permettre d'en étudier à loisir le mécanisme. Bientôt ils fraternisèrent avec les matelots, et sous aucun rapport je n'eus, pendant toute la traversée, à me plaindre de leur manière d'être.

Toute la partie de la côte qui avoisine le cap Palmas est très-dangereuse. Çà et là des rocs surgissent à marée basse, et, sans qu'on s'en doute, les bâtiments sont entraînés sur les brisants. A la pointe est

du cap, nous apercevons la carcasse d'un steamer, trois-mâts qui, en 1873, s'est jeté à la côte; c'est l'*Europe*, un des plus beaux vapeurs d'une compagnie anglaise qui faisait le service de Liverpool à la côte occidentale d'Afrique. Dans le principe, on essaya à diverses reprises de le renflouer; ce fut en vain. La cargaison a été sauvée, mais depuis cinq ans le géant est là, ses larges flancs hors de l'eau, s'engravant de plus en plus, avec ses grands mâts en l'air, pareils aux bras d'un noyé qui se débattrait dans un suprême effort contre les flots.

A partir du cap Palmas, on remarque le long de la côte de petits monts ondulés et boisés qui se prolongent à l'intérieur : c'est le pays des Gréboës, qui ont beaucoup de similitude avec les Croumanes. On le qualifie de *côte d'Ivoire*, à cause du grand trafic qui, il y a quelques années, s'en faisait sur ce point.

Nous passons ensuite devant les pays d'Amatifou et de Fanti, à la côte d'Or, et devant le Dahomey, que je visitai au retour, et dont je reparlerai; pour le moment, comme les besoins du commerce ne nous obligent plus guère à nous arrêter, je vois un peu en hâte défiler : Grand-Bassam et Assinie, où l'on récolte l'or; le cap des Trois-Pointes, le fort d'Elmina, Cape-Coast-Castle, théâtre des guerres contre les Aschantis; Winnebah, Accra, Adda-Foah; Yellow-Coffee, où l'on s'approvisionne de victuailles; Wyddah, le grand et le petit Popo, Porto-Seguro,

sur la côte du Dahomey; enfin Lagos, où pour la dernière fois on rencontre des constructions européennes.

Le 28 juin, après avoir entrevu la large échancrure que creuse la Nun, branche principale du Niger, en se jetant à la mer, le Rio-San-Nicolas et le Nouveau-Calabar, nous entrons dans la rivière Bonny où le *Corisco* fait halte. Je le quitte avec mes douze hommes et mes bagages, et, à dater de là, je n'ai plus à compter que sur mes propres forces.

CHAPITRE V

Bonny. — La fièvre jaune. — Brass. — Le roi Okia. — Égaré dans les criques. — Découragement de l'équipage. — Un labyrinthe aquatique. — Manque d'eau douce. — Les récifs de la barre. — Nuit d'angoisse. — Akassa.

Sur toute l'étendue du delta du Niger, les trafiquants européens, au lieu d'habiter les terres qui sont très-insalubres, s'établissent sur des pontons, ancrés à l'embouchure des rivières. Ce sont de grands navires dématés dont l'avant est aménagé de manière à pouvoir servir de logement. La partie restante, couverte d'un toit de zinc ou de toile à voiles, est affectée à tous les besoins du commerce. Elle sert à la fois d'entrepôt et d'usine pour la préparation des huiles de palme, que les indigènes y apportent dans leurs pirogues, et qu'ils échangent contre des produits européens. En un mot, le traitant vit sur l'eau, y fait ses affaires, et ne va que très-rarement à terre, je veux dire lorsqu'il y est absolument contraint.

Longtemps Bonny fut le lieu de prédilection des négriers, qui y prenaient leurs chargements de *bois d'ébène*, car tel est, on le sait, le terme dont les marchands d'hommes qualifiaient les esclaves. Jadis, les habitants de ces régions étaient anthropophages,

et il ne faut pas s'aventurer loin de la côte pour retrouver des tribus chez qui les repas de chair humaine sont encore en honneur.

Le roi actuel de Bonny, Georges Peppel, a été élevé en Angleterre; il s'habille à l'européenne, fait le commerce d'huile de palme, et y consacre un petit steamer dont les Anglais lui ont fait présent. Les indigènes ne ressemblent guère à leur roi : ils sont restés sauvages et païens, et leurs chefs eux-mêmes n'ont qu'une faible teinture de civilisation. A vrai dire, Georges Peppel est plutôt un agent anglais qu'un roi, et tel chef subalterne a sur son peuple plus d'influence et de pouvoir que lui. Les habitants vont tout nus; les femmes mêmes ne portent un pagne autour des reins qu'après leur mariage. La ville nègre est insalubre, entourée qu'elle est de marigots pestilentiels; boueuses et sales, les rues sont semées de canons de tout calibre, sans affûts, dont ces grands enfants d'indigènes sont très-fiers, quoiqu'il leur soit impossible d'en faire usage, car ce sont des pièces hors de service que les Anglais leur ont vendues pour satisfaire leur belliqueux enfantillage.

Au centre de la ville s'élève un temple, sorte de cage en treillis, où sont amoncelés des crânes, des squelettes humains, des idoles en bois, des têtes d'éléphants, des serpents desséchés, autant de fétiches que la population vénère avec ferveur.

Ju-Ju-Town, localité située de l'autre côté de la rivière et où résident les ministres du culte idolâtre, forme une sorte de rempart contre l'invasion civilisatrice et chrétienne des Européens.

La monnaie de Bonny consiste en une espèce de petit fer à cheval en bronze, appelé *manilla,* épais de deux centimètres, et valant vingt-cinq centimes; on y accepte aussi les *cauris* (*cyprea moneta*), ou *kourdis,* qui ont cours dans tout le bassin du Niger et dans l'Afrique centrale.

Les indigènes de Bonny appelent leur propre contrée Okoloma; leurs voisins d'Ibó la nomment Okoloba, Obani et Ibani, et les gens d'Aboh, Osiminukù. Il semble qu'à l'origine Bonny se soit peuplée d'esclaves de l'Ibó; néanmoins ses habitants actuels ont un langage particulier, qu'on entend également dans la bouche des indigènes du Nouveau-Calabar, région limitrophe de Bonny.

Nonobstant les précautions dont ils s'entourent, et bien qu'ils s'installent sur des pontons au lieu d'habiter des rives insalubres, les trafiquants européens de Bonny subissent néanmoins les influences mortelles du climat. Lorsque le vent, soufflant de l'intérieur, apporte à l'embouchure de la rivière les émanations dont il est chargé, un malaise indéfinissable s'empare de l'Européen le plus résolu; et si chaque jour, au retrait de la marée, la brise de mer ne venait balayer les miasmes qu'il respire, et

rafraîchir ses poumons, pas un ne pourrait résister à ce climat meurtrier. En 1873, la brise de mer cessa de souffler quinze jours durant. On ne respirait que l'air empuanti des marais, dont les vapeurs fétides emplissaient l'atmosphère. Il ne se passait pas de jour sans que des blancs tombassent malades; un matin, la fièvre jaune s'abattit sur eux. Ils étaient là quarante-six, tous également robustes, tous parfaitement aguerris contre la malaria et contre les privations... Quatre seulement échappèrent au fléau; ce furent : le capitaine Gierris, M. Knight, le Dr Mac' Dréal, et un traitant anglais de passage; les deux premiers sont encore aujourd'hui à Bonny. C'est un terrible ennemi que cette fièvre jaune! Les indigènes, dans leur langage imagé, l'appellent la *moisson des blancs*, et, hélas! ils ne disent que trop vrai. Au début, elle s'annonce par des maux de reins, par un assoupissement de toutes les facultés, entrecoupé de vomissements blancs et verdâtres, auxquels succède une prostration complète. Puis les vomissements deviennent noirâtres... c'est là le signe de la mort. En quelques heures le patient n'est plus qu'un cadavre, et, comme si le fléau s'acharnait sur sa proie, aussitôt que la vie l'a quitté, le corps, tant la décomposition est prompte, jaunit et noircit. Il est rare qu'on en réchappe : une fois les symptômes bien caractérisés, c'en est fait. Et c'est en riant que les indigènes vous voient mourir...

Leurs dieux, prétendent-ils, ne souffrent pas que l'homme blanc s'implante en Afrique, et bon gré, mal gré, quiconque les brave doit périr.

Les habitants de Bonny m'ayant assuré qu'il n'est pas possible d'atteindre le Niger par leur rivière, mais que les criques de Brass m'y pourraient mener, je m'y transportai. Mais auparavant je passai par Opobo, où je vis le roi Ja-Ja, un des chefs indigènes les plus sympathiques aux Européens. Il a fait construire dans sa ville un abri destiné exclusivement aux blancs qui pénètrent chez lui. Grand trafiquant d'huile de palme, riche, puissant, redouté et respecté de ses voisins, il rend des services réels au commerce et à la civilisation.

Aussitôt arrivé à Brass, je pris mes dispositions pour gagner le Niger dans un canot à demi ponté, monté par mes douze Croumanes, et contenant mes bagages et mes provisions. Mon premier soin fut de m'enquérir d'un guide; seul, le roi des Brass m'en pouvait fournir un, et dans ce but je le fis appeler à la factorerie de M. Soncké qui m'avait offert l'hospitalité. Il y arriva bientôt en grande pompe, dans une pirogue que nageaient trente nègres, et dont la quille était ornée d'un vaste drapeau multicolore.

Après les saluts d'usage et la remise de divers présents destinés à me faire bien venir de lui, je lui demandai un guide qui me conduirait au Niger

par les criques de Brass. En m'écoutant, il se crut de prime abord le jouet d'une mauvaise plaisanterie; comme j'insistais, il se déconcerta, et même se prit à trembler. Enfin, lui ayant enjoint de me répondre, il s'écria que j'exigeais de lui une impossibilité. Je m'indignai, il persista; je me mis en colère, je le menaçai...

« Tu peux, répliqua-t-il, me tuer, saccager ma ville et réduire ma tribu; l'homme blanc est fort, je le sais; mais je souffrirai tout plutôt que d'accéder à ta demande. Si aujourd'hui, moi Okia, je te donnais un guide, demain les habitants du bas Niger me déclareraient la guerre, et certainement je payerais de ma tête une si coupable imprudence. »

Devant un tel entêtement inspiré par la peur, je vis bientôt qu'il n'y avait rien à espérer, et, tout en pestant contre la couardise de mon noir monarque, je renonçai à l'espoir de me procurer un guide. Néanmoins, me confiant au courage de mes Croumanes et à la fidélité de ma boussole, je résolus de marcher en avant.

Mon départ de Brass fut triste : les Européens sympathisent vite dans ces sauvages et tristes régions, si fécondes en périls, en misères de tous genres. M. Soncké était devenu mon ami, et, en me faisant ses adieux, il ne put me voiler ses inquiétudes :

« Je sais, fit-il, qu'en trente-deux heures les naturels vont au Niger par les criques; basez-vous

sur ce calcul. Si dans deux jours vous n'y êtes point parvenu, c'est que vous serez égaré, et alors.....

— Merci, répondis-je, merci et adieu.

— Vous ne voulez donc pas renoncer à un projet insensé, et partir par Akassa?

— Non; je ne suis pas venu si loin pour reculer. Je suis d'ailleurs décidé à explorer ces criques. Adieu, mon cher Soncké! »

Et sur un signe de ma main, mes rameurs fendirent vigoureusement les eaux, et le canot ne tarda pas à s'engager dans l'un des nombreux circuits qui ravinent la marécageuse contrée de Brass ou Nimbé.

Rien ne saurait rendre la morne tristesse de ces criques du delta du Niger, avec leurs mangroves dont les racines osseuses plongent dans l'eau comme les pattes de monstrueuses araignées. On n'y entend pas un cri d'oiseau, on n'y voit ni une fleur ni un brin d'herbe. C'est un dédale aquatique, bordé d'arbres aquatiques eux-mêmes, qui croissent dans un limon fangeux, où il est impossible de poser le pied sans courir le risque de disparaître sous la vase. La crique où je m'engage au départ est fort large; la direction en est bonne : l'aiguille de mon compas marque le nord-nord-ouest; si elle est partout la même, pensai-je, demain je serai au Niger.

A la nuit tombante, nous stoppons. Tant bien que

mal je me couche à l'arrière de la pirogue, et, enveloppé de mon burnous, j'appelle le sommeil dont j'avais un pressant besoin. Hélas! je ne fermai pas la paupière : les moustiques, qui, pendant le jour, m'avaient déjà cruellement torturé, maintenant que le bateau est immobile, fondent sur moi, hargneux, tenaces, affamés. Ce ne sont point nos gros moustiques d'Europe, ni même du Sénégal, dont le susurrement vous avertit du mal qu'ils vont vous faire, et dont, après tout, on se préserve au moyen d'une énergique ventilation ou d'une bonne moustiquaire; ceux-ci, les mouches de sable, comme ils s'appellent, sont presque imperceptibles, et ils se faufilent à travers les mailles de la plus délicate mousseline; ils sont noirs, et leur piqûre est si venimeuse qu'il s'ensuit une enflure immédiate. C'est par centaines qu'ils s'abattaient sur moi. Criblé de leurs piqûres au visage et aux mains, vainement je châtie leur téméraire audace; aussitôt des centaines d'autres accourent à la rescousse et, à leur tour, affrontent avec rage ma colère, comme s'ils étaient heureux de payer de leur vie le charme de me torturer un instant. Toute la nuit je luttai contre ces légions invisibles et sans cesse renaissantes; je me démenais furieusement; la fatigue, la douleur, le dépit m'enfiévraient; je m'excoriais le visage et les mains, car le venin de ces maudits insectes m'y causait d'insupportables démangeaisons.

Quelle nuit! et quel matin lui succède!...

Un jour cru, bas et humide, glisse entre les rameaux décharnés des mangroves, et blanchit peu à peu le sillon aquatique où nous voguons; pas un chant d'oiseau saluant l'aurore, pas un cri de bête fauve...; rien que le calme lugubre d'une nature noyée!

« Aux avirons, mes enfants!... Bientôt nous allons voir le beau Niger!... »

Et mes Croumanes reprennent leurs rames, et sous leurs vigoureux efforts, le canot continue sa course. Autant que possible, je tâche de suivre l'artère la plus large; mais les méandres, les bifurcations se multiplient et s'embrouillent de plus en plus; l'aiguille de mon compas de variation évolue étrangement, et souvent elle fait en moins d'une demi-heure tout le tour du cadran, m'indiquant ainsi les zigzags de la route qui, à tout instant, revient sur elle-même.

Voici la nuit, et nous ne sommes pas sortis de ce labyrinthe!

Je cachai mon inquiétude à mes hommes, avec qui je partageai mes provisions de bouche; ils ne tardèrent pas à s'endormir, car les moustiques, je l'ai dit, ne s'attaquent guère aux noirs, soit à cause de la dureté de leur derme, soit à cause de l'odeur que leur corps exhale.

Quant à moi, incessamment harcelé par mes

impitoyables ennemis, je passai une nuit pire encore que la précédente. Si vives, si cuisantes étaient leurs piqûres que, par moment, au risque d'étouffer, je m'enveloppais la tête d'un gros drap, afin d'échapper, ne fût-ce qu'une minute, à des tortures que je suis impuissant à décrire, mais dont jamais, non, jamais le souvenir ne s'effacera de ma mémoire.

Et je restai là debout, écoutant ce silence de mort, qu'interrompait seul de temps à autre le craquement lugubre des branches, au travers desquelles se glissait quelque gros serpent.

Le lendemain, je me dirigeai plein ouest, sans m'attacher à suivre les grandes artères. D'abord tout alla à souhait; mais bientôt la crique se rétrécit, et nous voilà arrêtés court par une barrière infranchissable de palétuviers : c'est un cul-de-sac; il nous faut rebrousser chemin. Cinq fois pareille mésaventure se reproduit, et la nuit nous surprend sans que nous ayons même pu retrouver l'artère principale, que fort imprudemment nous avions quittée.

« Si au bout de deux jours vous n'avez pas atteint le Niger, prenez garde! c'est que vous serez égaré dans un inextricable fouillis de criques; ne songez plus alors qu'à mourir. »

Pendant toute cette nuit, nuit affreuse entre toutes, ces sinistres paroles, que j'avais entendues à mon départ de Brass, tintèrent à mes oreilles comme un glas funèbre.

Quand vint le jour, je crus m'apercevoir que mes Croumanes devinaient notre situation : le découragement semblait s'emparer d'eux. J'essayai de ranimer leur énergie par quelques bonnes paroles, et toute la journée le canot glissa sur ces eaux solitaires, sans que rien nous vînt avertir que nous approchions du but. A la nuit, nous stoppâmes de nouveau en plein inconnu.

Mon Dieu! nous faudra-t-il donc mourir ici? Nos vivres frais s'épuisent : aujourd'hui nous entamons les conserves; plus de viande, plus une goutte de vin, plus un légume; et à l'horizon, pas un village, pas une hutte, pas une trace humaine! J'en arrivais à désirer la rencontre d'un parti de nègres, dussent-ils me livrer bataille; mais rien, rien, pas même une bête fauve!

La nuit fut atroce; ces éternelles criques étaient semblables à l'enfer de Dante; une main invisible y traçait à mes yeux cette sentence des damnés : O vous qui franchissez cette porte, laissez sur le seuil l'espérance, *lasciate ogni speranza!*

Le quatrième jour n'amena aucun changement : nous étions bel et bien égarés.

Tout à coup, vers quatre heures de l'après-midi, mes Croumanes, sans en avoir reçu l'ordre, cessèrent de ramer; mornes et taciturnes, l'œil sombre, ils paraissaient en proie au découragement le plus profond.

« Allons, mes enfants, leur criai-je, encore un peu d'énergie! un dernier effort! Courageux Croumanes, ne voulez-vous donc plus revoir votre beau pays de Grand-Cès, et vos forêts de palmiers, et le sable de vos rivages?... Voulez-vous périr ici comme de faibles femmes? Courage, courage! La terre ferme est près de nous : nous y trouverons des bœufs, des moutons, du vin de palme et des bananes dorées! Le Niger n'est pas loin!... Courage, robustes enfants de la côte de Croù! ramez, ramez toujours!... »

Et tout fiévreux, je saisis moi-même un aviron. Entraînés par mon exemple, ils ramèrent jusqu'au soir. Mais, hélas! la terre promise fuyait, fuyait... sans fin ni cesse.

Vers le milieu du cinquième jour, à une heure de l'après-dîner, la crique où nous voguions soudain s'élargit notablement.

« Nous touchons au but, dis-je à mes hommes; de grâce, encore un effort! »

Et en effet, cette vue ranima leur ardeur, et ils ramèrent vigoureusement, non-seulement jusqu'au soir, mais même pendant une partie de la nuit; car la largeur du cours d'eau et la clarté de la lune permettaient de naviguer sans crainte de se jeter dans quelque massif de palétuviers, dont on ne se serait dégagé ni sans peine ni sans dommage.

Quant à moi, j'étais loin de partager la confiance que je cherchais à inspirer à mes Croumanes : les



ÉGARÉ DANS LES CRIQUES.

rage, Croumanes, ramez, ramez toujours!... » (Page 102.)

yeux fixés sur l'aiguille de mon compas, je la voyais s'obstiner à marquer le sud, tandis que si la crique nous menait au Niger, elle aurait indiqué plein nord. Et puis la largeur même du cours d'eau ne laissait pas que de m'inquiéter : cela ne ressemblait point à l'affluent d'un fleuve. Parfois même, un certain courant s'y remarquait : on eût dit d'un bras de rivière se dirigeant vers la mer! Dans la journée, je goûtai l'eau : elle était saumâtre. Or, si nous étions près du Niger, à la hauteur d'Approprama, du Horse-Shoe-Bank, ou même du Point-Nicolle, la marée ne se ferait pas sentir. Décidément, c'est à l'Océan que cette crique nous mène. Mais à quel point? et quand y arriverons-nous? L'eau douce va nous manquer : il n'en reste que quelques litres, et nous sommes treize!... Demain les Croumanes la boiront d'un seul trait, et quand nous n'en aurons plus, que devenir?... A tout hasard, j'en remplis deux bouteilles que je tiens cachées près de moi.

Le lendemain matin, en effet, mes hommes en burent le restant, et, comme d'habitude, la remplacèrent par de l'eau de la crique, sans se douter le moins du monde qu'elle était salée. A quoi bon les en instruire? Je devinais quel serait leur désespoir en apprenant que nous n'avions plus d'eau douce; je savais qu'en présence de notre détresse, il y avait tout à redouter de leur défaillance et de leur irritation. Ce moment-là viendra toujours assez tôt... Et

avant que l'un d'eux ait soif, peut-être aurons-nous aperçu la terre ferme ou une pirogue indigène qui nous donnera de l'eau, ou nous dira où en trouver.

Vers dix heures du matin, le plus jeune de mes rameurs (son nom de guerre était Four-Feet) se voulut rafraîchir; aussitôt il cracha la gorgée qu'il venait d'avaler, en criant :

« L'eau salée!... l'eau salée!... »

Instantanément la pirogue s'arrêta, et tous mes rameurs se penchèrent, prirent un peu d'eau dans le creux de la main, et y portèrent les lèvres; silencieux et mornes, ils me regardèrent alors d'un œil désespéré et menaçant.

« O maître, cria Four-Feet, tu nous as donc amenés ici pour nous faire mourir!

— Croumanes, répondis-je, écoutez-moi : N'ai-je pas jusqu'à présent partagé vos fatigues et vos privations?... Moi qui ne suis pas accoutumé à vos rudes travaux, me voyez-vous me désespérer?... Si je conserve du courage, c'est que je sais que nous arrivons. Je connaissais cette route, mais je tenais à la retracer exactement sur ma carte; voilà pourquoi vous m'en avez vu étudier tous les circuits.. En ce moment nous sommes tout près de la mer et là, aux comptoirs des hommes blancs, je vous donnerai de quoi oublier toutes vos souffrances.. Encore quelques heures de patience! »

Et comme l'avant-veille, je maniai moi-même

l'aviron, et mon exemple les ranima... Nous avancions.

Vers deux heures de relevée, j'eus le gosier si sec et si brûlant que j'en étais tout haletant. Mes hommes, eux aussi, paraissaient tourmentés d'une soif ardente; mais ils se taisaient. Leur montrant alors les deux bouteilles que la veille au soir j'avais remplies en cachette, et après en avoir bu moi-même une gorgée :

« Voici, leur dis-je, de l'eau douce que je tenais en réserve, prévoyant qu'elle nous viendrait à point; que chacun s'en rafraîchisse, et ramons énergiquement; dans peu nous aboutirons. »

Tout en leur parlant ainsi, j'étais moi-même fort perplexe. Cependant l'eau était de plus en plus salée, et tout m'annonçait le voisinage de la mer : c'était à la fois un contre-temps et le salut. Mais, ajoutais-je à part moi, si nous n'arrivons pas ce soir, nous sommes perdus.

Mes Croumanes avaient courageusement repris les avirons, et lorsque tomba la nuit, comprenant que leur existence dépendait de ce suprême effort, ils continuèrent à ramer.

Je m'étais assis au gouvernail : une petite lanterne sourde éclairait la boussole, que je ne quittais du regard que pour interroger l'horizon, qui s'étendait à l'infini devant moi.

Tout à coup il me semble voir dans le lointain

briller une lumière... Je n'ose m'en rapporter à mes yeux... Peut-être est-ce une étoile... peut-être ai-je eu un éblouissement... J'appelle See-Breeze, le headman des rameurs, et lui demande si là-bas, là-bas, il n'aperçoit rien.

« Je vois, fit-il, je vois... du feu!...

— Hourra! cria tout l'équipage. Vive l'homme blanc! »

Et le canot, sous l'impulsion de ces bras vigoureux, se prit à nager avec une vitesse inusitée. Bientôt la lumière fut très-distincte; en même temps la crique s'élargissait considérablement. Plus de doute, nous étions à l'embouchure d'une des rivières du delta du Niger, et le feu que nous remarquions, ce devait être celui d'un ponton ou d'une factorerie européenne. Je me dirigeais vers ce bienheureux phare, quand il me parut fuir à notre droite... Mais bientôt je me convainquis que c'était nous, au contraire, qui étions poussés de droite à gauche par un courant impétueux. Vainement les rameurs s'efforçaient d'y résister. Ils avaient beau déployer toute leur force, visiblement nous étions emportés loin de la rive et de la lumière dont l'aspect avait raffermi notre courage.

En même temps une ligne blanche qui me faisait l'effet de n'être plus qu'à quelque vingt mètres de nous, et un grondement sourd, me révélèrent un nouveau danger : cette ligne blanche, c'étaient le

récifs de la barre qui existe à l'entrée de toutes les rivières du delta, et, emportés par la violence du courant, infailliblement nous allions nous y briser.

« Jetez l'ancre ! jetez l'ancre ! » m'écriai-je, tandis que je me mettais moi-même à la manœuvre.

Telle était la vitesse de notre course, que le choc d'arrêt nous fit tous tomber à la renverse. Selon toute apparence, le lourd anneau de fer qui reliait la chaîne au bateau ne tarderait pas de céder sous l'effort des eaux.

En vérité, ce furent de longues heures d'agonie, celles que je passai alors. Notre salut dépendait de la fidélité de notre ancre. Que sous les secousses que lui imprime à chaque seconde la fureur du courant, un seul chaînon vienne à se rompre, c'en est fait de nous... Or, je n'avais fait éprouver à Brass ni la solidité de la chaîne ni celle de l'ancre, et sur ce point je n'étais rien moins que tranquille.

Inconscients du danger, les Croumanes s'endormirent ; le feu qui brillait au loin leur promettait pour le lendemain de l'eau et des vivres... C'est tout ce qu'ils souhaitaient...

Pour moi, c'était ma sixième nuit sans sommeil ; mais c'est à peine si je ressentais la fatigue : toute mon attention se concentrait sur cette ligne blanche qui, à quelques pas de nous, semblait nous guetter.

Vers quatre heures du matin, le courant perdit de sa violence..... c'était l'étale de la marée. Peu

après, notre pirogue se mit à tourner, en présentant sa proue à la mer, aux récifs : la marée haute se dessinait. Je fis lever l'ancre, et nous aidant du courant pour remonter l'embouchure de la rivière, nous nageâmes vers une factorerie dont les hangars blanchis à la chaux sortaient de l'obscurité.

Nous étions sauvés !

En arrivant, j'appris que nous nous trouvions à Akassa. Le courant qui avait failli nous précipiter sur les brisants, c'était celui de la Nun, qui se jette à cet endroit dans la mer. C'est pour éviter ce courant, qu'il est impossible d'affronter en bateau, que j'avais tenu à atteindre le Niger par les criques de Brass. Or, les choses étant telles, il ne me restait qu'un parti à prendre, à prier le gérant de la Compagnie africaine de bien vouloir me transporter, moi, mes hommes et mes bagages, jusqu'à Onitsha, sur le Niger, où son petit steamer *Victoria* se rendait ce jour-là même, et de me défaire de mon canot. M. Hook accéda amicalement à ma demande, tout en me prévenant que le départ était fixé à huit heures.

Située par 4° 19′ 3″ latitude nord et 3° 32′ 30″ longitude est du méridien de Paris, Akassa mérite une mention toute spéciale, à cause de l'importance qu'elle acquerra le jour où le Niger et le Bénué seront ouverts au commerce européen. C'est là que tout d'abord il faudrait fonder une factorerie. D

petits steamers feraient la navette entre ce point et les comptoirs que l'on établirait ensuite le long de ces deux fleuves. On y concentrerait les produits indigènes, en attendant l'arrivée des petits vapeurs de Bonny, sur lesquels on les embarquerait à destination de l'Europe. On y pourrait même charger des voiliers, car, à marée haute, l'entrée de la rivière est commode. Bref, Akassa sera un jour le trait d'union entre nos pays et les factoreries du Niger et du Bénué; située comme elle l'est, elle pourrait en tout temps communiquer avec les établissements fondés sur les rives de l'une et de l'autre, et, à la faveur du service régulier des paquebots anglais, entretenir des rapports constants avec l'Europe.

CHAPITRE VI

Deux désertions. — La Nun. — Salut au Niger ! — Villages hostiles. — Luttes et châtiments. — La rivière Wari. — Aboh. — Un peuple de pirates. — N'Doni. — Factoreries du Niger. — Un avant-poste de sauvages. — Les bœufs. — Ossomare. — Le roi Odogou.

A huit heures le *Victoria* levait l'ancre, et cinglait vers l'embouchure de la Nun, qui ne diffère des criques environnantes que par sa largeur et la rapidité de son cours.

A l'appel que je fis de mes hommes, au moment du départ, je constatai que deux avaient déserté. Sans doute, après les émotions de ces derniers jours, ils s'étaient épouvantés à l'idée d'un voyage dans l'intérieur. Heureusement c'étaient les moins bons de mon escorte, Four-Feet entre autres, qui, dans les criques, avait le premier souffert de la soif, et de tous s'y était montré le plus pusillanime.

Les dix qui me restaient portaient tous un nom de guerre, qu'ils s'étaient donné à l'âge où ils avaient commencé de travailler; — car chez eux, jamais il n'est question de père, de mère, de famille. — C'étaient : See-Breeze (*brise de mer*), Bottle-Beer (*bouteille de bière*), Eat-Well (*mange bien*), Go-

Head (*en avant*), Good-Looking (*charmant*), Port (*sabord*), Starboard (*tribord*), Black-Jack (*valet noir*), Full-Steam (*toute vapeur*), et enfin Go-Fast (*va vite*), que j'avais surnommé *l'Orange*, et que je préférais à ses compagnons à cause de son courage et de l'affection qu'il me témoignait.

On voit qu'à la longue, à force d'ouvrer dans les factoreries européennes et à bord des steamers, les habitants de la côte de Croù se familiarisent quelque peu avec l'anglais, et comme c'est le métier de marin qu'ils connaissent le mieux, quand ils adoptent un nom propre, généralement leur choix se fixe sur des termes qui s'y rapportent. J'ai dit qu'ils élisent eux-mêmes leur *headman;* une fois élu, et bien qu'il travaille comme eux, ils lui doivent une obéissance absolue. C'est See-Breeze qui était le chef de ma petite troupe.

Cependant le *Victoria* était entré dans la Nun. Depuis son embouchure jusqu'à l'île Darwall, elle n'a guère que deux lieues et demie de long. Là, elle fait un coude très-accentué et fort périlleux pour les navires; nous le franchissons heureusement... et le Niger est devant nous!

La transition est si brusque, la nature change si soudainement d'aspect, que c'est comme un rideau qui se lève, ou un décor de théâtre qui, sur un coup de sifflet du machiniste, se transforme en un clin d'œil. Plus de mangroves, plus de trace de la sombre

et monotone végétation des criques, plus de circuits, plus de dédales aquatiques, plus de chance de s'égarer. C'est un beau et grand fleuve qui se déroule majestueusement à nos regards et s'élargit à chaque pas, tandis que sur ses bords s'étalent toutes les splendeurs de la flore africaine. Déjà les oiseaux reparaissent et nous égayent de leurs cris ou de leurs chants. Dans le lointain, les cocotiers, les fiers palmiers profilent leurs têtes superbes sur l'azur du ciel; des dattiers nains baignent dans les flots leur capricieux feuillage; immobiles sur de jeunes tiges vertes, des martins-pêcheurs bleu pâle guettent le petit poisson imprudent ou la mouche vagabonde; dans les arbres, mille oiseaux diaprés, les uns jaunes d'or avec un collier noir, les autres coiffés d'une huppe folâtre, sautillent joyeusement; de ci, de là, surgissent de grands *bombax* ou cotonniers, au feuillage épais taillé en bouquet, des mancenilliers dont les fleurs rouges émaillent la verdure, enfin des bananiers dont les larges feuilles trahissent l'existence d'un village nègre derrière le rideau qu'elles forment. C'est une ravissante nature, et j'en ressens d'autant plus vivement les charmes que j'avais plus souffert de la sinistre solitude d'où je sors.

Bientôt nous dépassons l'île du Dimanche, ainsi baptisée par Baikie en 1854, lors de son premier voyage au Niger, ainsi que le Point Nicolle. A onze heures et demie nous arrivons devant les villages

nègres de Liambra, situés sur la rive gauche du fleuve. A partir de là, ils se multiplient des deux côtés. L'aspect en est riant et champêtre : éparpillées dans le feuillage, les huttes, pareillement à celles du Cayor, sont pour la plupart cylindriques. Aux abords des centres habités, de splendides bananiers (*musa paradisiaca*) ploient sous le faix de gigantesques régimes de bananes dorées, ou de *plantains*, plus grosses, mais moins bonnes que les petites. Autour des huttes croissent également de beaux cocotiers, qu'en Afrique, du reste, on rencontre partout où il y a un être humain, dont ils semblent les compagnons inséparables.

Un peu plus haut, en face d'Akito, qui est situé sur la rive droite, et un peu au-dessous d'Approprama, situé sur la rive gauche, se trouve le fameux Horse-Shoe-Bank (*banc du fer à cheval*), ainsi nommé à cause de la forte courbe que le Niger décrit à cet endroit. En 1876, les indigènes en profitèrent pour barrer le fleuve : d'un bord à l'autre, ils y tendirent une chaîne longue de deux cent cinquante mètres et enfoncèrent à fleur d'eau des pilotis, espérant ainsi faire échouer les steamers qui, ne soupçonnant pas leurs criminels desseins, s'y viendraient heurter. Grâce au ralentissement forcé que tout navire s'impose à l'approche de la courbe, le guet-apens fut découvert par les premiers bâtiments qui passèrent par là, et les sauvages

qui, de la rive et cachés dans leurs pirogues, guettaient leur échouage afin de les piller, les virent avec stupéfaction rétrograder à toute vapeur. Aussitôt les autorités anglaises furent averties, et une frégate s'en alla détruire à coups de canon le barrage. Les indigènes ayant eu la folle audace de lui faire résistance, il s'ensuivit un combat qui leur fut fatal : tous ceux que l'on prit les armes à la main furent fusillés, et l'on réduisit en cendres les villages voisins. Consternés, leurs habitants s'enfuirent dans les bois; mais à peine ceux qui venaient de les châtier étaient-ils partis, qu'ils les reconstruisirent aux mêmes lieux. Plus circonspects à présent, ils n'osent plus s'attaquer aux steamers dont ils ont une salutaire frayeur. Toutefois il ne serait pas prudent de s'aventurer en canot dans leurs parages, et si, par malencontre, un vapeur même venait à y échouer sur un banc de sable, très-certainement l'équipage en serait massacré et la cargaison pillée.

L'hostilité des tribus du bas Niger est patente. Aussi, sur un parcours d'environ trente lieues, c'est-à-dire depuis son embouchure jusqu'à N'Doni, aucun comptoir européen n'a-t-il pu s'y établir, ni sur l'une ni sur l'autre rive. Les chefs et les prêtres des tribus qui les peuplent ont intérêt à empêcher l'étranger de venir trafiquer lui-même sur le Niger : jusqu'à ces derniers temps, en effet, ils avaient seuls servi d'intermédiaires entre les traitants anglais de

la côte et les indigènes; seuls, ils se rendaient, par des criques connues de leurs seules pirogues, aux comptoirs des blancs, à Brass, à Akassa, au Nouveau-Calabar, au Benin, où ils achetaient des armes, des cotonnades, des verroteries qu'ils revendaient à l'intérieur, et sur lesquelles ils faisaient de gros bénéfices. Or, lorsque les Européens entreprirent de trafiquer directement, jugeant leur avenir compromis, les chefs et les prêtres fanatisèrent leurs fidèles au point d'en faire autant d'ennemis des blancs, marchands ou missionnaires. Au surplus, tant que des criques navigables relient le Niger aux rivières du delta, les naturels sont hostiles à l'Européen; à compter de N'Doni, plus de communication intérieure du fleuve à la côte; dès là également l'étranger est accueilli avec bienveillance, et le fait est qu'aux points les plus importants, il s'est fondé maintes factoreries.

La région plus ou moins hostile aux Européens s'appelle l'Orù; elle commence au delta, par 4° 10′ 12″ latitude nord, et s'étend jusqu'aux environs d'Aboh, par 5° 20′ 10″ même latitude. La principale bourgade nègre qu'on y observe sur la rive gauche, c'est Akito, qui est aujourd'hui le centre du commerce de Brass, et l'entrepôt du négoce indigène du bas Niger; canonnée et brûlée en 1876, elle fut reconstruite peu de temps après. Lorsque j'y passai, le roi, entouré de chefs, était assis sous un hangar, et

tous me lançaient des regards pleins de colère. Mais la rude leçon qu'ils ont reçue des Anglais les empêche de céder à leur instinct pillard et belliqueux; toutefois, point de trafic possible avec eux, du moins présentement.

Plus haut et sur la même rive viennent les villages d'Approprama et d'Angiama. Celui-ci était jadis le centre de l'important commerce de Brass; mais le naturel querelleur de ses habitants a si bien intimidé les traitants noirs, qu'ils ont transféré le siége de leurs affaires à Akito.

Plus haut encore, mais sur la rive droite, se trouvent l'embouchure de la rivière Ogubari, qui coule au sud-ouest, et près de là, au milieu du fleuve, l'île du Mardi, ainsi baptisée par Baikie et qui, arrondie et étagée en bouquet, est d'un grand pittoresque.

Pour la plupart, les bancs de sable et les îles de verdure dont le Niger est parsemé, à cause de la violence des eaux, se déplacent suivant les saisons et y rendent la navigation périlleuse; car les uns et les autres se forment et disparaissent selon le caprice du courant, et il est de toute impossibilité de les consigner exactement sur les cartes. Il est aussi à remarquer que, de novembre à juillet, c'est-à-dire durant la période d'été, le Niger baisse de trente-cinq pieds, et l'on n'ignore pas qu'en Égypte il en est de même du Nil, à pareille époque de l'année.

Au-dessus de l'ile du Mardi, le village d'Ekébri, que l'on aperçoit sur la rive droite du fleuve, est exactement dans les mêmes conditions que les précédents; je constatai que les indigènes de cette région se tatouent très-fort, et qu'au moyen d'une sorte d'ocre rouge ils bariolent leur corps des plus fantastiques arabesques.

A Ekébri succèdent : Ekolé, sur la rive gauche; Kpétama, sur la rive droite et près de la crique Taylor, qui fut explorée par Baikie, mais à laquelle il n'a pas découvert d'issue; les gros villages de Sabogréga et de Gamatù, célèbres par la résistance insensée qu'en 1876 ils opposèrent aux bâtiments de guerre britanniques qui venaient venger les outrages faits par les indigènes à des steamers marchands. Entre autres méfaits, ils avaient capturé le navire que montait un explorateur anglais, M. Cliff, qu'ils retenaient prisonnier, lui et son escorte, et dont ils exigeaient une rançon. La rançon payée, les voyageurs recouvrèrent la liberté; néanmoins la frégate qui les avait délivrés crut devoir, à titre d'exemple, tirer vengeance des coupables. Ceux-ci se défendirent avec une surprenante énergie : montés sur leurs pirogues, ou postés sur la rive, ils répondirent aux agresseurs à coups de flèches, de javelines, de pierres et de fusil; un officier et plusieurs soldats anglais furent tués, mais la victoire, bien entendu, resta aux Européens. Découragés

par les pertes qu'ils avaient éprouvées, les indigènes s'enfuirent dans les criques et dans les forêts voisines, abandonnant à l'ennemi leurs villages qui devinrent la proie des flammes, mais que bientôt après ils relevèrent de leurs ruines.

Un peu plus avant, le long de la rive droite, s'échelonnent, sur une étendue de plus de deux kilomètres, les villages de Kaïama, dont les habitants sont, eux aussi, très-hostiles aux Européens. Lors du soulèvement, en 1876, des gens de Sabogréga et de Gamatù, ils s'allièrent à eux pour combattre les Anglais, qui, pour les punir, détruisirent de fond en comble leurs repaires.

Kaïama comprend trois groupes distincts : la partie méridionale, qui est la résidence du roi ; le village du centre ou Olobari, et celui du nord, Opotolo. La résidence royale se compose de trois vastes bâtiments dont les murs sont faits de treillis enduits de sable mouillé qui, en se durcissant, a formé une sorte de plâtras ; mais les pluies endommagent vite les constructions de cette espèce, et pour les garantir, on les couvre de toits de chaume en saillie, soutenus par des troncs de jeunes palmiers.

En passant devant ce palais, grande fut ma surprise d'y voir une porte d'évidente facture européenne, peinte en vert, avec des moulures et un pommeau. Bientôt le mot de ce mystère me fut donné : l'année précédente, le steamer anglais le

Sultan of Sokoto avait naufragé à la pointe méridionale de l'île Sterling, située un peu au delà des villages de Kaïama; les hommes qui le montaient réussirent à se sauver, mais l'épave fut pillée, et la porte qui orne aujourd'hui le palais en est un débris. Devant le temple fétichiste se tenait le roi, vêtu d'un long boubou blanc, et appuyé sur un gros bambou; plusieurs chefs l'entouraient. Tous me regardèrent d'un œil plein de défiance, sans toutefois témoigner autrement leur hostilité.

L'île Sterling renferme un petit village, brûlé l'an dernier par un navire de guerre anglais. Primitivement, les steamers suivaient la rive droite du fleuve; aujourd'hui ils l'évitent, parce qu'ils la jugent trop périlleuse, contournent l'île et longent la rive gauche.

D'Akassa à l'île Sterling, nous sommes assaillis par de grosses mouches brunes ou verdâtres, semblables à des taons : les indigènes les nomment *iroos*. La piqûre en est très-douloureuse, et telle est la rigidité de leur dard, que, même à travers la toile des vêtements, elles percent la peau, où instantanément il vient une ampoule pleine de venin.

Au-dessus de l'île Sterling, j'aperçois les cinq villages d'Imblama, situés tous sur la rive droite. L'an passé, trois, ceux du centre, furent bombardés et détruits; leurs habitants se réfugièrent dans la crique qui se voit à la pointe nord, par delà le

dernier des cinq, et qui court au nord-ouest, communiquant, selon toute probabilité, avec la rivière Warì.

Plus loin, vis-à-vis des trois villages d'Aghéri, qui, en 1876, furent incendiés par les Anglais, nous laissons à notre droite un large banc de sable, couvert en maints endroits d'une herbe drue : le bâtiment qui me porte y a échoué l'an dernier, et il y est resté neuf semaines dans la plus cruelle position, en attendant qu'une nouvelle crue des eaux le vînt délivrer ; les Européens qui le montaient se défendirent avec succès contre les attaques des indigènes, mais le mécanicien mourut de la fièvre.

Voici ensuite l'île Truro, et par 5° 19′ 30″ latitude nord, sur la rive droite, la large échancrure de la rivière Warì qui, à l'ouest, arrose un grand village de ce nom situé dans l'intérieur, rejoint le Rio-Benin, et se jette dans la mer à la hauteur du cap Formoso. C'est une des artères les plus importantes de ces contrées, et il se fait sur ses bords un trafic considérable d'huile de palme et d'ivoire. Beecroft et James Pinnock la remontèrent, le premier en 1841, le second en 1872; mais les Européens n'y ont pas encore établi de comptoir. Les traitants noirs y règnent sans conteste, et ils semblent en tirer d'immenses profits. A mon sens, il faudrait de ce côté tenter un grand effort, car la contrée qu'arrose la Warì paraît magnifique. Ce gros cours d'eau

faciliterait singulièrement le négoce, et une fois implantés là, les blancs ne tarderaient pas y vaincre par de bons procédés l'hostilité des tribus riveraines du bas Niger, qui jusqu'à ce jour refusent de traiter avec eux.

Dès cet endroit, le Niger s'élargit sensiblement : jusque-là il ne mesure guère que deux cents à deux cent cinquante mètres ; ici, il a plus d'un mille de large, et à mesure qu'on avance, il s'élargit encore. Quant à la force du courant, à l'embouchure de la Warì elle est d'au moins quatre nœuds.

Tour à tour, je passe devant les villages d'Osodoni, d'Ofinemanga, d'Epatami, situés sur la rive gauche; d'Utok, d'Egabo, d'Adiawi, d'Otumpa, établis sur la rive droite. A partir d'Otumpa les bords du fleuve, qui auparavant étaient presque à fleur d'eau et longés, des deux côtés, de vertes plaines ou de bosquets qui se baignent dans les flots, maintenant changent d'aspect : les berges s'élèvent; par-ci, par-là, un quartier de roche apparaît sur la rive, et le courant ne cesse pas d'être très-rapide.

En face de l'ile d'Avgau, je distingue sur la rive gauche une crique passablement étroite, mais qui s'agrandit peu à peu, et conduit à la ville d'Aboh, située à un mille environ dans l'intérieur.

Aboh est le centre le plus actif, le plus commerçant, le plus populeux de la contrée; par malheur, les habitants en sont aussi faux et aussi cupides que

cruels et ennemis des blancs. Ils sont huit mille à tout le moins et pauvres pour la plupart. Pour se procurer des moyens de subsistance, ils se livrent à d'incessantes razzias qui les ont rendus la terreur de leurs voisins. Vrai peuple de pirates, leur vie s'écoule sur l'eau, et toujours ils sont en armes et en courses.

Le pouvoir est électif parmi eux, et chaque vacance du trône est marquée par des luttes acharnées entre les partis qui se le disputent. Le premier soin du vainqueur est de mettre immédiatement à mort tous ses adversaires, à commencer par son principal compétiteur. C'est le contraire de l'Europe où les partis s'en vont, mais où les prétendants restent. Or ces scènes sanglantes engendrent de sourdes représailles, et donnent lieu à de fréquents complots contre la vie du roi, dont souvent on se débarrasse par le poison. Aussi, quel qu'il soit, la triste fin de la plupart de ses prédécesseurs le remplit de défiance, et jamais il ne touche à aucun mets sans l'avoir fait déguster par quelqu'un de son entourage.

Les gens d'Aboh se reconnaissent aisément à leurs tatouages : les hommes se font aux tempes trois incisions parallèles, qui vont de la ligne de l'œil à la hauteur du lobe de l'oreille ; ils s'en font trois autres au-dessus du nez, entre les deux yeux, mais en sens opposé, c'est-à-dire horizontalement. Les femmes se tatouent de même la partie inférieure

du front, mais elles se pratiquent aux tempes six incisions, pour le moins.

Hommes, femmes et enfants ont aux bras et aux jambes de lourds anneaux d'ivoire ou de cuivre, dont ils sont très-fiers. Ils parlent l'ibô ou egbô. C'est là, d'ailleurs, que commence l'intéressante contrée de ce nom, que j'étudierai plus particulièrement à Onitsha, lorsque je m'enfoncerai dans l'intérieur des terres.

Au-dessus de la crique qui mène à Aboh, j'aperçois au milieu du fleuve les îles Charlotte, et sur les rives une foule de petits villages essaimés dans la verdure; leurs habitants semblent pleins de bon vouloir pour les blancs, car ils nous invitent de la voix et du geste à nous arrêter parmi eux, et ils paraissent très-désireux de trafiquer avec nous. C'est à cet endroit que cesse l'hostilité bien manifeste des tribus du bas Niger.

Enfin, par 5° 37′ 30″ latitude nord, nous atteignons N'Doni, où la Compagnie africaine possède un comptoir dont le gérant et les employés sont des naturels de Sierra-Leone. Au reste, il en est de même pour tous les établissements européens, factoreries ou missions, fondés sur le Niger : tous sont desservis par des noirs, à cause de l'impossibilité pour l'Européen de vivre dans ces climats meurtriers.

La ville nègre de N'Doni est située à cinq cents mètres environ du Niger, et elle m'a paru assez

importante. Ville et factoreries sont à cheval sur une crique qui se jette dans le Nouveau-Calabar, dont le nom indigène est Bom. C'est à tort que sur certaines cartes on fait figurer N'Doni au delà de cette crique : elle est bel et bien en deçà ; le petit village campé sur la pointe d'en face est insignifiant.

La population de N'Doni est très-bienveillante pour les Européens, et cela se conçoit : en tout temps il lui serait difficile, et pendant la saison sèche il lui serait impossible de communiquer avec le delta du Niger; elle s'estime donc très-heureuse d'être visitée par les blancs et de trafiquer avec eux.

En quittant N'Doni, nous gagnons Abragada, sur la rive opposée, où il existe également une factorerie; mais la ville nègre est beaucoup moins considérable que N'Doni. A Abragada, le Niger est réellement majestueux : large de quatorze à quinze cents mètres, le courant en est très-impétueux, et, au milieu de son lit, telle en est la violence, qu'arrivé aux courbes, il revient sur lui-même en longeant les rives; les indigènes, qui ont observé ce phénomène, en profitent pour remonter le fleuve, dont ils rasent les bords dans leurs frêles pirogues.

Après Abradaga, nous voyons tour à tour les villages d'Odugiri, établis dans une baie sur la rive gauche, où sont pareillement installées des factoreries; ceux d'Ogù, sur la rive opposée, et au delà d'Odugiri, par 5° 20′ 3″ latitude nord, l'échancrure

a rivière Egbomà, qui a plus de huit cents mètres
large, et qui s'en va à l'est rejoindre le Nouveau-
labar.

Plus loin, nombre de petits villages émergent de
a verdure, entourés de leurs traditionnels bana-
niers; les habitants nous montrent le poing, en brandissant le bras devant la figure. Je crus d'abord que c'était là un signe d'hostilité, et je m'étonnais de la désinvolture avec laquelle ils en faisaient parade. Erreur. C'est leur manière à eux de saluer, et même c'est ainsi qu'ils expriment leurs sentiments de bienveillance et de respect, tout comme nous autres, nous saluons de la main le passage de quelque homme illustre, ou le départ d'un ami à qui nous envoyons un dernier adieu. N'importe, la première fois qu'on est accueilli de la sorte, ce poing fermé produit un singulier effet. Je ne tardai pas cependant à m'y habituer, et à mon tour je m'accoutumai à brandir le poing en guise de salut, ce qui ne manquait pas d'éveiller dans les cœurs une subite sympathie pour l'homme blanc qui s'identifiait de la sorte avec les usages locaux.

A la hauteur des villages d'Akra-Utiri, je suis fort étonné à la vue d'animaux qui broutent le long du fleuve : ce sont des bœufs, de superbes bœufs, les premiers que je rencontre sur le Niger, car dans le delta, je l'ai dit, point de quadrupèdes. Ici, au contraire, où le sol est fertile et se couvre d'une

herbe plantureuse du plus beau vert, les bœufs et les buffles abondent. C'est parce qu'elle en est peuplée, que la grande île située au-dessus d'Akra-Utiri se nomme l'île des Bœufs. Par delà celle-ci se trouvent l'île Hawkins, et sur la rive gauche, les villages d'Obagwi.

A peine les ai-je dépassés, qu'à l'extrémité d'un large banc de sable, j'aperçois un camp d'indigènes qui, rangés autour de grands feux, paraissent cuire leur repas. Des nattes tressées, qui retombent des deux côtés d'un piquet fiché en terre, leur tiennent lieu de tentes; ces mêmes nattes, lorsqu'ils montent leurs canots, les y abritent de la pluie. Des bannières aux couleurs bariolées, des étendards faits d'un morceau de toile blanche, sur laquelle sont grossièrement dessinés des silhouettes d'animaux et des signes cabalistiques, flottent au vent; enfin dans les pirogues amarrées le long du banc de sable s'entassent des armes de guerre, pêle-mêle avec des ignames, des poissons et des volailles. Plusieurs canots sont armés d'un pierrier, attaché tellement quellement à la proue, mais qui certainement les ferait chavirer, s'il devait tirer sérieusement.

A voir cette multitude en armes, inquiète, affairée, je me figurai qu'elle allait célébrer un sacrifice humain. Je me trompais. C'était un avant-poste de l'armée d'Ossomare, ayant ordre de surveiller le fleuve, de capturer tous les canots d'Aboh, se ren-

dant aux marchés du Niger, qui viendraient à passer, de se saisir des armes, des munitions, des marchandises qu'ils contiendraient, et d'en massacrer impitoyablement les équipages, hommes, femmes, enfants : tout cela en représaille d'un fait analogue dont s'étaient récemment rendus coupables les gens d'Aboh, qui, je le rappelle, vivent de piraterie, et font sur le territoire de leurs voisins de continuelles razzias.

A la hauteur de la pointe nord de l'île des Bœufs, je distingue les villages d'Okpaï sur la rive droite, plus haut Osutshi, et bientôt nous atteignons Ossomare qui est situé sur la rive gauche, par 5° 53′ 4″ latitude nord. Il s'y est établi plusieurs factoreries, et les Anglais y ont fondé une mission desservie, comme les comptoirs, par des indigènes de Sierra-Leone. Tout cela est bâti au bord du fleuve, tandis que la ville nègre, peuplée de quinze cents âmes environ, se prolonge dans l'intérieur.

J'allai rendre visite au roi Odogou, souverain d'Ossomare : c'est un homme de six pieds, paraissant âgé d'environ cinquante ans, fort peu vêtu d'un lambeau d'étoffe qui n'était retenu par rien, et qui, à son dam, flottait au gré du vent. C'est un rude guerrier que le roi Odogou! Il est brutal, rude, énergique; il préfère la lance au fusil, la javeline au couteau; il fait lui-même la police, et il combat en personne ses ennemis. S'il manque de dignité,

il y supplée par une grande bravoure, et il semble tout à la fois craint et aimé.

J'étais à causer avec lui, me promenant non loin de la rive, lorsque, reluquant un groupe d'indigènes qui se reposaient, sans mot dire il fondit sur eux, son gros bambou levé, les en frappa à coups redoublés, et les poursuivit jusqu'à la factorerie, d'où la paresse les avait fait s'échapper. Là-dessus Odogou s'en revint vers moi, en riant aux éclats, et me laissa entendre qu'il était obligé de tout faire par lui-même.

« Vous avez dû rencontrer près d'ici, ajouta-t-il, un groupe de guerriers qui surveillent le fleuve : c'est l'avant-garde de mon armée. Demain je pars à la tête du gros de mes troupes, et je vais administrer une verte leçon à ces gens d'Aboh qui, la lune dernière, ont capturé le canot d'un de mes sujets, et massacré un homme, deux femmes et un enfant qui le montaient. Ah ! l'Osimirin[1] sera rougi de sang ! Tremblez, peuple d'Aboh, race de voleurs, de bandits... ! »

Et le brave Odogou fendait l'air de son bambou ! Et j'assure qu'entre ses mains ce bambou devenait une arme redoutable. Ah ! oui, tremblez, peuple d'Aboh !

[1] C'est ainsi que les indigènes appellent le Niger.

CHAPITRE VII

Alenso et Oko. — Onitsha. — Encore deux désertions. — Marché nègre. — Types de naturels. — La race cuivrée. — Les cannibales. — Le roi Obi-Akazua et sa cour. — L'agriculture à Onitsha. — La femme au pays des nègres. — Départ en pirogues. — Chasse à l'hippopotame.

Cependant nous quittons bientôt Ossomare pour nous rendre à Alenso, situé sur la rive opposée du fleuve, mais un peu plus haut. C'est là un point important, à cause des factoreries que les blancs y ont fondées, et de la ville nègre qui s'y élève à un mille environ du Niger, et qui compte douze à quinze cents âmes. Le trafic de la contrée d'Ijésù, qui s'étend d'Aboh à la rivière Edò, donne à Alenso une valeur réelle. Ses habitants ont fait alliance avec les gens d'Aboh, afin de pouvoir tenir tête aux tribus de Bouzo dont ils avaient eu à souffrir; de là un violent antagonisme entre eux et Ossomare, leur voisin d'en face, grand ennemi d'Aboh.

Dès Alenso, le sel hausse de prix : il s'y paye huit schellings (10 francs) les cent douze livres anglaises. Il y est apporté par de petits steamers, soit dans des tonneaux, soit dans des sacs. Les nègres de l'intérieur l'achètent aux factoreries en

échange d'ivoire et d'huile de palme. Ils s'y pourvoient également de baguettes de cuivre qu'on y importe par petites caisses de deux cents, dont la valeur à Alenso varie de quatre à cinq livres sterling : ce sont tout uniment des tiges de cuivre, rondes, de la longueur et de la grosseur de tringles de rideaux. Les naturels les fondent et en confectionnent de petits ornements, des bagues, des bracelets, des anneaux, des pointes de lances, et lorsque l'on songe à la pauvreté des outils dont ils disposent, on est surpris du goût et de l'habileté qu'ils y déploient.

En nous dirigeant d'Alenso vers Oko, nous laissons à notre droite l'île de Lynx, ainsi nommée peut-être parce qu'au moment où l'on franchit ce passage, il faut sans cesse avoir l'œil ouvert pour ne se point jeter sur l'un ou l'autre banc de sable. L'an dernier, un petit steamer anglais, le *King Massaba*, y a été retenu dix mois durant.

Le village d'Oko se divise en deux : l'Oko supérieur et l'Oko inférieur, et chacun a son roi. Primitivement, c'est à l'Oko supérieur que les Européens avaient leurs comptoirs. Mais, cupide et traître, son roi Boma prélevait un lourd tribut sur leur trafic et les exploitait sans vergogne. Aussi, l'an dernier, les Anglais ont-ils résolu de s'installer à l'Oko inférieur, où ils ont été reçus à bras ouverts. Sur ces entrefaites, Boma est mort : d'aucuns racon-

tent qu'il a été empoisonné par ses sujets pour avoir forcé le commerce européen à abandonner leur village. Son fils est d'humeur plus accorte, et à plusieurs reprises il a tenté, mais en vain, de ramener les blancs chez lui. Cependant l'Oko supérieur a l'avantage d'être à cheval sur une crique fort large, qui offre au trafic avec l'intérieur une voie très-commode. En y passant, je pris plaisir à observer la manière de pêcher des naturels : postés dans leurs pirogues à l'embouchure de la crique, ils s'arment d'un javelot ou d'un harpon qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, et je les ai vus capturer ainsi de beaux et gros poissons, qui pullulent en ces parages.

Enfin, après avoir dépassé Atane et la crique d'Amambara qui rejoint la N'Subé Inam, nous arrivons en vue d'Onitsha. Le panorama y est merveilleux : à l'horizon, des monts boisés, et partout des huttes nègres encadrées de verdure.

Onitsha est située sur la rive gauche du Niger, par 6° 8′ 15″ latitude nord et 4° 20′ 30″ longitude est de Paris. J'y fais mes adieux à M. Hook et au capitaine du *Victoria* qui repart directement pour la côte, et je descends à terre avec mes hommes et mes bagages.

Il était trop tard pour songer ce soir-là à commencer l'exploration du pays; je ne m'occupai que de notre campement, et des exigences qui

allaient s'imposer à moi, maintenant que
allions vivre en plein pays sauvage.

Le lendemain matin, à l'appel de mes homm
constatai deux nouvelles désertions : Bottle-B
Eat-Well avaient disparu. Je cours au rivag
steamer n'y était plus. Ont-ils fui à l'intérieur,
rant par là rejoindre la côte? J'en doute, car ils
supposer qu'infailliblement ils seraient massac
route par les tribus hostiles du bas Niger. De
nivence avec quelques matelots du bord, se sc
cachés nuitamment dans la cale du *Victoria?*
cline à le penser. Dans tous les cas, ils avaie
sans toutefois rien emporter de ce qui m'appart
J'en étais donc réduit à huit hommes d'escort

Sur le rivage d'Onitsha, un spectacle c
s'offrit à mes regards : le fleuve était sillon
canots indigènes, et sur la rive, une grande
étrange, bariolée, affairée, allait, venait, p
gesticulait, et à certains moments paraissait en
à une vive irritation. Je craignis d'abord d'é
prétexte de ce tumulte, car tout ce monde me
dait d'un œil qui, sans être ouvertement h
n'avait rien de bien avenant. Je m'approchai
moins, et bientôt je compris. C'était jour de m
et les canots que je voyais avaient amené à O
les gens des tribus voisines qui venaient y écl
leurs produits contre ceux des Européens, d
traitants noirs trafiquent, soit pour leur

compte, soit pour celui des factoreries qu'ils représentent. Rien de plus curieux que ce marché. Debout ou assises, des femmes étalent devant elles quelques denrées : ici des cotonnades, là des verroteries, ailleurs des dames-jeannes ou des bouteilles de gin ou de rhum, partout de grandes calebasses pleines de sel. Les hommes circulent au milieu des groupes, échangeant, qui de l'huile de palme, qui de l'ivoire, contre les marchandises à leur gré, ou soldent leurs achats avec des *cauris* qui ont cours dans toute cette région.

Ce qui frappe surtout, c'est l'originalité des types et la diversité des races. C'est là que pour la première fois je vis les nègres *couleur de cuivre* que l'on rencontre dans tout l'Ibò : ce sont de beaux hommes, de forte stature et portant fièrement la tête; presque tous ont les yeux bleus. Ils parlent beaucoup, très-haut et très-vite; lorsqu'ils négocient une affaire, on s'imaginerait qu'ils se querellent et qu'une lutte va s'engager entre eux. C'est d'ailleurs une race dangereuse, féroce, et qui volontiers se porte aux plus violentes extrémités.

D'autres nègres circulent dans les groupes : ceux-ci sont maigres, osseux, d'une apparence chétive et misérable; ils marchent silencieux et la tête baissée, évitant, comme s'ils étaient honteux, de vous regarder en face. Ils ont le corps très-tatoué et la peau très-noire; sur leur tête pointue, scalpée

en certains endroits, quelques touffes de cheveux seulement aux tempes et au sommet, ce qui leur donne un air de clowns à mine funèbre. Ce sont des cannibales. Ils abondent dans ces parages, et leurs principaux centres sont N'Dako et N'Gwà, dans la partie orientale de l'Ibò. En temps de paix, ils ne mangent guère de chair humaine, car il leur est défendu de s'entre-dévorer; mais sitôt qu'éclate une guerre, leur appétit se peut largement satisfaire, car les prisonniers font les frais de leurs monstrueux festins. Or il est rare qu'ils soient longtemps en paix avec leurs voisins : la guerre sévit chroniquement parmi eux, et il n'y a guère que l'extermination de leurs ennemis qui y mette un terme; aussi jeûnent-ils rarement. Au reste, à leurs traits, à leur démarche, à leur attitude, à un je ne sais quoi qui tout ensemble inspire le dégoût et l'horreur, on les reconnaît à première vue.

A l'exception des cannibales, chez qui le dehors est pauvre, et qui n'ont pour vêtements qu'un tatouage immodéré, les nègres des autres tribus que j'ai devant moi se plaisent à se couvrir de colliers et d'ornements de tous genres. Les uns ont aux jambes huit ou dix anneaux de cuivre, et à leurs bras des bracelets de même métal; d'autres, et particulièrement les femmes, ont au-dessus de la cheville un large bracelet d'ivoire, creusé dans la partie la plus large de la défense de l'éléphant.

A leurs doigts j'observe de nombreuses bagues en cuivre, qui se portent même au pouce.

La plupart des nègres vont nu-tête. Tous sont armés, les uns de fusils à silex dont le bassinet est protégé par une peau, les autres de lances, de javelots, de grossiers couteaux; les cannibales s'arment de préférence d'un arc et de flèches renfermées dans un grossier carquois, ou de javelines très-meurtrières, enchâssées dans de légers bambous.

Ce jour-là même j'allai visiter la ville nègre d'Onitsha, située dans l'intérieur, à une distance d'environ deux milles du fleuve. Un chemin montueux y mène; l'altitude d'Onitsha est de cent quinze pieds au-dessus du niveau de la mer.

La ville s'étend sur un espace de plus d'un kilomètre, semé de cases dont les murs sont faits de sable durci, d'une teinte très-rougeâtre qui accuse l'existence de nombreux gisements de fer. De longues allées et des voies bien battues séparent les uns des autres les différents groupes de huttes; j'en ai compté plus de cinquante, et chacun semble, à lui seul, former tout un petit village. La population totale d'Onitsha peut être évaluée à quinze mille âmes; elle est active, travailleuse : partout des plantations de maïs, d'ignames, de bananiers; les palmiers sont soigneusement taillés, et les cotonniers ou *bombax* bien cultivés. Les indigènes en ont compris la valeur. Ils nettoient leur coton, le filent et le tissent sur des

métiers primitifs et des plus simples, dont sans doute les caravanes leur auront enseigné le maniement. Mais pour être fabriqués à grand renfort de temps et de patience, les pagnes qu'ils confectionnent n'en ont pas moins des qualités de solidité et de durée que ne possèdent peut-être point nos cotonnades. Avant de tisser le fil, ils le teignent au moyen d'indigo qui chez eux croît à l'état sauvage; comme ils n'ont pas à l'économiser, ils n'emploient que le cœur de la pousse, et par ainsi obtiennent un bleu qui lutterait avantageusement avec nos teintures.

Malheureusement pour eux, ils sont en guerre avec tous leurs voisins, mais surtout avec les peuples d'Aboh, qui leur barrent le chemin de la côte. Outre cela, ils ont de l'inimitié pour ceux d'Asaba qui habitent la rive opposée, mais plus haut, ainsi que pour les tribus établies sur leurs frontières orientales, pour les N'Kurés, les Obanikés, les N'Subés et les Ogidis. Bref, entourée comme elle l'est d'adversaires, Onitsha, par là même, est sans moyens de communication avec l'extérieur.

Son roi actuel, Obi-Akazua, me reçut avec aménité et en grande pompe, dans sa hutte de cérémonie, vaste hangar, soigneusement clos de tous côtés. Il était assis sur un gradin fait de sable durci, recouvert de velours grenat qui traînait à terre; il était vêtu d'une longue robe verte à ramages, et coiffé

d'un chapeau grossier en feuilles de maïs, agrémenté d'une touffe de plumes blanches.

Autour de lui se tenaient les dignitaires de sa cour. Voici tout d'abord les hauts et puissants seigneurs, les *N'didzi-m'boribas;* le signe de leur *grandesse* est une clochette, la *m'boriba,* fixée à la poignée de leur arme comme une dragonne. Leur charge se paye fort cher, et présentement il n'y a que huit privilégiés qui en soient revêtus. Après eux viennent les *N'di-n'zés* ou *N'do-n'zés* qui se reconnaissent à une corne d'ivoire, l'*ofan,* longue d'environ un mètre, perforée comme un olifant, et dont ils tirent des sons aigus. Ceux-là sont beaucoup plus nombreux : on en compte dans Onitsha deux cent cinquante à trois cents. Leur charge coûte cent mille cauris [1], grand nombre d'ignames et de volailles, plus quinze têtes de bétail. Elle se paye aussi en produits européens, étoffes, fusils, poudre, gin, etc. C'est le roi qui touche le montant de toutes les charges de la cour; aussi le pense-t-on à juste titre fort riche.

J'aperçois encore à ses côtés les médecins, les soi-disant *Libias,* qui sont en même temps les ministres du culte fétichiste de la contrée, et le grand chef de la guerre, qu'on salue du titre d'Odogo,

[1] La valeur du cauris à Onitsha correspond en marchandise à 1 fr. 25 c. le mille.

de leurs priviléges. Ainsi, par exemple, si long que soit le banc ou le siége où s'assied un N'didzi-m'bo-riba ou un N'di-n'zé, nul ne le peut partager avec lui; et s'il n'est pas libre au moment où l'un d'eux y veut prendre place, aussitôt les premiers occupants se lèvent et le lui cèdent tout entier. Toujours ils sont accompagnés de gens qui portent leurs armes et leurs grands éventails de peau, et qui s'accroupissent par terre autour d'eux. D'autres se font escorter par des esclaves munis soit d'une natte, soit d'un siége rustique en bois, et ils s'y asseyent séparément.

Pour le roi, jamais il ne peut sortir, si ce n'est aux jours de réjouissances ou de fêtes publiques, et alors, pour lui rendre propices les divinités, s'accomplit un sacrifice humain. Le peuple le vénère comme le médiateur entre elles et lui, et le salue du titre de *Igue* qui, en ibò, signifie *être suprême*.

Comme marque de dignité, certains représentants du roi portent une longue tige de cuivre, qui, à son extrémité, se bifurque comme une fourche. Ils sont curieux à considérer lorsque, debout, les mains appuyées entre les dents de la fourche fichée en terre, et le menton à la hauteur des yeux, ils semblent plongés dans une profonde méditation, et suivent d'un regard perdu dans le vide les objets qui les entourent, sans qu'un muscle de leur visage trahisse la moindre émotion.

J'ai dit combien je fus surpris à l'aspect des nombreux cotonniers qui croissent aux environs d'Onitsha. L'origine en est singulière. Lorsqu'un guerrier de la tribu a tué un ennemi, afin de perpétuer la mémoire de son fait d'armes, il plante un jeune tronc. N'était la barbarie des luttes qui déciment ces peuplades, pareille coutume ne laisserait pas que d'être louable, car elle entretient parmi elles une véritable émulation, et naturellement favorise la culture d'arbres très-précieux : pour eux, ces allées de bombax sont, pour ainsi parler, les annales des exploits dont s'enorgueillit la tribu.

La ville d'Onitsha manque d'eau : force est aux habitants d'en puiser au fleuve; ils la recueillent dans des jarres, dans des calebasses en bois, ou dans des dames-jeannes qui ont servi à l'importation du rhum. Au demeurant, ils ont l'instinct de la propreté, et à chaque instant on les voit, hommes, femmes et enfants, se baigner dans la petite baie creusée par le Niger au-dessous de leur ville.

Par contre, ils n'ont de la pudeur aucune espèce de notion, et ils ne songent même pas à s'étonner de leur nudité réciproque. A en juger par nos mœurs d'Europe, on serait enclin à croire que, chez la femme, la coquetterie est instinctive; la négresse est là qui prouve le contraire, et démontre que bel et bien c'est un fruit de la civilisation. De même qu'elle ignore la pudeur, la négresse ne se doute pas de

l'impression qu'un brin de coquetterie de sa part pourrait faire sur l'homme : l'idée de le captiver par ses atours, par son regard, par ses charmes, ne lui vient même pas à l'esprit, et jamais elle n'essaye d'attirer sur elle l'attention. C'est comme si un sens lui faisait défaut. Et n'en déplaise à qui trouve à redire à la façon d'être des Européennes, je constate qu'à cause de ce manque absolu de coquetterie et de grâce, c'est à peine si la négresse *mérite* le nom de femme.

Chez les nègres, le mariage n'est qu'une affaire, une emplette. Néanmoins à Onitsha les femmes ne sont pas traitées en êtres dégradés, comme c'est le cas chez d'autres tribus, où elles se voient ravalées à l'état de bêtes de somme. C'est même à elles que le soin de régler les transactions commerciales est généralement confié. Elles parcourent le pays afin d'y recueillir les ivoires et les huiles de palme, et parfois, dans leurs échanges, elles déploient un bon sens qui étonne. Cependant elles n'exercent le métier de commissionnaires qu'après avoir atteint un certain âge.

Mais là s'arrêtent leurs prérogatives : elles ne peuvent aspirer à aucune fonction ni dignité publiques. Lorsqu'une guerre éclate, elles suivent les combattants, ramassent, soignent les blessés, et font preuve de courage et de beaucoup de bonté. Si donc la coquetterie est un fruit de la civilisation, il faut

croire que le dévouement est un don naturel à la femme, puisqu'il est l'apanage même des créatures les plus barbares.

A l'inverse de ce qui se pratique au Sénégal et chez les peuplades de l'Yoribba, les négresses de l'Ibò ne portent pas leurs enfants sur le dos ou sur la hanche, mais bien sur les bras, ce qui leur donne un air plus tendre et plus maternel. Cependant, lorsque les enfants arrivent à l'âge où ils se peuvent suffire à eux-mêmes par la chasse ou par la pêche, ils prennent leur volée comme une couvée de moineaux, et, dès là, plus de lien de famille pour aucun. Chez les hauts dignitaires seuls, chez les prêtres et au sein des familles régnantes, la tradition du foyer se conserve, parce que le pouvoir et les honneurs s'y transmettent héréditairement.

La classe des propriétaires, des *Oganraniams*, est active, travailleuse, sensée; elle s'adonne surtout à l'agriculture, et les plantations d'ignames, de bananiers, de maïs, témoignent du zèle qu'elle met à faire produire au sol des richesses qu'il ne lui marchande pas. Parfois elle obtient deux récoltes par an; mais parfois aussi la seconde se perd lorsque la crue des eaux arrive soudainement.

Comme on était alors dans la saison des pluies, et que j'espérais pouvoir longtemps encore naviguer sur les criques, j'avisai à me procurer deux pirogues. Un indigène de Sierra-Leone, M. Georges,

qui en cette circonstance et en plusieurs autres s'est montré envers moi très-obligeant, m'y aida. Etabli en dessous d'Onitsha, près du Niger, c'est lui que la Compagnie africaine de Liverpool a chargé de la direction des comptoirs qu'elle possède par là. C'est un homme de bien, plein de droiture, d'un caractère ferme, toujours juste; il exerce une grande influence sur les indigènes, quoique d'ordinaire ils conçoivent une insurmontable défiance pour les noirs étrangers à leur tribu.

Je m'en allai donc en pirogue jusqu'à la hauteur d'Oko, d'où je m'engageai dans l'intérieur en suivant les criques qui courent à l'est, derrière l'île du Lyncx.

A Onitsha j'avais enrôlé dix-sept nègres qui, avec mes huit Croumanes, faisaient l'office de pagayeurs. Dans la première pirogue se trouvait, en outre, un nègre de l'Ibò que j'avais pris pour guide et qui, à l'occasion, me pouvait servir d'interprète, car il parlait quelque peu anglais.

Nagée par douze hommes, sa pirogue ouvrait la marche. J'occupais la seconde avec douze autres, qui seuls étaient munis de fusils. Afin de me permettre de l'armer à ma guise, celle du guide avait ordre de se replier sur nous en cas d'attaque. Une tente, supportée par quatre pieux, et tendue au milieu de mon embarcation, m'abritait de la pluie et du soleil. Debout à l'arrière, sur le rebord formé

par la poupe, See-Breeze remplissait l'office de timonier : il gouvernait avec une longue pagaie qu'il manœuvrait de droite et de gauche, suivant la direction indiquée par la pirogue du guide. Celui-ci tenait pareillement le timon de la sienne. Assis d'une cuisse sur le rebord du léger esquif, les pagayeurs fendaient l'eau de leurs courtes rames pointues, et s'excitaient à la besogne par des cris sauvages.

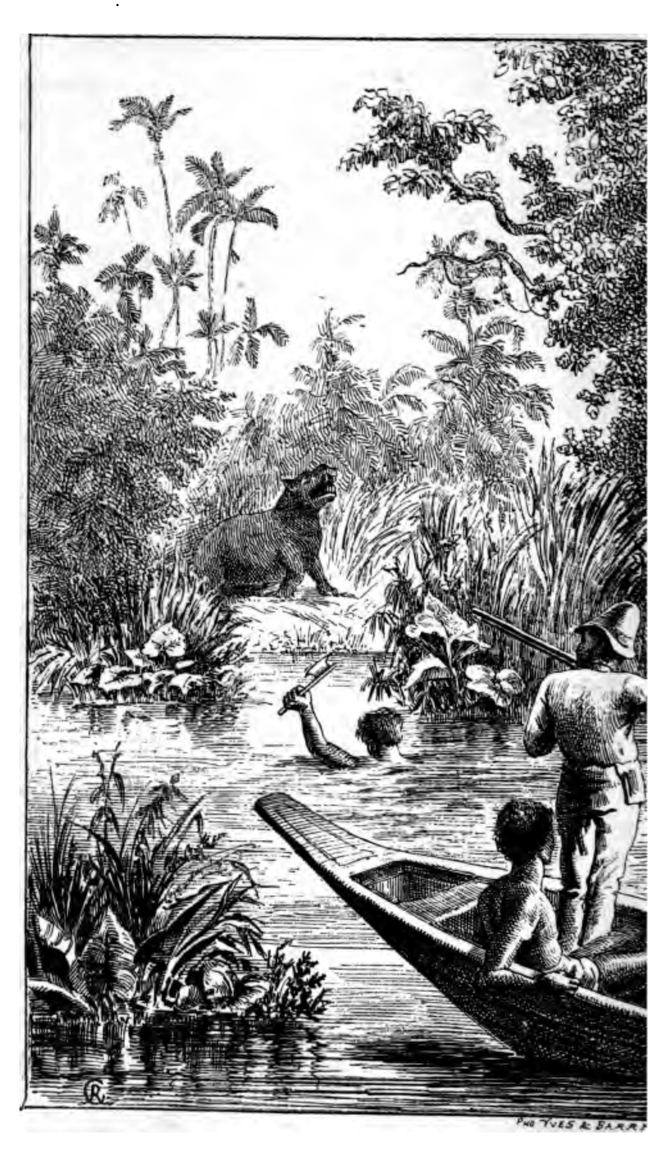
Lorsqu'à la hauteur d'Atane, nous quittâmes le Niger pour gagner les criques du pays d'Obotshi, une sorte de nuage passa sur le front de mes Croumanes : c'est qu'ils se souvenaient des marigots du delta ! Cependant ils ne hasardèrent pas une observation, pas un mot. M'ayant vu jusqu'alors triompher d'obstacles qui leur paraissaient insurmontables : l'homme blanc, pensaient-ils, est à couvert du malheur.

L'embouchure des criques d'Atane fourmille d'hippopotames, et un peu avant la nuit, je rappelai la pirogue du guide et m'apprêtai à entrer en chasse. J'en vis plus de soixante : à tout instant, une large tête semblable à celle d'un cheval émergeait de l'eau, reniflait bruyamment à la surface, et aussitôt disparaissait. Ce soir-là il me fut impossible de les approcher d'assez près. Cela tient à ce que, à l'époque des pluies, les criques étant très-profondes, l'hippopotame ne se montre guère; à

peine, lorsqu'il respire, entrevoit-on une seconde sa tête ou ses oreilles, et c'est en moins de rien qu'il le faut tirer à l'endroit voulu, à la tempe; sinon la balle s'aplatit sur sa peau, qui est dure à l'égal d'une cuirasse. La saison des pluies offre un autre inconvénient : eût-on même atteint et tué l'animal, entraîné par le courant, il roule dans la profondeur des eaux, ne reparaît à la surface que le lendemain, et souvent s'en va échouer à plusieurs lieues de distance sur quelque banc de sable, où les indigènes en font ripaille. En effet, bien que j'eusse fait feu sur plusieurs, étant donné que mes balles eussent porté, je ne pus m'assurer d'aucun.

Heureusement, — je le savais — à la nuit tombante, l'hippopotame gagne les hautes herbes de la berge, où il se repaît, et le matin, au lever du jour, se replonge dans son élément. C'est le moment de le tirer. Je logeai donc dans ma pirogue, et dès l'aube j'étais à l'affût près de la rive.

Bientôt, dans le lointain, aux abords d'un banc de sable, j'entrevis une longue procession d'ombres massives, se dirigeant vers le fleuve. Un peu après, à quelque distance de moi, j'entendis les herbes bruire et le sable s'ébouler : c'était un hippopotame qui, en regagnant la crique, entraînait après lui un amas de terre. Jamais je n'en avais aperçu en liberté; aussi éprouvais-je une certaine émotion en le voyant se rapprocher de moi. Il n'y avait pas



CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

Mes deux balles le frappèrent à la tête. (Page 147.)

à hésiter, je fis feu, et mes deux balles l'atteignirent à la tête. Un instant je craignis qu'il ne roulât dans l'eau, et ne fût emporté par le courant : au lieu de cela, il dégringola obliquement et alla s'échouer sur le sable.

« Hourrah! » crièrent mes noirs, et, prompts comme l'éclair, ils s'élancèrent, les uns dans les flots, les autres en pirogue, armés de hachettes dont je m'étais muni. Déjà, lorsque je les rejoignis, ils étaient en train de dépecer le monstre, coupant les jarrets, triant les bons morceaux, et à l'éclat de leurs regards, à leurs mouvements fiévreux, je compris que réellement il y avait là pour eux ample matière à se pourlécher.

J'en fis saler quelques parties, et placer dans la pirogue du guide le tonneau qui les renfermait; j'en réservai d'autres pour notre déjeuner; on arracha les défenses; après quoi, sans plus tarder, je commandai le départ.

CHAPITRE VIII

Accré. — Le roi Oputa. — Une saturnale. — Deux royaux convives. — La flottille d'Oputa. — Le pays d'Oboshi. — L'Isuamà-Ibò. — Tatouage des cannibales. — Religion de l'Ibò. — Aro, ville sainte. — Philosophie nègre. — Une visite forcée.

Non loin de là, nous arrivâmes à un village ou plutôt à une villette où j'abordai : c'était Accré, située à la bifurcation de deux criques, par 6° 41′ 15″ latitude nord et 4° 25′ 8″ longitude est de Paris. Je fis faire halte et donnai à See-Breeze l'ordre de préparer le déjeuner, tandis qu'escorté de douze hommes, de six Croumanes entre autres, et du guide, je poussai en avant.

De la part des indigènes, je fus un sujet d'étonnement et de curiosité extraordinaires : en un clin d'œil ils furent instruits de la venue d'un homme blanc, et ils accoururent en foule pour le voir, surtout les femmes, les jeunes filles, les enfants ; tous étaient absolument nus, paraissaient tout à fait primitifs, mais ne manifestaient aucune hostilité.

La ville d'Accré est construite en amphithéâtre sur la crique ; les habitations, en sable séché, sont vastes et pour la plupart décorées extérieurement de méchantes arabesques qui figurent des léopards

et des caïmans. J'y vis un temple fétichiste, dont l'entrée est gardée par trois idoles informes, taillées dans du bois, grossièrement peinturées, et adossées contre des piliers ; l'intérieur renferme quantité d'autres divinités, ainsi que bon nombre de crânes humains et de squelettes d'animaux.

Tout à coup, des chants, des cris et le bruit du tam-tam attirèrent mon attention. J'en demandai la cause : on me répondit que le roi fêtait un de ses alliés, dont il venait de recevoir la visite. Aussitôt après il se fit un mouvement parmi la multitude groupée à l'entrée de la hutte royale; des indigènes en sortirent et vinrent à moi :

« Le roi notre maître, me dit l'un d'eux en langage d'Ibò, que traduisait mon guide d'Onitsha, le roi prie l'homme blanc d'entrer dans sa demeure, et d'assister aux réjouissances qui y ont lieu. »

J'acceptai. Après avoir traversé trois corps de logis, séparés les uns des autres par de toutes petites cours plantées d'un seul arbre, j'arrivai à la salle d'honneur : c'était un simple carré, bordé sur trois de ses côtés d'étroites galeries, si basses qu'à peine un homme s'y pouvait tenir debout. Dans l'une se trouvaient le roi d'Accré, qui me parut âgé de quarante-cinq ans environ, et son visiteur et ami le roi Oputa, souverain de la riche contrée d'Ogbekin, située plus haut, sur le Niger. Tous deux se levèrent à mon arrivée, et m'accueillirent

avec d'évidentes marques de respect et de bienveillance.

De ma vie je n'oublierai l'impression que me fit tout d'abord la vue d'Oputa. C'est un homme jeune encore, de trente ans à peine; ses yeux, son front, toute sa physionomie portent l'empreinte d'une amère tristesse qui surprend chez les nègres, dont habituellement les traits accusent tout ensemble une complexion joviale et de la trivialité. D'où provient chez Oputa cette mine rêveuse, mélancolique, qui visiblement trahit d'intimes et vives souffrances...? Sa vie aurait-elle été marquée par quelque drame douloureux, et par quel phénomène étrange, au lieu de se dénouer dans le sang, dans le rire et dans l'orgie, a-t-il laissé sur cette face noire les traces de ces longs et cuisants regrets où sa pensée semble s'abîmer...? Quoi qu'il en soit, instinctivement je me sentis attiré vers ce jeune chef, dont les dehors sauvages contrastaient si singulièrement avec sa figure pensive et réfléchie.

Oputa, grâce à ses rapports avec la côte, en était arrivé à comprendre quelques mots d'anglais; moi-même je m'étais fait un petit vocabulaire renfermant quelques expressions propres à la langue d'Ibò, et quand nous demeurions court, mon guide d'Onitsha nous venait en aide.

Je pris place près des deux rois, qui aussitôt m'offrirent eux-mêmes le kola et du vin de palme.

Alors reprirent les chants et les danses. C'étaient de véritables saturnales. Tour à tour chacun des spectateurs se levait, et exécutait des entrechats échevelés; les femmes du roi et celles de son ami s'en mêlèrent, et, sans souci de leur rang, luttèrent d'extravagances avec les plus bouffons. En même temps une manière de troubadour, genre *griot*, debout derrière nous, psalmodiait les faits d'armes du jeune roi, en les entremêlant des louanges hyperboliques de l'homme blanc, et à chaque mesure de ce panégyrique rhythmé, on entendait résonner les noms d'Oputa et de Béké (esprit).

Le roi d'Ogbekin conservait son air rêveur; il ne sourcillait point, sa figure ne trahissait nulle émotion, et tandis qu'autour de lui, tous, y compris ses femmes, se gorgeaient de rhum et de gin, seul, bien qu'il en absorbât sa bonne part, il restait impassible. Pourtant il ne posait pas, ne se préoccupait pas de sa personne : pauvrement vêtu, encore qu'il soit le maître d'une opulente contrée, en fait de parure et d'ornements dont les autres chefs sont si fiers, lui, il n'avait sur le corps qu'une longue robe effiloquée, et qu'un grossier bracelet de cuivre au bras. Ce n'est pas non plus qu'il éprouvât de la répulsion pour des plaisirs grossiers ou du dédain pour les objets de parure : lui-même, par quelques brèves paroles, il excitait ses femmes à la danse, et se dérangeait pour leur verser à boire; si on lui

montrait un couteau ou des perles d'Europe, il les admirait. Il n'était ni dégoûté ni blasé; son attitude était tout simplement une suite de son naturel, et la rêverie, la tristesse répandues sur son visage, c'était ou son cachet à lui propre depuis toujours, ou l'effet d'une violente douleur. Mais quelle douleur, je le répéte, avait pu laisser des traces si profondes sur ce facies sauvage...?

Cependant les danses succèdent aux danses, les rapsodies guerrières aux plaintives mélopées, les fifres sifflent, le tam-tam fait rage, et comme la fête menace de durer longtemps, je m'apprête à quitter mes hôtes, et à rejoindre mon campement, où m'attendait le déjeuner dont j'avais grande envie.

Quand mes amphitryons surent pourquoi je me séparais d'eux, ils s'opposèrent à mon départ, et me menèrent dans une cour, dont les galeries servaient de cuisines et où alors même plusieurs vieilles femmes paraissaient fort occupées. La perspective d'un repas nègre ne me souriait guère. Je savais par expérience en quoi il consiste, fût-ce celui d'un roi, et mon filet d'hippopotame, flanqué de riz et de bananes, m'allèchait bien autrement. Par bonheur il me vint à l'esprit une idée : j'ordonnai à l'un de mes Croumanes de s'en aller au plus tôt querir mon Vatel, See-Breeze, et de lui enjoindre de m'apporter le déjeuner. Par là, je faisais d'une

pierre deux coups : je régalais généreusement mes hôtes, et, tout en apaisant ma faim, j'évitais leurs graillons.

Touché de ma générosité, le roi d'Accré me témoigna sa reconnaissance par un bon gros rire; l'impassible Oputa lui-même semblait ravi.

See-Breeze ne tarda pas d'arriver avec le fameux filet en question; en le voyant, les deux rois s'assirent au beau milieu de la cour, et s'apprêtèrent à manger sur leurs genoux. Mais il y avait sous la galerie des caisses vides, qui sans doute avaient contenu des bouteilles de gin; je les fis disposer en forme de table, après quoi nous déjeunâmes.

Au dire de voyageurs, la chair d'hippopotame serait exquise. Bien que je fusse affamé, j'avoue qu'elle ne répondit pas à mon espoir. Précisément parce que j'avais grand'faim, j'en mangeai avec un certain plaisir, mais elle me parut fadasse. Je me rabattis sur le riz et les bananes. Quant à la part fournie par les rois, mes hôtes, à ce pique-nique, je n'y touchai que tout juste, et uniquement pour ne les pas froisser : une forte odeur d'huile de palme s'exhalait d'un brouet quelconque où l'on avait déchiqueté une poule. J'en fus écœuré. Pour la bouillie de maïs, elle était si épaisse que j'eus de la peine à en avaler une lippée. Il en fut tout autrement des ignames, auxquelles, depuis quelque temps déjà, j'avais pris goût, et qui, bien que tout uni-

ment bouillies, flattèrent on ne peut plus agréablement mon palais.

Cependant il fallut s'arracher à ce festin. See-Breeze en enleva les reliefs, et je voulus prendre congé des deux rois. Mais ils n'entendaient pas me quitter ainsi, et ils m'escortèrent, suivis de leur monde. En tournant la hutte royale, je remarquai dans une anse formée par la crique toute une petite flottille pavoisée : c'étaient les pirogues d'Oputa. Il faut croire qu'il avait réglé l'affaire pour laquelle il s'était rendu chez son ami le roi d'Accré, car il donna le signal du départ, et aussitôt ses gens de s'élancer dans les canots. Lui-même monta dans celui du centre, et m'invita à l'y rejoindre :

«Vous retrouverez vos embarcations, me dit-il, là-bas, à la pointe du village, où nous devons passer.»

En toute hâte je fis prévenir par un Croumane ceux de ma troupe de se préparer à partir, et je m'embarquai avec Oputa, après avoir chaleureusement remercié le roi d'Accré de son excellent accueil, et lui avoir laissé quelques présents, en retour desquels il fit remettre à mes hommes des volailles, des ignames, des bananes, qui furent les bienvenues.

Au centre de la pirogue royale était dressé un pavillon en nattes, sous lequel les femmes d'Oputa s'assirent; lui-même, debout à l'avant, il surveillait le départ des onze canots dont se composait sa

flottille. Posté près de lui, un de ses dignitaires avait embouché un long porte-voix en zinc, pareil à ceux de nos bateleurs forains : Oputa l'avait acheté à un traitant more du Niger, qui la tenait Dieu sait de qui. Cependant le nègre y soufflait de tous ses poumons, et en tirait des accents lugubres que l'écho répétait au loin... C'était le branle-bas du départ, auquel toutes les pirogues obéirent aussitôt. Ce spectacle n'était ni sans originalité ni même sans quelque solennité : se détachant les uns après les autres du rivage, les canots s'en venaient en bon ordre occuper chacun sa place dans l'escorte, et je constatai qu'Oputa, qui ne parlait guère, sur un signe, sur un mot, était ponctuellement obéi.

Je trouvai mes deux embarcations à l'extrémité de la ville ; je les fis se joindre à l'escorte du roi, et pendant une heure et demie nous allâmes de conserve.

A un endroit où la crique se bifurque, nous nous quittâmes. Oputa retournait au Niger par la crique ouest, tandis que je devais naviguer vers l'est pour gagner le pays de N'Subé. Il me fit d'affectueux adieux, car il paraissait avoir compris l'espèce de sympathie que m'inspirait son étrange nature. Il essaya aussi de me détourner de mon projet d'explorer l'intérieur de N'Subé :

« Vous allez rencontrer la guerre, me dit-il, et vous courrez de graves dangers. »

Mieux que cela, il m'offrit des hommes et des

pirogues d'escorte; mais je déclinai sa proposition, la faiblesse de mes ressources me défendant de l'accepter. Toutefois je lui promis une visite à Ogbekin, à mon retour au Niger. Je lui remis ensuite quelques présents, et me séparai de lui, certain d'avoir conquis son amitié, dont plus tard, d'ailleurs, il me fournit des preuves.

La contrée où je pénétrai, après avoir abandonné les tribus d'Oboshi, se nomme l'Isuamà-Ibò. Elle forme le centre de ce vaste empire d'Ibò qui s'étend depuis le pays des Akpotos et des Mitshis jusqu'au delta du Niger, et depuis la branche occidentale du Vieux-Calabar jusqu'aux monts Video. Cette partie, l'Isuamà, est beaucoup plus saine que la côte; le sol en est plus élevé et plus sec, et l'air n'y est pas chargé de ces miasmes paludéens qui, dans les régions sud arrosées par les rivières du delta, engendrent la fièvre jaune.

Dans l'Isuamà on parle le pur langage d'Ibò. Ses principales villes sont : Isiago, Isuamà, Elugù et Abaga, bâties toutes les quatre sur des hauteurs et à l'abri des marigots.

La rivière Inam traverse une partie de la contrée; à proprement parler, ce n'est qu'un bras du Niger, qu'elle quitte à Omodeno, au pays de Nà, et où elle retourne en dessous d'Onitsha, par la large crique d'Amambara, après un parcours d'environ vingt-deux lieues dans l'intérieur.

Parmi les indigènes que j'avais observés aux marchés d'Onitsha, il en est dont la tête est comme scalpée en maints endroits, et le corps tatoué à l'excès : ce sont les nègres cannibales de l'Isuamà, où souvent j'en ai rencontré sur ma route. C'est au moyen d'une opération très-douloureuse, pratiquée sur les enfants dès leur bas âge, que s'obtient cette barbare coiffure : on leur enlève le cuir chevelu, par festons, de manière à ne leur laisser au milieu du front qu'un toupet, et une touffe de cheveux aux deux tempes. C'est là une marque de noblesse à laquelle les fils des familles opulentes ont seuls droit. Aussi est-ce à eux que l'on confie les emplois publics. Respectés de tous, on les salue du nom d'*Itshis;* ils semblent très-fiers de ce sauvage stigmate dont nul, hors d'eux, ne se peut parer.

La plupart ont aussi le corps couvert des plus fantastiques tatouages : j'en ai vu sur la figure de qui est dessinée une balance, dont les deux plateaux pendent sur les joues, et dont le pivot décore le milieu du front. D'autres imitent, sur le torse et le long des jambes, les carrés et les losanges d'une corde qui y serait enroulée ; d'autres encore ont sur la poitrine de frustes images d'animaux malfaisants, mais fétiches. Pour eux ce sont autant de signes d'un rang élevé.

Outre les grandes divisions du pays d'Ibò, à savoir : l'Isuamà au nord; l'Abo, avec les ville d'Arò,

d'Amazuri et d'Abazim, au centre; Bonny ou Obané, Brass ou Nimbé, Adony et Okrika, au sud, chacune de ces régions se divise elle-même en districts habités par des tribus qui ont toutes leur langue, leurs costumes, leur caractère propres, et sont en majeure partie antropophages.

A première vue, la religion des naturels de l'Ibò semble n'être qu'une grossière idolâtrie; mais si l'on étudie attentivement le fond de leurs croyances, on s'étonne d'y retrouver certains traits du judaïsme, gravement altérés, cela va de soi, par l'effet du temps et de la barbarie. J'ai observé ce singulier rapprochement, non-seulement parmi les indigènes du Niger, mais jusque chez ceux qui peuplent la rive gauche du Bénué où se rencontrent les mêmes rites religieux. C'est ce qui m'incline à supposer qu'au temps jadis des partis d'Israélites ont émigré par là, et qu'à la longue ils s'y sont assauvagis au point de n'être plus reconnaissables ni physiquement ni moralement.

Quoi qu'il en puisse être, les gens de l'Ibò ont foi en un Dieu tout-puissant, qui règle leurs destinées, les récompense et les punit. Ils l'appellent *Tshukù* ou *Tchi*, Être suprême. Toutefois, ils en vénèrent un autre qui, d'après eux, a créé le monde et l'homme; c'est *Orissa* ou *Tshukù-Okéké*, qui égale en puissance Tshukù.

Pareillement ils croient l'existence de mauvais

esprits. Le pire de tous, l'analogue de Satan, c'est *Kamallo* ou *Igwik-Alla*. Or *Igwik* signifie celui qui a été haut placé avant sa chute, et *Alla*, terre; d'où il suit que ce démon par excellence n'est autre chose qu'une sorte d'ange déchu.

Enfin les peuples d'Ibò croient à la métempsycose, et sont persuadés que, suivant qu'ils ont bien ou mal vécu, après leur mort ils reparaissent sur la terre, mais sous de nouvelles formes et dans de nouvelles conditions, qui naturellement varient selon que leurs vertus ou leurs crimes leur ont valu une récompense ou un châtiment.

Semblablement aux juifs et aux mahométans qui vénèrent, les premiers Jérusalem, les seconds la Mecque, les peuplades de l'Ibò ont leur ville sainte, où ils font de fréquents pèlerinages : c'est Arò, située dans la partie centrale de leur pays, à une distance d'environ vingt-cinq lieues de la rive gauche du Niger, et dont les habitants, très-respectés au dehors, s'appellent *Omo-Tshukù*, c'est-à-dire Enfants de l'Être suprême. La population en est très-nombreuse, et l'on y entend les dialectes de toutes les tribus riveraines du Niger, particulièrement ceux d'Elugù et d'Isuamà.

N'entre pas qui veut dans Arò, où les prêtres fétichistes exploitent largement la crédulité publique. Avant que de pouvoir pénétrer dans la *Tshukù-Abyama*, la ville sainte, tout pèlerin est tenu de

sacrifier une victime en dehors de l'enceinte, et en présence des ministres du culte. Si l'immolation est d'un bon augure, l'accès d'Arò lui est ouvert; que si, au contraire, les Libias tirent des entrailles un présage funeste, les portes lui en sont interdites. C'est là toute une industrie dont les féticheurs usent fort habilement : bien entendu, ils font parler les oracles au gré de leur intérêt, et tiennent soigneusement compte du profit que peut rapporter tel ou tel pèlerin, selon le plus ou moins d'influence dont il jouit parmi les gens de sa tribu. Ce qui est sûr, c'est qu'ils discernent à merveille le vrai croyant du faux, que celui-ci, ils savent très-bien l'éconduire, et qu'il se doit estimer très-heureux si, sur sa route, il échappe aux piéges qu'ils lui font tendre en châtiment de sa sacrilége audace.

Mais quand l'augure est bon, quand le pèlerin est jugé digne de fouler le sol de la cité sainte, son sort est digne d'envie. Il est reçu à contempler les fétiches renfermés dans les sanctuaires de Tshukù; et pour peu qu'il leur fasse de généreuses offrandes, et qu'il leur immole de grasses victimes, il est sûr d'obtenir l'accomplissement de tous ses vœux. Les prêtres lui imposent des reliques sur la tête, sur la poitrine, sur les yeux, et, en mémoire de son pèlerinage, lui remettent un gri-gri qui, le plus souvent, n'est qu'un informe dessin, représentant un crocodile, un léopard, ou des signes cabalistiqu

accompagnés d'une sentence en ibò, ou bien encore l'un de ces petits ornements de métal que la population d'Arò, fort industrieuse d'ailleurs, travaille avec beaucoup de finesse.

J'ai eu l'heur de voir de ces fétiches; mais malgré tous les efforts que j'ai faits pour m'en procurer, jamais, si brillantes que fussent mes offres, je n'ai pu décider les heureux propriétaires à s'en dessaisir. C'est qu'ils les considèrent comme choses saintes, et qu'eux-mêmes, pendant les dix jours qui suivent leur retour d'Arò, ils deviennent *djù-djù* (sacrés); ils se tracent alors un cercle autour des yeux, à l'aide d'une poudre jaune, don des féticheurs, et qui a la vertu de les préserver de tout malheur dans le présent et dans l'avenir. Durant ces dix jours, nul, si ce n'est les hommes blancs, quand par hasard il s'en présente, ne peut avoir de rapport avec eux. Ce délai écoulé, souvent, soit qu'ils s'en aillent en guerre, soit qu'ils participent à une cérémonie quelconque, ils se refont autour des yeux ce même cercle jaune, et maintes fois j'en ai vu qui se paraient fièrement de cet absurde tatouage.

Sur les gri-gris de quelques pèlerins, j'ai cueilli certaines sentences; celles-ci par exemple :

« *Tsi nauwa agin na n'huon benil* (nous buvons chaque jour les chagrins de la veille). »

« *Miri na maohu na maonye kporo yaga* (la pluie mouille le négrier comme l'esclave). »

« *Osui ésui emene obeyan kaya ma* (celui qui possède et ne donne pas vaut moins que le pauvre). »

Au moment où le féticheur remet au pèlerin le gri-gri qui lui est destiné et la poudre qui y est jointe, il lui dit :

« Ceci est l'essence de Tshukù; si ton âme est en mauvais état, si elle est souillée de crimes, si tu es un mécréant, tu tomberas foudroyé au moment où tu t'appliqueras cette poudre sur les yeux. »

Aussi plus d'un, après avoir examiné son for intérieur, s'abstient-il prudemment de s'en tatouer, et se contente de la rapporter religieusement chez lui.

Cependant, tout en visitant les principaux lieux que je rencontrais sur mon chemin, je me dirigeais vers le nord-est, dans l'espoir d'atteindre la rivière Bonny, l'Okoloba, comme elle se nomme dans cette région, et qui, m'avait-on assuré, coule dans le pays de N'Subé. Je fus ainsi amené devant une ville, que plus tard j'appris être N'Téjà. J'y remarquai sur la rive une grande animation. Les habitants paraissaient courir aux armes, et tout me faisait craindre qu'ils ne fussent animés envers nous des sentiments les plus hostiles. De la voix et du geste ils nous criaient d'arrêter; d'aucuns faisaient même avec leurs arcs semblant de nous mettre en joue. Il ne me souriait guère d'aborder en pareille occurrence, et, bon gré, mal gré, je m'apprêtais à passer

outre, quand mes deux pirogues furent entourées par une vingtaine de canots montés par des sauvages qui, en brandissant leurs lances et leurs javelines, manifestaient clairement leur intention de nous barrer le passage. Immédiatement j'armai tout mon monde; cependant, après un court palabre avec le chef d'une des pirogues, mon guide d'Onitsha m'affirma qu'ils ne nous voulaient aucun mal, mais que leur roi me désirait voir.

Cette façon cavalière de me forcer à lui rendre visite m'inquiétait sérieusement; mais je n'avais pas l'embarras du choix : ils étaient là toute une bande autour de nous, et, pour le moment, point de retraite possible.

Je me décidai donc à descendre à terre, accompagné de mon interprète, de six Croumanes et de huit nègres d'Onitsha, et je laissai See-Breeze, avec le reste de ma troupe, à la garde des canots.

CHAPITRE IX

Le roi Ogené. — Tu n'iras pas à l'est! — L'oracle. — Le serment des guerriers. — Vers le nord. — Étude de nègres. — La famille. — La guerre. — L'*anaya*. — Le pays de N'Subé. — Attaque des indigènes. — Combat en pirogues. — Le blessé. — Émotion de l'équipage.

Le roi Ogené m'attendait sous un hangar de chaume qu'entourait une quadruple rangée de guerriers. Autour du roi lui-même il y avait toute une forêt de lances, et les grands dignitaires, debout, étaient tous armés d'arcs, de flèches, de couteaux, de javelines et de rares fusils à silex.

« Décidément, pensai-je, il souffle un vent belliqueux par ici; si ces gens-là me sont hostiles, j'aurai fort à faire pour me tirer de leurs mains. »

Cependant je m'avançai le front haut vers le roi, qui, du geste, m'indiqua un siége qu'on venait d'apporter. Son air était bienveillant; toutefois il ne me tendit pas la main, comme le faisaient d'ordinaire les chefs qui me recevaient. J'eus des soupçons, mais à tort : j'appris plus tard par mon interprète qu'Ogené est à la fois valeureux et craintif, plein de courage à la guerre, et ailleurs peureux à l'excès, s'imaginant qu'on en veut à sa vie et qu'on médite de l'empoisonner. Telle est sa frayeur qu'il

'ose toucher la main de qui que ce soit. Grand ıédecin, très-versé dans la connaissance des simıles, son savoir, en le mettant sur la trace des poions les plus subtils, n'a fait qu'accroître ses tereurs.

« Beké [1], me dit-il, que viens-tu chercher ici?

— Grand roi, répondis-je, je viens voir si le so le ton pays est fertile, si les produits en sont bons, s'il est des moyens faciles d'arriver jusqu'à toi, afin de pouvoir troquer les huiles de tes palmiers et les ivoires de tes éléphants contre les étoffes, les armes, les colliers de perles, et cent autres belles choses que nous autres, hommes blancs, nous fabriquons, là-bas, là-bas, et que nous t'apporterons, si tu nous accordes une franche hospitalité.

— Écoute, Béké, reprit-il : je ne te veux pas de mal, car Tshukù punirait celui qui toucherait à l'homme blanc; mais je t'interdis de pénétrer plus ıvant dans mon pays! Tu vois tout mon peuple en ırmes : c'est que j'ai déclaré la guerre aux Ogidis, nes voisins, qui sont des mangeurs d'hommes. Si u essayes de t'avancer du côté où le soleil se lève, e donnerai l'ordre de te tuer, toi et les tiens, et Tshukù n'en sera pas courroucé, car ce sera pour e bien de mes sujets. Rebrousse chemin vers le grand Osimirin... Plus tard, quand les Ogidis seront

[1] Esprit blanc.

exterminés, tu reviendras ici avec les belles chose dont tu parles, et je te fournirai en échange de huiles de palme et des ivoires. »

Comme je risquais quelques observations, bien décidé que j'étais à ne retourner point au Niger par le même chemin, il me promit de m'indiquer une route qui se bifurque à l'ouest et rejoint la rivière Inam et le Niger, en ajoutant que si je persistais à me diriger vers l'est, vers les Ogidis, jamais il ne me le permettrait!

Notre entretien en resta là. Il se leva, et m'invita à la cérémonie préparatoire de l'entrée de ses troupes en campagne :

« Tu me porteras bonheur, Béké, reprit-il; viens voir comment Ogené appelle les faveurs de Tshukü sur la tête de ses guerriers. »

Il dit, et quittant le hangar qui lui servait de salle du trône, il s'en alla, escorté de tous ses dignitaires, vers la crique par où j'étais arrivé, tandis qu'à ses côtés un des chefs sonnait frénétiquement d'une sorte de trompette, du *konko*, au son duquel accoururent aussitôt tous les guerriers de la tribu.

Parvenus à un bouquet d'arbres, planté non loin de la rive, nous y fîmes halte, et c'est là, sous un large bombax, que la cérémonie s'accomplit. Sur une espèce de tréteau reposait une énorme calebasse, près de laquelle se tenait le Libia (le docteur) qui,

avec la pratique de son art, cumule l'office de grand prêtre du culte fétichiste. Le roi et les principaux chefs se rangèrent près de lui, les guerriers firent cercle autour d'eux ; enfin, derrière ceux-ci se tenaient pêle-mêle les femmes, les vieillards, les enfants, tous également avides de voir.

Le Libia commença par remplir la calebasse de pierrailles, de morceaux d'os, de fragments d'ivoire, de vertèbres de serpents, et à cet étrange amalgame il joignit quelques herbes sacrées qu'il portait avec lui. Dans l'entre-temps les konkos faisaient rage.

Là-dessus il commanda le silence, et cria :

« Tshukù va parler, Tshukù va proclamer son arrêt suprême ! Que les bons se rassurent, que les méchants tremblent ! »

A cet endroit de son discours, il saisit une poule qu'il égorgea au-dessus de la calebasse. Le calme le plus profond régnait dans la foule, tandis que, les yeux fixés sur sa diabolique olla-podrida, le féticheur semblait évoquer des esprits et communiquer mystérieusement avec eux.

Tout à coup il releva la tête :

« L'oracle a parlé ! fit-il. Les fils maudits d'Ogidi seront exterminés par vos bras, soldats d'Ogené ; vos huttes seront tapissées de leurs chevelures ; leurs troupeaux, leurs femmes seront à vous ! Soldats d'Ogené, vous serez vainqueurs ! »

Et, en proie à son extase, il saisit la calebasse, la

présenta au roi, puis aux chefs, qui tous y puisèrent une pierre ou un fragment d'os; après quoi il parcourut le groupe des guerriers, qui tous, eux aussi, se nantirent d'un fétiche dont la vertu les devait rendre invincibles.

La distribution faite, il revint au tréteau, et y découvrit une grosse pierre noircie par le temps, et qu'une feuille de bananier avait jusque-là dérobée à nos regards. C'était l'*Izi*, la pierre sacrée, qui sert à la prestation du serment de courage et de fidélité.

Le roi s'approcha le premier, souleva légèrement la pierre, et dit :

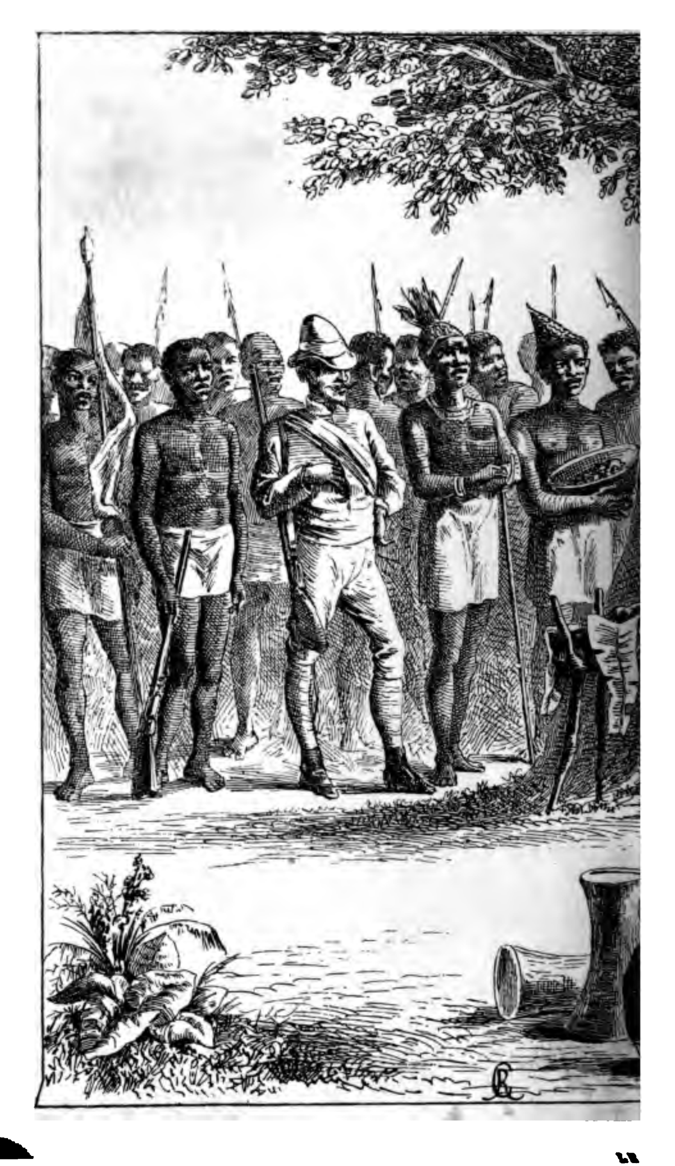
« Par l'Izi, je jure d'exterminer les Ogidis!... »

Après lui, les principaux chefs s'avancèrent tour à tour, et répétèrent ce serment en y ajoutant la promesse de fidélité à leur roi.

Alors le chef des guerriers, reconnaissable aux sept plumes qui ornaient sa coiffure, mit la main sur l'Izi, et s'adressant au peuple en armes :

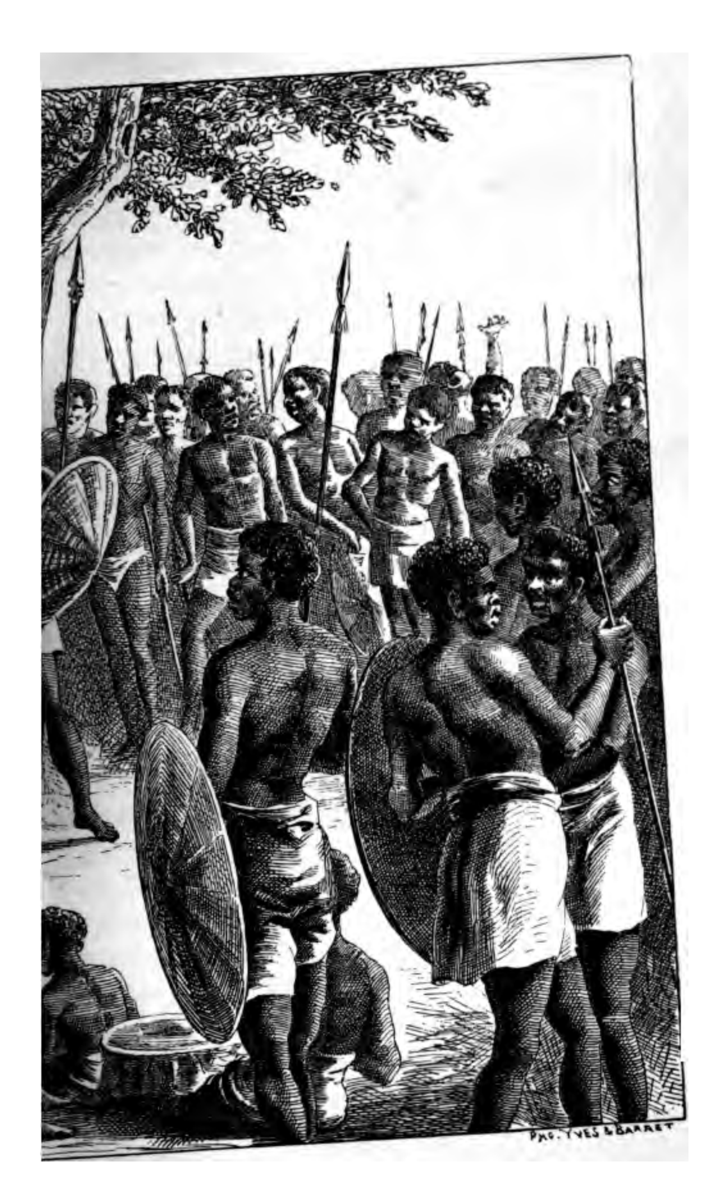
« Soldats, dit-il, par l'Izi sacrée qui a reçu les serments de vos ancêtres, jurez tous d'être braves comme eux, d'obéir comme ils ont obéi, d'être fidèles comme ils le furent, de vaincre comme eux des ennemis exécrés, et comme eux de suivre votre roi toujours et de ne reculer jamais! »

A ce moment un enthousiasme indescriptible s'empara de toute l'assemblée : mille bras armés se



LE

« Soldats, dit-il, je



UERRIERS.

***s et braves... »* (Page 168.)**

levèrent, brandissant une forêt de lances, de sabres et de javelots; et, les uns après les autres, tous soulevèrent la pierre, jurant par là d'être fidèles et braves.

Puis la foule se livra aux transports d'une joie délirante : aux danses, aux contorsions, aux entrechats les plus bizarres, se mêlèrent les chants, les cris, les sons de trompe, et femmes, hommes, enfants se prosternèrent devant l'Izi, en exaltant les guerriers, en chantant la gloire, l'amour du carnage, et en préludant aux combats par force simulacres belliqueux.

Cependant le roi s'était rapproché de moi; il fit apporter des volailles, des bananes, de grandes ignames et du vin de palme qu'il m'offrit gracieusement, et en échange desquels je lui fis divers présents qu'il accueillit avec les marques d'une vive reconnaissance. Il m'invita ensuite à partir sans retard, me faisant promettre de ne tenter point de m'acheminer vers l'est. Apparemment il craignait que mon arrivée chez les Ogidis n'influençât le ciel en leur faveur.

« Plus tard tu pourras revenir, répétait-il; mais à présent, je ne te puis laisser passer; rebrousse chemin vers le soleil couchant. »

J'essayai quelques objections, mais bientôt je compris l'inutilité de mes efforts; et pour ne rien compromettre dans le présent ni dans l'avenir, je

n'insistai par davange. Au reste, j'avais besoin de retourner le plus promptement possible au Niger, afin de m'y munir de provisions qui m'étaient indispensables pour mon voyage au Bénué. J'ordonnai donc le départ, et me séparai dans les meilleurs termes d'Ogené et de ses gens.

La crique que je suivis en quittant N'Téjà court d'abord au nord vers le pays d'Inam, et traverse quelques-uns des marchés indigènes. Le district d'Onitsha en compte six grands : Afo-Ukù, Uko-Ukù, Orie-Ukù, N'Kuwo-Ukù, Eké-Ukù et Ukù-Ukù, et quatre petits, savoir : Orie-Ntà, Eké-Ntà, N'Huwo-Ntà et Afo-Ntà[1]. Avec celui d'Onitsha, cela fait sept grands marchés hantés par les naturels. A cause de la concordance de ce nombre avec les jours de la semaine, il arrive que, suivant notre calendrier, ils se tiennent à jours fixes. Ainsi, celui d'Onitsha tombe toujours le vendredi. Volontiers on induirait de là que les indigènes ont, eux aussi, une sorte de calendrier, et même qu'ils comptent comme nous, par semaines de sept jours; ce serait une grave erreur. Ils n'ont aucune idée du partage de l'année en mois et en semaines; ils supputent le temps par soleils, par lunes et par retours des saisons, et si leurs marchés sont hebdomadaires, c'est pur effet du hasard. Toutefois, les noms sous les-

[1] Dans la langue d'ibò, *ukù* signifie grand, et *ntà*, petit, moindre.

quels on les désigne leur servent à déterminer soit l'époque d'un rendez-vous, soit celle d'un fait accompli ou à venir. Ils disent entre autres : Je vous verrai à Afo-Ukù, comme nous dirions : Je vous verrai mercredi; ils rappellent que tel de leurs parents est mort lors du dernier Onitsha, c'est-à-dire vendredi passé; mais, je le répète, ils ne supputent point le temps par semaines, et quand le nombre de leurs marchés sera de huit ou de neuf, ils en useront de même. Pour eux, tous les jours sont identiques, et les fêtes qu'ils célèbrent n'ont nullement lieu à jours fixes, mais dépendent de la hâtiveté du retour des saisons, ainsi que des époques où ils ont coutume de planter ou de récolter.

Semblablement, ils ignorent leur âge, ne connaissent rien, absolument rien d'analogue à notre état civil. J'ajoute que leurs femmes ne songent nullement à tirer parti de cette lacune; il est vrai que le temps se charge d'empreindre sur leur triste corps la trace des printemps qu'elles ont vus, et que jamais, hélas! aucun artifice ne saurait dissimuler.

Les nègres partagent la vie en quatre grandes périodes : l'enfance, où l'homme est nourri et soigné par autrui; l'adolescence, où déjà il se peut suffire à lui-même; la virilité, où il est apte à prendre femmes et à combattre; enfin la vieillesse, où, dans certaines tribus, il est considéré comme un être

inutile, comme une bouche dispendieuse, comme un fardeau, et que souvent on fait disparaître de par la volonté des dieux. En maints lieux, j'ai été frappé de ne rencontrer point de vieillards. Ailleurs, par contre, sur le haut Niger particulièrement, la vieillesse est respectée, vénérée; on lui demande des conseils et on s'y conforme religieusement.

C'est à peine, je l'ai fait observer, si parmi les peuplades nègres, la famille existe. Effectivement, aussitôt en état de se nourrir, les enfants mâles quittent leur mère, souvent désertent la tribu, et, au gré de leurs instincts, vivent d'abord de chasse, de pêche, de piraterie, puis du trafic ou de la guerre. Quant aux filles, leurs parents les conservent près d'eux, et les vendent lorsqu'elles ont atteint l'âge de douze ans, où elles sont nubiles. Dès qu'ils ont touché le montant de la vente de l'une d'elles, elle est réputée mariée.

Le nombre de femmes que chacun possède est illimité, car il dépend de sa fortune. Toute femme achetée par un homme devient son esclave; elle se doit prêter à tous ses caprices et travailler pour lui. Avec ses pareilles, elle vaque aux soins du ménage et des affaires. Aussi l'arrivée d'une nouvelle recrue dans une case prête-t-elle à une remarque bizarre : bien loin que les autres l'y voient entrer de mauvais œil, elles s'estiment heureuses de ce renfort, et cela se conçoit : plus il y a de femmes en puissance

d'un même homme, plus la somme de travail qui incombe à chacune est légère. Il faut l'avouer, c'est là une conséquence originale de la polygamie entendue comme l'entendent les noirs.

En général les nègres de l'Ibò sont arrogants, emportés, et aiment la guerre pour la guerre. D'habitude ils ne font ni prisonniers ni esclaves; ils se combattent sans pitié ni merci, fiévreusement et avec un complet dédain de la mort, tranchent la tête de leurs ennemis, s'en font un trophée, et pendent les cadavres aux arbres voisins du champ de carnage. Mais pour ceux d'entre eux qui sont cannibales, c'est tout ensemble un devoir et une fête de manger leurs adversaires, et ils ne doutent pas qu'en les mangeant, ils ne s'inoculent *ipso facto* la bravoure et les autres qualités par où, de son vivant, chacun se distinguait.

Les femmes suivent les combattants à la guerre, et y pourvoient à leur subsistance. Outre cela, elles ramassent et soignent les blessés, et s'efforcent d'emporter les morts, afin d'empêcher l'ennemi, soit de se repaître de leur chair, soit de se faire de leur tête un trophée.

Encore qu'à la guerre ils soient féroces, les noirs de l'Ibò connaissent une sorte de trêve de Dieu, l'*anaya,* à la faveur de laquelle, même au plus fort de la lutte, ils rendent impunément visite aux parents qu'ils comptent au sein de la tribu ennemie.

C'est là un privilége dont ils s'enorgueillissent et qu'ils ont à cœur de faire sévèrement respecter. Malheur à quiconque, au mépris de l'*anaya*, porterait la main sur un ennemi en visite chez l'un des siens !

Sans avoir accoutumé de capturer en temps de guerre des esclaves mâles, toujours ils ramassent pourtant quelques prisonniers qu'ils destinent à faire les frais de sacrifices humains, accompagnement obligé de certaines de leurs fêtes. En attendant qu'on les immole, ces infortunés sont détenus dans le voisinage du temple, sous la garde des Libias : comme ils n'ignorent point le sort qui leur est réservé, on juge de ce que doit être leur longue agonie! Si, d'aventure, à l'époque où ont lieu des réjouissances publiques, il n'y a point de stock de prisonniers, pour s'en procurer on déclare aussitôt la guerre à quelque voisin ; car à tout prix il en faut. Sur ce chapitre les féticheurs ne transigent point, et, bon gré, mal gré, quelque répugnance qu'il éprouve personnellement, pour atroce que soit la loi, le chef de la tribu s'y doit soumettre, et fournir au bourreau le nombre de victimes exigé.

Dans tout l'Ibò la loi du talion est en usage. Quiconque y tue, tant que le meurtre n'est pas expié par sa mort, demeure exposé à la vengeance des proches de la victime. Dent pour dent, œil pour œil, vie pour vie, voilà tout le code pénal du pays.

Que si l'assassin réussit à fuir, à défaut de lui, on s'en prend à l'un des siens et son égal en rang, et c'est lui qui paye de sa tête le crime du contumax.

Cependant depuis dix-huit heures nous naviguions dans les criques de N'Subé, en nous dirigeant au nord. J'étais frappé de la solitude de ces parages. A plusieurs reprises, des pirogues marchant en sens inverse des nôtres avaient brusquement rétrogradé, comme si ceux qui les montaient avaient eu peur. D'autres fois, c'étaient des nègres groupés sur la rive qui, en nous apercevant, s'enfuyaient à toutes jambes en poussant des cris d'alarme. M'étant avisé d'atterrir près d'un amas de huttes, je les trouvai désertes, et tout indiquait qu'on les avait quittées précipitamment. De là qu'on détalait ainsi à notre approche, j'étais autorisé à croire qu'on nous prenait pour des ennemis. La situation devenait critique, et il s'agissait d'être sur ses gardes. Aussi me décidai-je à n'aborder plus qu'en plein jour, et seulement lorsque de toute nécessité il nous faudrait nous enquérir de légumes.

Il y avait près de quarante-huit heures que nous étions partis de N'Téjà; c'était l'après-midi, et déjà je discernais dans le lointain la bifurcation qui m'avait été signalée par le roi Ogené : la branche droite courait à l'est dans le pays des Ogidis; la gauche, que je devais suivre, s'en allait, du

moins on me l'avait dit, dans la direction de la rivière Inam et du Niger.

Au moment où la pirogue du guide qui ouvrait la marche, précédant la mienne de quelque vingt mètres, arriva en face de la bifurcation, elle fit volte-face, et se replia en hâte sur moi. C'était le signal de quelque danger. En un clin d'œil tout mon équipage fut sur pied et s'arma. Au même instant débouchèrent par la crique est quatre grandes pirogues, nagées chacune par trente nègres pour le moins, qui poussaient des cris sauvages et évidemment voulaient donner la chasse à ma pirogue d'avant-garde.

Cependant celle-ci m'avait rejoint, et sans attendre les explications du guide, j'y fis rapidement passer douze carabines Remington et deux sacs de cartouches. En même temps, j'ordonnai à mes hommes de se ranger contre la rive, afin de les empêcher d'être cernés et coulés bas, car tel était le but évident des ennemis qui fondaient sur nous avec impétuosité.

Si vite était leur allure, qu'il leur fut impossible de s'arrêter net vis-à-vis de nos légers esquifs, qu'heureusement ils ne heurtèrent pas. Lancés comme ils l'étaient, filant à la lettre comme un trait, ce n'est que cent mètres plus loin qu'enfin ils firent halte, non sans nous avoir décoché une grêle de flèches et de javelines qui sifflèrent au-dessus de nos têtes.

« Croumanes, m'écriai-je, souvenez-vous que si vous tombez vivants aux mains de ces sauvages, vous serez massacrés et mangés : ce sont des cannibales! Faites donc bravement votre devoir, et suivez mon exemple! »

Le guide d'Onitsha parla de même à ses hommes. Alors, posté à l'avant de la pirogue, j'ouvris le feu contre les quatre canots qui, rangés les uns près des autres, continuaient à nous tirer des flèches. Afin de les éviter, nous nous baissions, et chacun s'abritait de son mieux, qui derrière un tonneau, qui derrière un sac de légumes, qui derrière des caisses vides.

Au reste, quand ils entendirent tonner nos armes, et qu'ils virent plusieurs des leurs s'affaisser sur eux-mêmes, telle fut la stupeur des assaillants que leur ardeur mollit, et que, pour la plupart, leurs traits mal dirigés se perdirent dans l'espace.

Je le déclare, mes hommes, mais surtout mes Croumanes, mieux familiarisés avec la carabine Remington, se conduisirent avec une bravoure sur laquelle je ne comptais pas. Go-Fast, en particulier, qui se tenait près de moi, faisait montre de beaucoup de sang-froid, et tiraillait sans relâche.

Ne comprenant rien aux coups réitérés qui résonnaient à leurs oreilles, ceux d'entre les assaillants qu'atteignaient les balles se roulaient dans leurs canots en proférant des cris de douleur. Quant aux

autres, visiblement ils étaient en proie à une frayeur mortelle.

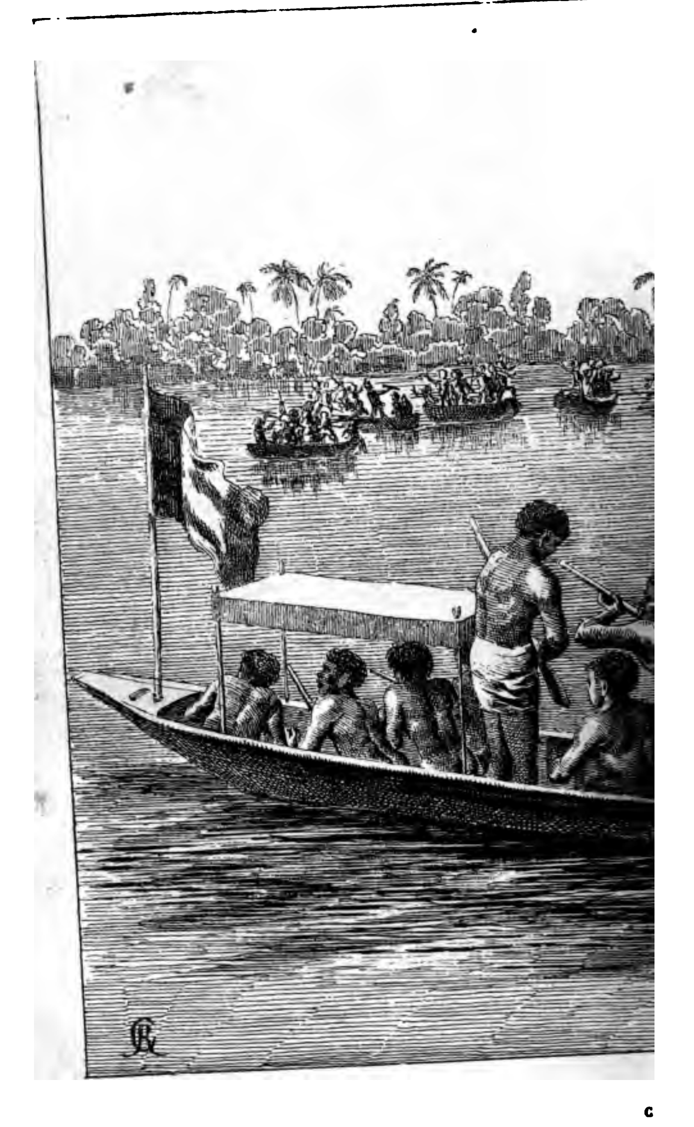
Tout à coup Go-Fast jeta un cri déchirant : il avait été atteint d'une flèche à l'épaule droite. Il tomba en gémissant.

Jusque-là je m'étais abstenu, par humanité, de faire usage de balles explosibles. Cédant alors à un accès de colère, j'en chargeai ma carabine.

L'effet en fut terrible. Bientôt une des pirogues ennemies coula, et nos agresseurs cessèrent de nous harceler. Mais ils sont si agiles et ils nagent si prestement, qu'en une minute tous ceux qui avaient fait le plongeon eurent gagné les autres canots, où ils s'entassèrent pêle-mêle avec les blessés et les morts. Cela fait, sans en attendre davantage, ils s'esquivèrent en faisant force de rames, et bientôt, la peur les talonnant, ils furent hors d'atteinte de nos coups.

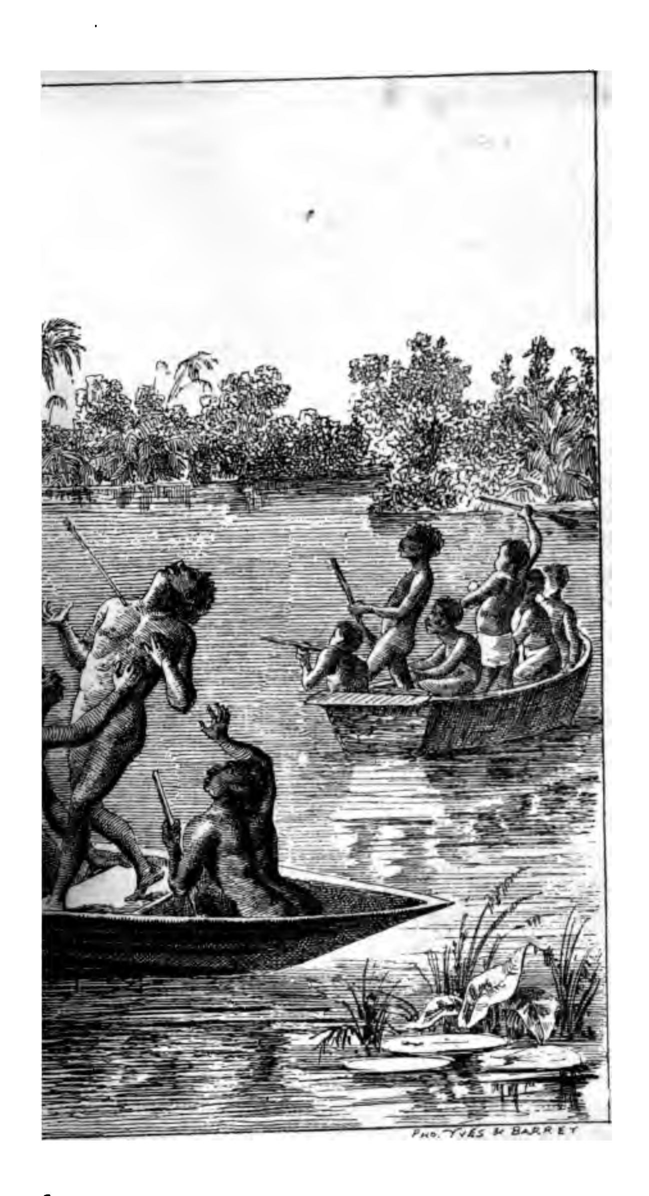
Quoique vainqueur, naturellement je ne songeai pas à les poursuivre, et après m'être assuré que réellement ils avaient fui, je me mis en devoir de soigner mon fidèle Go-Fast, qui gisait dans la pirogue, en proie à de cuisantes souffrances.

J'enlevai d'abord la flèche qui l'avait frappé : quoique d'un calibre très-petit, c'était une arme des plus meurtrières, dont la pointe en fer, enchâssée dans un mince bambou, était barbelée en forme de harpon. Aussi ce ne fut qu'en lui causant une atroce



C

Go-Fast, atteint



s.

issant. (Page 178.)

douleur que je réussis à l'en débarrasser. Ensuite je comprimai fortement le bras avec un bandage au-dessus et au-dessous de la plaie, que j'humectai d'ammoniaque. Je ne doutais pas que la flèche qui l'avait faite ne fût empoisonnée, et je savais, par ouï-dire, qu'en semblable occurence, les indigènes combattent les effets du poison au moyen d'une plante, le *raidore*, que mon guide d'Onitsha m'assura se devoir rencontrer dans le voisinage.

« Va vite en cueillir! m'écriai-je.

— Je n'oserais », me répondit-il tout tremblant.

J'insistai :

« Prends avec toi quatre hommes, prends-en six, prends-les tous, mais va vitement!

— Non, fit-il; j'ai peur. Viens avec moi, alors je serai rassuré.

— Couard! » grommelai-je entre les dents. Mais le temps était trop précieux pour m'attarder en inutiles propos, et je m'en fus au plus tôt à terre, où le guide me suivit, escorté de cinq hommes. See-Breeze gardait les pirogues avec les autres.

Ce ne fut pas sans peine que nous découvrîmes les herbes qu'il nous fallait. Vainement nous les cherchâmes pendant près d'une heure, bien que le guide m'affirmât que généralement le bord des criques en foisonne. Enfin, j'en pus faire une ample moisson. C'est une petite plante, à feuilles longues et minces, et qui donne une fleurette blanche. Des

fleurs et des feuilles on fait une décoction, dont on bassine les plaies envenimées.

De retour dans la pirogue, je constatai que déjà la blessure de Go-Fast gagnait intérieurement de proche en proche, et que son pouls ne battait plus que faiblement. C'était le cas de déployer de l'énergie. Sans hésiter, je semai d'abord sur la partie malade un brin de poudre bien sèche, et j'y mis le feu. Puis je lavai la chair vive, et y appliquai un cataplasme d'herbes et de fleurs que nous venions de récolter; et comme la grande prostration du patient m'inquiétait, je lui fis boire quelques gorgées d'un excellent cognac que je tenais en réserve pour les circónstances graves. Bref, que je m'y fusse bien ou mal pris, je me convainquis peu après que son état s'améliorait notablement. Je le fis coucher à l'arrière de la pirogue, et nous continuâmes notre route en longeant la crique ouest-demi-nord, afin d'être hors de ces périlleux parages quand il ferait nuit.

Dans ces entrefaites, mes hommes semblaient en proie à une vive émotion. Loin de les indisposer contre moi, le danger qu'ensemble nous avions couru et d'où je les avais tirés n'avait fait qu'accroître à leurs yeux le prestige de l'homme blanc. Néanmoins ils ne se pouvaient défendre d'une vague terreur, et, en conscience, je ne leur en voulais pas. Ces noirs enfants de la côte, qui n'ont ici-bas qu'un

seul bien, l'existence, qu'un seul bonheur, celui de se sentir vivre, je les avais associés à une entreprise où ils se voyaient menacés de périr. Or, quel profit en retireraient-ils? De l'honneur? C'est pour eux mot et chose inconnus. La fortune, ou tout au moins l'aisance? En aucune manière. Quelques mètres de cotonnade, un fusil, de la poudre, voilà tout ce que j'étais à même de leur offrir. Incapables de juger de l'intérêt que j'attachais à mon voyage, comme de juste ils se demandaient si, pour eux, la récompense équivaudrait à la peine, et si, après tout, ils ne finiraient point par perdre la vie à mon service. Car enfin il n'y avait que bien peu de temps qu'ils avaient falli être tués. Certes, à s'arraisonner de la sorte, ils ne faisaient preuve ni de grandeur d'âme ni d'abnégation. Mais s'ils pensaient différemment, est-ce qu'il serait nécessaire de les civiliser?

Pendant que dans mon for intérieur je brodais sur ce thème, nos pirogues marchaient allègrement, et quand la nuit vint, nous étions loin du théâtre de notre combat. Nous dormîmes tranquillement, même notre blessé, pour qui désormais j'étais sans crainte.

CHAPITRE X

Les tribus d'Annam. — Le bracelet de la négresse. — Appareils de pêche. — Ogbekin. — Je revois Oputa. — Départ des gens d'Onitsha. — Mes projets. — Mort de Go-Fast. — La fête de la Waye. — Sacrifices humains.

Le pays où nous parvînmes le lendemain est habité par les tribus d'Annam, et il m'a paru extrêmement fertile : les palmiers y sont cultivés avec soin, et les plantations d'ignames et de bananiers y dépassent en richesse celles du bas Niger.

Les indigènes d'Annam sont beaux, grands, bien faits, et dans les ornements dont ils se parent, j'ai remarqué une particularité qui n'existe que parmi eux : au lieu d'avoir aux jambes, comme presque tous les nègres du Niger, de lourds bracelets d'ivoire ou de cuivre, ils portent à la cheville une façon de cymbales métalliques, très-fines, mais d'au moins quinze à dix-huit centimètres de diamètre ; on les prendrait pour des plats à barbe, troués au centre, afin de permettre d'y passer le pied ; une fois en place, pour peu que la jambe engraisse ou gonfle, impossible de se défaire de cet incommode ornement, et, malgré qu'on en ait, on en reste l'esclave jusqu'au tombeau.

Il est à observer d'ailleurs que les gros bracelets d'ivoire, dont les opulentes négresses du Niger s'enlacent la cheville, ne sont pas qu'un vain ornement, mais que bel et bien ils tiennent lieu d'un véritable serment de fidélité. C'est l'équivalent de l'anneau nuptial que mari et femme échangent en Europe, avec cette différence toutefois que la bague de mariage s'égare facilement, tandis que le bracelet de la négresse est pour la vie rivé à sa jambe ou à ses jambes. Ce n'est point pour elle un accessoire bien agréable. Loin de là. On se figure aisément le poids d'un morceau d'ivoire creusé dans la partie la plus large d'une défense d'éléphant, et qui va de la cheville à la naissance du mollet. Le creux en est tout juste suffisant pour y pouvoir passer le pied, non sans peine toutefois, ni sans douleur.

Pour gênante que soit cette parure, toute femme qui la donnerait, la vendrait, ou, par malencontre, la briserait, passerait néanmoins pour avoir forfait à ses devoirs ; elle serait répudiée, chassée avec mépris, et qui sait si d'un accident ou d'une maladresse on ne lui ferait pas un crime qui lui coûterait la vie ? Plus d'une fois j'ai tenté de me procurer l'un de ces fameux anneaux, en échange d'étoffes et de perles, dont la vue excitait au plus haut point la convoitise des femmes à qui je m'adressais. Je n'y suis point parvenu. Volontiers elles m'auraient abandonné tous leurs colifichets, mais leur anneau,

pour rien au monde elles ne s'en séparent. Rien qu'à leur en faire la demande, on les effarouche...

Heureux, bienheureux les nègres, si au cœur de leurs femmes la fidélité est aussi bien ancrée que l'est à leur cheville l'anneau d'ivoire, qui en est le symbole !

Mais déjà nous nous rapprochons sensiblement du Niger. Les criques, souvent si sombres et si étroites dans l'intérieur, s'élargissent, s'éclaircissent, et des pirogues de pêche nous croisent fréquemment. En nous voyant, les nègres qui les montent manifestent une vive surprise, mêlée de crainte; mais, au demeurant, ils ont l'air pacifique, et même je réussis à leur acheter du poisson et des légumes.

Les appareils de pêche dont on fait usage dans ces régions méritent d'être brièvement décrits. Déjà, au-dessous d'Onitsha, j'avais remarqué le long des rives une sorte de guérites rustiques, campées sur six piquets à quatre mètres environ du sol, et je les avais prises pour des postes de veilleurs préposés à la garde du fleuve. Ce sont des postes, en effet, mais de pêcheurs. C'est là, dans cette guérite, d'où ils dominent les alentours, qu'ils se juchent. Un grand filet oblong, avec un panier dans son milieu, sorte de grande senne, faite de fibres végétales, pend au-dessus de l'eau. A l'aide d'un long câble de même facture, le pêcheur, selon les cas, lève ou

abaisse son filet. Près de là, dans une pirogue mouillée contre la rive, se tiennent aux aguets deux ou trois nègres silencieux, immobiles. Aussitôt que le filet se relève, la pirogue s'avance, et l'on y verse la prise; après quoi, la sentinelle, qui, elle, ne bouge pas de son aire, laisse à nouveau choir sa nasse dans le fleuve. Ce procédé, paraît-il, est excellent; car j'ai vu les indigènes ramasser ainsi en peu de temps quantité de poissons qui, à vrai dire, pullulent par là, et sont aussi gros qu'abondants. Cela ne les empêche pas d'user également de harpons et d'hameçons qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Les pêcheurs que je rencontrai m'apprirent que le grand Osimirin (le Niger) n'était pas loin, et qu'eux-mêmes en revenaient, après avoir été aux marchés d'Oputa. Ce nom, qui me rappelait le roi nègre que j'avais vu à Accré, me frappa. Je multipliai mes questions, et enfin j'acquis la certitude que j'étais bien réellement dans le pays d'Ogbekin, et que le grand cours d'eau où je naviguais était un bras de la rivière Inam. Bientôt, en effet, j'entrevis à l'horizon une large échancrure : c'était le Niger que j'avais devant moi, tandis que sur la rive gauche de la crique, à peu de distance du fleuve, apparaissait la capitale d'Oputa, Ogbekin.

« Hourrah! hourrah! » crièrent mes rameurs.

Braves enfants! sans murmurer jamais, ils venaient

d'accomplir une bien rude tâche. Si parfois ils avaient tremblé, du moins ils n'avaient pas trahi leur trouble, et, je le répète, ils s'étaient courageusement battus. Pour eux, le Niger, c'était le salut, la sécurité, le repos! Et gaiement, dans la naïveté de leur âme, ils le saluaient en chantant.

Située par 6° 25′ 30″ latitude nord, la ville d'Ogbekin est la capitale de la contrée de ce nom, sur laquelle règne le roi Oputa, et qui s'étend au loin dans l'intérieur et au delà de la crique.

A peine mes pirogues amarrées, les indigènes s'amassèrent près du rivage. Sans m'inquiéter d'eux, je m'en allai chez le roi, précédé d'un Croumane muni du drapeau belge qui, d'ordinaire, flottait à l'arrière de ma pirogue, et suivi de Go-Fast, que quatre de mes hommes portaient couché dans un hamac.

Averti de ma présence, Oputa vint à ma rencontre avec une nombreuse escorte. Je le retrouvai tel que je l'avais connu, rêveur et triste. Il me souhaita la bienvenue d'une façon assez originale : après m'avoir donné une poignée de main à l'ordinaire, il le retint un doigt entre le pouce et l'index, et ne le lâcha qu'après l'avoir, tout en le serrant, fait glisser jusqu'au bout. En même temps il répétait coup sur coup le mot *onowa*, et c'est là, paraît-il, une marque de vive amitié. Ce mode de serrement de main se retrouve également parmi les

indigènes du bas Niger et des rivières du delta.

Oputa me mena alors à ses cases, et après m'avoir fait servir du vin de palme, des bananes et des kolas, il m'invita à lui raconter mon voyage. A son exemple, les chefs groupés autour de lui suivirent attentivement le récit de mon séjour dans l'Ibò. Lorsque j'en vins au combat qu'il m'avait fallu livrer dans les criques de N'Subé, l'assemblée fut comme pendue à mes lèvres. Pour peu que je l'y eusse excité, le roi s'en serait immédiatement allé en guerre, pour venger l'injure qui m'avait été faite. Je profitai de ses bonnes dispositions pour lui recommander mon blessé. Aussitôt il le fit transporter dans l'une de ses cases, et enjoignit à son Libia de le soigner. Quant à moi, il m'offrit pour demeure un petit corps de logis entouré d'une galerie, où je suspendis mon hamac.

Avant de songer à prendre du repos, j'avais à régler le compte des gens d'Onitsha, dont tout juste l'engagement expirait. Je remis à chacun une attestation écrite en anglais, et certifiant qu'ils m'avaient bravement et fidèlement servi. Très-sensibles à cette marque de contentement de ma part, pour être sûrs de ne la point perdre, ils l'attachèrent, en guise de fétiche, à l'un de leurs gri-gris. Ensuite je leur payai le salaire convenu, qui, pour n'être pas bien lourd, si je le compare aux dangers qu'ils avaient courus, ne laissa pas néanmoins que de faire à mon

petit avoir une forte brèche. Aussi ce fut le cœur gros que, rentré dans ma hutte, j'en supputai le restant.

Seul, parmi les hommes d'Onitsha, mon guide, tout en protestant qu'à aucun prix il ne me suivrait jusqu'au Bénué, consentit à m'accompagner quelque temps encore. Je me proposais de demander une pirogue à Oputa, et de continuer ma route avec mes sept hommes, dont six rameraient, tandis que, à tour de rôle, See-Breeze et le guide gouverneraient le timon. Quant à Go-Fast, sa blessure, quoique en voie de guérison, ne me permettant pas de l'emmener, j'étais décidé à le laisser sous la garde d'Oputa jusqu'à son rétablissement. De cette manière, à condition de n'être point obligé de forcer la marche, je pouvais compter, quoi qu'il advînt, me tirer d'affaire.

Quand le roi eut vent de mon dessein, il m'offrit autant de pirogues et de rameurs que je le jugerais bon. Je refusai ses brillantes propositions, parce qu'il le fallait bien, vu l'exiguïté de mes ressources. Toutefois je m'abstins de trahir le véritable motif de mon refus. A le trahir, je courais risque de baisser de plusieurs crans dans son estime, et à aucun prix je ne voulais compromettre à ses yeux e prestige dont j'avais besoin. A l'appui de mon refus, j'alléguai que, pour le moment, je ne visais pas à pousser bien avant mes explorations, et que

ce m'était assez d'une pirogue montée par mes sept hommes et mon guide.

Ces divers point réglés, je rentrai dans ma case, et je goûtai enfin, cette nuit-là, un repos que depuis longtemps je ne connaissais plus. Le lendemain matin, je m'apprêtais à aller voir notre malade, lorsque, accourant à moi, See-Breeze s'écria :

« Go-Fast se meurt ! »

Arrivé près de lui, je constatai que réellement son état était désespéré. J'en fus d'autant plus surpris que la veille je l'avais laissé convalescent, et un instant je soupçonnai le docteur nègre d'être un vil criminel. Mais j'eus bientôt le mot de l'énigme. Oputa avait fait distribuer en abondance des vivres à mon escorte. Gourmand comme ses pareils, Go-Fast, malgré ma défense, avait, à lui seul, absorbé une bonne partie des intestins d'un mouton. Sa gloutonnerie lui avait valu une indigestion formidable, qui lui fut fatale; car à midi, en dépit de tout, il expirait.

Son décès m'affligea d'autant plus que je m'attendais à le voir produire sur l'esprit de ses compagnons un effet désastreux. Je savais qu'ils ne m'abandonneraient pas, tant que nous serions dans les États d'Oputa, qui leur aurait fait donner la chasse; mais une fois en route, en serait-il encore de même, maintenant qu'ils m'avaient vu impuissant à préserver l'un des leurs de la mort?

Afin d'honorer la fidélité et la bravoure de Go-Fast,

j'annonçai pour le lendemain son enterrement solennel. En attendant, à défaut de planches pour faire un cercueil, je fis coudre le corps dans un morceau de toile à voiles; je le recouvris du drapeau belge, et le laissai exposé tout le reste du jour, sous la surveillance de deux Croumanes.

Le lendemain, les compagnons du mort le portèrent à bras hors de la ville, non loin de la crique par où j'étais arrivé. Je suivais les porteurs. Témoin de mes regrets, Oputa avait prescrit à quelques-uns de ses guerriers de se joindre à moi; mais, à l'inverse de ce qui, d'habitude, se passe parmi eux en semblable occurrence, je leur imposai un silence absolu, et leur fis défense de danser autour du cadavre.

Aussitôt celui-ci descendu dans la fosse, m'adressant aux Croumanes :

« La conduite de Go-Fast, leur dis-je, est un honneur pour votre tribu. Il a été brave, il a été fidèle, il a été dévoué ; vous tous, marchez sur ses traces et souvenez-vous de vos serments! Adieu, Go-Fast, l'homme blanc gardera ta mémoire. »

Après ce peu de mots, je jetai quelques poignées de terre sur le corps, que l'on acheva de recouvrir.

De retour au village, je déclarai à mes hommes qu'à l'issue de mon voyage je remettrais à See-Breeze la part de salaire due à Go-Fast, en le chargeant de la distribuer à ses parents ou à ses amis.

Cependant Oputa continuait à se montrer très-empressé auprès de moi : il m'accompagna lui-même dans plusieurs excursions que je fis autour d'Ogbekin, et m'expliqua certains us et coutumes propres à son peuple, ainsi que sa manière de le gouverner, manière qui, en beaucoup de points, est l'analogue de celle d'Onitsha.

A deux jours de là, l'époque de la pousse de la nouvelle igname étant survenue, le roi m'invita à la cérémonie dont elle est l'occasion. Dès l'aube, les trompettes sacrées, les *konkos*, l'annoncent solennellement. Bientôt toute la tribu s'assemble en face des huttes royales, où je rejoins mon hôte. Les dignitaires arrivent, et tous saluent respectueusement leur souverain, devant qui il leur est interdit de s'asseoir. Chaque haut personnage est escorté d'un serviteur qui porte je ne sais quoi dans une grande calebasse ou *fan*. Puis le roi se lève, m'engage à le suivre ; la foule fait comme moi, et le cortége se dirige vers un large bombax, planté sur la place, vis-à-vis de nos demeures. Là se trouve le Libia, prêtre et docteur, entouré de ses acolytes. Au moment où nous franchissions le seuil de la hutte royale, un nègre de la suite d'Oputa, portant, lui aussi, une calebasse, se range à ses côtés.

A notre arrivée près du bombax, les chefs, le roi à leur tête, s'avancent vers le prêtre, et déposent à ses pieds le contenu de la calebasse, à savoir : une

demi-douzaine d'ignames fraîchement récoltées, des amandes de kola et du poisson frais. Le Libia prend trois ignames, qu'on vient de cuire, et les coupe par morceaux. Chacun des chefs, à commencer par le roi, en reçoit un qu'il avale, en disant : Grâces soient rendues à Tshụkù qui permet que je mange la *waye!* Tel est le nom de la nouvelle igname. Le tout se termine par un festin, où se consomme le contenu des calebasses, tandis que le Libia s'en retourne à sa demeure, nanti des offrandes qu'il a reçues des fidèles.

Chez les tribus d'Ogbekin et chez tous les peuples riverains du Niger, il se célèbre une autre solennité qui malheureusement témoigne d'une profonde barbarie, et qu'il sera bien difficile d'extirper : c'est la fête annuelle de l'expiation, à propos de laquelle ont lieu deux sacrifices humains. L'un s'accomplit en secret et est destiné à laver les fautes du roi; l'autre se fait publiquement et a pour but d'expier les crimes de son peuple.

D'ordinaire, les victimes sont de jeunes vierges enlevées à des tribus ennemies, ou achetées à une peuplade voisine, des étrangères, par conséquent. Quand s'offre le sacrifice public, les prêtres-féticheurs couvrent de fleurs, de feuilles, d'oripeaux de tous genres la tête de la pauvre enfant qui va être immolée, et la mènent, toute nue, hors de l'enceinte de la ville. Le peuple est là qui l'attend. Dès qu'elle apparaît,

hommes, femmes, enfants la menacent du poing, en la chargeant d'imprécations, poussent d'atroces hurlements, se livrent à de violentes contorsions, et crient à tue-tête : *Arroyé! Arroyé!* (Maudite! Maudite!) s'imaginant de la sorte rejeter toutes leurs fautes sur l'infortunée, et l'en rendre responsable. La victime est alors mise à mort par les prêtres. Chez les peuplades dont le Niger arrose le territoire, ils la conduisent en pirogue jusqu'au milieu du fleuve, et là, après lui avoir attaché un poids au cou, ils la précipitent au fond des eaux, tandis que sur la rive la foule continue à hurler : *Arroyé! Arroyé!*

Il sera bien difficile, ai-je dit, d'extirper cette affreuse pratique. Outre qu'elle date de loin, de très-loin, — car on la retrouve chez les peuples les plus policés du monde ancien, — elle se fonde sur une idée qui est de nature à exercer un puissant ascendant sur l'esprit des barbares. Cette idée, c'est que le sang, et le sang humain par-dessus tout, a la vertu de racheter les fautes commises par l'homme envers l'homme, ou envers les êtres objets de ses adorations.

CHAPITRE XI

Les femmes d'Oputa. — La fête du Moà. — Le mort déterré. — Départ d'Ogbekin. — Asaba. — Un temple fétichiste. — Le roi Obi-Igwéri. — Les deux cent quarante rois d'Asaba. — Ijébu et Ijésà. — Iddah. — Premiers vestiges musulmans. — Pays montagneux. — Nuit fantastique.

Un jour que, sur l'invitation d'Oputa, j'assistais à l'un de ses conseils, je fus surpris de voir deux très-belles femmes noires accroupies près de lui. Comme je lui manifestais mon étonnement, il m'apprit que c'étaient de ses favorites. Là-dessus, il me mena dans quatre huttes rondes où se trouvaient une centaine de femmes, occupées pour la plupart à tresser des nattes ou à tisser des pagnes. Mais négresses pur sang, achetées ou enlevées aux tribus voisines, presque toutes étaient fort laides; d'aucunes semblaient même avoir atteint un certain âge : j'avais devant moi le fretin du sérail.

Effectivement, je pénétrai ensuite dans une hutte polygonale, spacieuse, bien éclairée, où une dizaine d'autres femmes étaient accroupies sur de jolies nattes; toutes se levèrent à notre arrivée, et plusieurs coururent à Oputa, en dansant. Celles-ci ne ressemblaient en rien aux massives négresses dont tant de spécimens avaient déjà défilé sous mes

yeux. Elles avaient la peau noire, mais de forts beaux traits, de grands yeux fendus en amande et ombragés de longs cils recourbés, le nez aquilin, les lèvres fines, la chevelure ondée et très-longue ; bref, c'étaient des Moresques, pareilles à celles du Sénégal.

« Voilà mes favorites, fit Oputa. Je les achète aux caravanes qui arrivent de là-bas », ajouta-t-il en étendant le bras dans la direction du nord et de l'orient, c'est-à-dire du Soudan et des pays limitrophes, d'où véritablement les rois nègres tirent les plus beaux ornements de leurs harems.

Bientôt je me convainquis qu'envers ses femmes, Oputa était plein de douceur et de bonté. Lui, qui toujours et vis-à-vis de tous avait un air rembruni, en ma présence, il les embrassait, jouait, riait avec elles ; en un mot, leur témoignait une vive affection.

Au rebours des négresses, chez qui l'art de plaire est chose inconnue, les favorites d'Oputa ont de la coquetterie. C'est ainsi qu'au moyen d'un crayon d'antimoine, elles se teintent le bord de la paupière, ce qui donne à leurs yeux de braise ardente un je ne sais quoi de velouté, de profond, de voluptueux. Leur chevelure, longue et ondée, est soignée et peignée avec une évidente recherche, leurs mains sont bien entretenues, et, à l'instar des Levantines, elles se teignent les ongles en rouge avec des feuilles de *lalai*, le henné des Orientales.

Il y avait là une enfant de douze ans qu'Oputa se complaisait à faire rire.

« C'est, me dit-il, une jeune esclave achetée il y a quelques jours seulement; elle vient du pays de Sokoto.

— Pauvre enfant! fis-je involontairement.

— La veux-tu? répliqua le roi, qui se méprit sur le sens de mon exclamation. La veux-tu? je te la donne.

— Non, dis-je, merci. Nous autres Européens, nous n'avons et ne pouvons avoir qu'une seule femme, et avant d'en faire notre compagne, avant de l'associer à nos joies et à nos douleurs, nous l'aimons.

— Eh quoi! une seule femme! exclama-t-il.

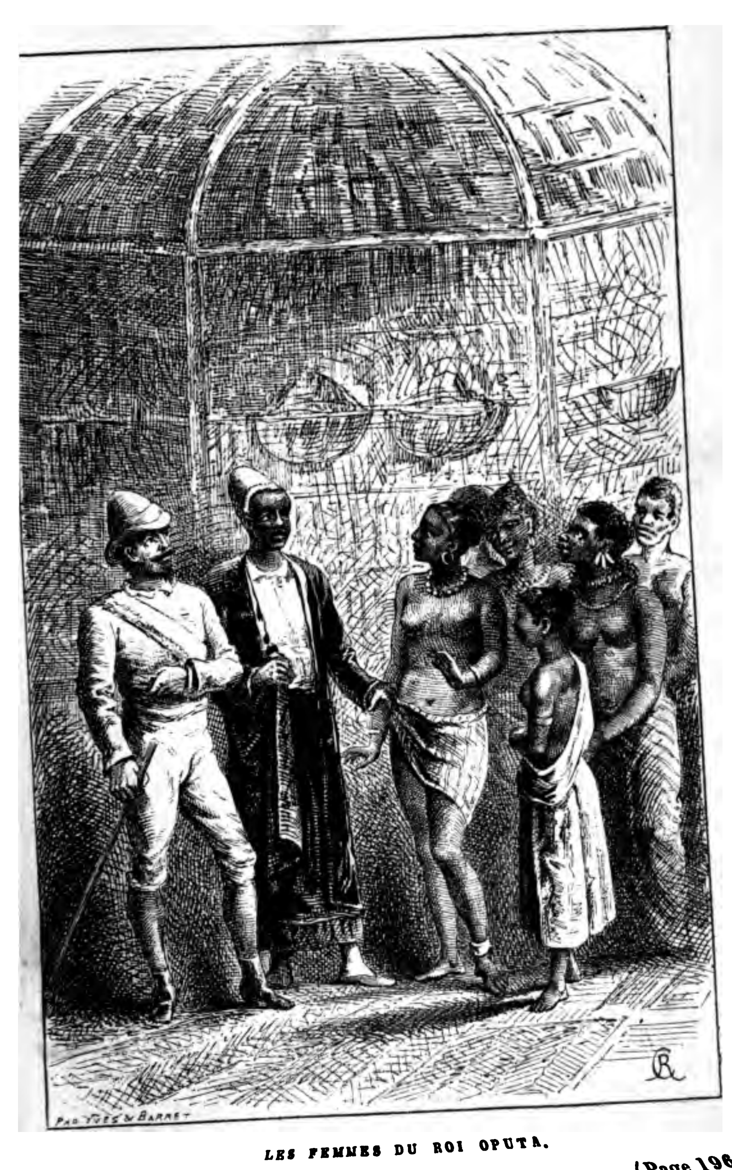
— Assurément.

— Et la même pendant toute la vie!

— Pendant toute la vie. »

N'en croyant pas ses oreilles, par deux fois Oputa se fit répéter mes paroles par le guide d'Onitsha; puis il les traduisit à ses femmes, qui, je le confesse, les accueillirent par des éclats de rire aussi bruyants qu'unanimes. Très-certainement, — tant mon langage les ébouriffait, — elles n'en croyaient rien. Toutefois leur rire était si franc, que pour un peu j'en perdais ma gravité.

« Mais, interrompit Oputa, les blancs sont donc bien pauvres?



LES FEMMES DU ROI OPUTA.

« *La veux-tu ?* me dit Oputa, la veux-tu? je te la donne. » (Page 196

— Ils sont très-riches, au contraire; il y en a même d'assez riches pour t'acheter à eux seuls tout ton pays. Mais la femme des blancs ne s'achète pas.

— Ah!...

— Non, celui qu'elle aime, elle le prend pour mari, et elle n'est pas son esclave, mais sa compagne, son amie, son amie pour toujours, et, à moins qu'il ne meure jeune encore, jamais elle ne donne son cœur à un autre. »

Mon entourage comprit-il la portée de ce langage? Je ne sais. Cependant les rires avaient cessé; et, silencieuses, elles m'écoutaient, ces pauvres créatures, si belles physiquement, si déshéritées moralement.....

Le lendemain Oputa fit célébrer dans sa case d'honneur le *Moà,* grande fête de famille, toute privée, du reste, et qui se renouvelle dans chaque demeure, et il m'y convia. Il fit d'abord servir un repas auquel assistèrent ses favorites, tandis que ses autres femmes festoyaient dans leurs huttes. Au fond de la salle s'élevait un gradin, près duquel étaient rangées trois idoles en bois bizarrement peinturées, sorte de dieux lares, appelés *Tshi, Ikenga* et *Ofo.*

Le repas terminé, le roi monta sur le gradin, et tour à tour appela à lui chacune de ses favorites, en lui adressant cette brève harangue :

« Que le bonheur soit sur ta tête et remplisse ma maison! Que ceux qui te veulent du bien soient bénis de Tshukù! Que les méchants qui prétendent te nuire soient confondus! »

Puis il remit à chacune, à titre de présent, l'un ou l'autre objet de parure.

Enfin saisissant une jarre de vin de palme, il en arrosa la tête des trois idoles, en invoquant sur lui, sur les siens et sur ses parents décédés les faveurs de Tshukù.

Comme toute réjouissance nègre, le *Moà* se termina par des chants et des danses. Peu à peu les femmes s'enivrèrent de gin, et préludèrent devant les idoles à des bacchanales qui durèrent toute la nuit. Il en était de même dans chaque case, d'où sortaient les bruits les plus discordants. Au dedans régnait partout l'orgie, tandis qu'au dehors les jeunes gens allumaient des feux de joie et tiraillaient en l'air avec les rares fusils que possède la tribu.

Mais il était temps de se remettre en route. Depuis mon arrivée à Ogbekin, j'avais eu tout le loisir nécessaire, non-seulement pour y visiter ce qui m'intéressait, mais aussi pour me préparer à de nouvelles courses. J'avais entre autres échangé avec Oputa certains produits qui m'allaient devenir inutiles sur le haut fleuve et au Bénué, contre d'autres qu'il avait lui-même achetés aux blancs, et qui y

sont très-estimés. C'est le cas pour les cotonnades et pour les métaux, pour les cuivres surtout, tandis que les perles y sont fort peu recherchées.

Avant de quitter Ogbekin, je retournai à l'endroit où mon Croumane était inhumé. J'y fus témoin d'un triste spectacle : la terre y avait été violemment remuée, et le mort déterré; les ossements, épars dans le voisinage, hélas! n'indiquaient que trop ce qui s'était passé. C'étaient les hyènes, les chacals, ces funèbres rôdeurs de nuit, qui les avaient mis à nu. Je les fis rassembler et déposer dans la fosse, sur laquelle je plantai le tronc d'un jeune palmier, dans l'écorce duquel j'avais gravé au couteau ces mots :

CI-GIT GO-FAST
CROUMANE DU PAYS DE GRAND-CÈS
BLESSÉ DANS UN COMBAT
AUX CRIQUES D'ANNAM
MORT A OGBEKIN

IL FUT BRAVE ET FIDÈLE

VOYAGE D'EXPLORATION D'ADOLPHE BURDO
1878

Oputa m'ayant promis de faire respecter cette tombe, j'avisai au départ. On entassa dans la

pirogue les marchandises qui me restaient, les provisions de bouche dont le roi m'avait fait présent, les armes et les munitions. Mes six Croumanes prirent en main les pagaies, pendant que, postés à l'arrière, See-Breeze et mon guide d'Onitsha s'apprêtaient à remplir alternativement l'emploi de timonier.

C'est à regret qu'Oputa me voyait partir. Pour me faire ses adieux, il avait convoqué ses dignitaires et ses femmes. S'imaginant m'être agréable, et comme s'il s'était agi de moutons ou de défenses d'éléphant, il voulut me faire cadeau de l'une d'elles, me prouvant par là qu'il n'avait guère profité de ma leçon sur le mariage des blancs. Je déclinai son offre, et, sans plus tarder, je commandai le départ. A ce moment, tous les fusils qu'il y avait dans la tribu furent déchargés avec un terrible fracas; car, — et c'est là une cause fréquente d'accidents, — les indigènes ont coutume de bourrer d'herbes leurs armes jusqu'à la gueule.

Avant de gagner le haut fleuve, je tenais à visiter sur la rive droite Asaba, qui est située dans les monts Video, ainsi que la contrée d'Ijésà, qui s'étend à l'ouest. Dans ce but, je naviguai vers l'île Jervis. Non loin de là, je fis faire halte dans une petite anse enserrée de hautes berges; d'une teinte très-rouge, le roc dont elles sont formées révèle l'existence de gisements de fer aux alentours.

es indigènes que je rencontrai sur la rive m'apprirent qu'Asaba est à une certaine distance du leuve. Je remontai donc en pirogue jusqu'à une crique, où je m'engageai.

Cependant la nuit approchait, et il n'eût pas été prudent d'abandonner ma pirogue. Je me décidai à ne descendre à terre que le lendemain au point du jour. De toute la nuit je ne fermai pas l'œil, harcelé que je fus incessamment par des essaims de moustiques, de cancrelats et de mille-pattes, par des nuées de termites, fourmis blanches qui se logent dans les planches des caisses et le bois des pirogues.

Le lendemain je m'en allai à Asaba sous l'escorte de mon guide et de quatre hommes, laissant, comme d'habitude, See-Breeze pour garder le canot.

Asaba est située par 6° 11′ 4″ latitude nord, sur un sol passablement élevé qui se relie à la chaîne des monts Video : c'est un des endroits les plus curieux que j'aie vus. De même qu'à Onitsha, les chemins qui y mènent sont bien entretenus, très-larges et plantés de beaux arbres. Au lieu d'être simplement en chaume, les huttes sont entourées de murs faits de sable séché, et comme le sol est très-ferrugineux, elles ont toutes l'aspect rougeâtre qui le caractérise. Au milieu de la ville s'élève un temple, ouvert d'un côté, où l'on aperçoit trois niches garnies d'idoles. Celle du centre contient

un bloc de pierre, où l'on a tant bien que mal un colosse féminin assis et flanqué de nouveai Logé entre ses jambes, l'un d'eux enfourcl animal fantastique. D'autres idoles, aussi f que celles-là, trahissent le sens de ces grc symboles : c'est l'idée de la génération expriment. Les murs du fond sont couverts besques qui représentent des bêtes étranges, bouillées de jaune et de noir.

Étonné de ce spectacle, je m'étais mis à cray sur mon album les principales figures que j devant moi, lorsque retentirent de violentes clan Toute la tribu accourait en armes. En moi rien, je me vis cerné par les naturels, dont l'at n'était nullement rassurante. Heureusement, perdis pas contenance. Sans paraître m'émoı je remis au plus vite mon album en poche; m'étant découvert, je saluai respectueuseme idoles et jetai à leurs pieds, en manière d' mage, quelques touffes de perles enfilées qu habitude, j'avais toujours sur moi.

Sans doute ce que je venais de faire tranqı les naturels; car aussitôt ils changèrent d'a Mais, pour n'avoir plus d'agression à redout n'en fus pas moins de leur part l'objet d'un ex des plus fastidieux. Mes vêtements, qu'ils toucl du bout des doigts, tout en les retirant au plu comme s'ils craignaient de se les brûler,

lorgnettes, mon chapeau, mes bottes, tout les intriguait. Grâce à leurs dispositions pacifiques, j'espérais me débarrasser d'eux sans plus tarder; mais je me trompais. Ils me montrèrent de la main une hutte située de l'autre côté de la place et me donnèrent à entendre que j'avais à m'y rendre. C'était la demeure du roi. Plusieurs chefs m'y escortèrent.

Au fond de la salle d'audience, je remarquai une espèce d'autel auquel était accrochée toute une pacotille de marchand de bric-à-brac : des fragments d'ivoire, des gri-gris en cuir, des clochettes en cuivre, les fameuses *m'boribas* d'Onitsha, des flèches, des javelines, des vases en poterie noire, mais surtout des chevelures, sinistres trophées qui redisent les hauts faits d'Obi-Igwéri, le puissant roi d'Asaba. Lui-même parut bientôt, et alors que son entourage restait debout, il s'assit derrière l'autel, sur un gradin fait de sable durci. Comme on ne m'offrait point de siége, j'en demandai un, que, sur un signe du roi, on m'apporta incontinent.

Obi-Igwéri a l'air vieux : il accuse au minimum cinquante ans, mais peut-être en a-t-il beaucoup moins : les nègres vieillissent vite. Sa tête et le peu de barbe qu'il a blanchissent. Il appartient à une race tout autre que celle de l'Ibò, et chez lui déjà l'on observe des traces de croisement avec les Mores,

Ses traits ont, en effet, de la finesse, et son maintien, le jeu de sa physionomie reflètent certaine dignité qui rappelle le Foulah.

Appuyé sur une longue trompe en ivoire, sorte d'olifant, le roi était vêtu d'une robe blanche; il avait aux doigts de nombreuses bagues, et sur la tête un bonnet rouge de forme persane, surmonté d'une touffe de plumes.

Il me toucha la main, et s'enquit d'où je venais. Je lui racontai très-succinctement mon voyage, et lui fis part de mes projets, auxquels il me parut ne rien entendre. Contrairement aux autres rois indigènes que j'avais visités, il ne communiquait pas ses impressions aux chefs rangés en cercle autour de lui; nous ne semblions être que deux : lui et moi.

Ce qui le surprit le plus, c'est la blancheur de mon teint :

« Comment, me demandait-il, le soleil ne noircit-il pas ta figure comme la nôtre? »

Et, le sourire sur les lèvres, il me tâtait les mains tout en répétant :

« Comment le soleil ne les brûle-t-il pas? »

Mes réponses ne le satisfaisant point, sans cesse il s'exclamait :

« Mais comment donc ta peau peut-elle rester blanche? »

Par bonheur, cet entretien peu intéressant se ter-

mina promptement par l'échange obligé de quelques cadeaux.

Un des traits caractéristiques d'Asaba, c'est le grand nombre de chefs qui, tous, y prennent le titre de roi, encore qu'ils soient soumis au même maître, à Obi-Igwéri. On les reconnaît à leur bonnet de forme persane, orné d'une ou de plusieurs plumes blanches, et au large éventail en peau, agrémenté de brins d'étoffe ou de cuir, qu'ils tiennent à la main : ce sont là les marques de leur dignité. On m'a assuré qu'à Asaba seulement, sur une population de deux mille âmes, il y a plus de deux cent quarante rois ! A vrai dire, ce titre s'y acquiert aisément : que l'on soit en guerre ou en paix, il suffit pour cela de tuer un homme d'une peuplade voisine et de rapporter sa tête à Obi-Igwéri. Il suit de là que plus d'un est redevable de sa qualité à quelque obscur assassinat.

Je séjournai fort peu à Asaba, et consacrai les jours suivants à explorer la contrée voisine des monts Video, qui, au sud, se nomme Ijébù, et au nord, Ijésà. C'est là qu'on rencontre Akpram, Asabutshi, Idoko, Ugboru, Utò, Ondo, Efon, Adoh, les tribus d'Oria, d'Ijésà, d'Ara, d'Egbéri, d'Ifé, les grands marchés du Niger, et les nombreux villages de Ijà ou On'Ya. La contrée d'Ijébù et Ijésà est très-fertile et très-saine, grâce aux monts qui l'abritent contre les vents de l'est. Elle est sillonnée de criques,

et, du côté du nord, il serait facile aux trafiquants d'y pénétrer par la rivière Edò.

De retour au fleuve, je passai d'abord devant les villages d'Abijagà sur la rive gauche, qui couvrent un espace de près de deux milles; ensuite devant les îles Lander, où se trouvent ceux d'Ojonà, et qui, à en juger par des plaines du plus bel aspect, doivent être très-fertiles; puis devant les villages d'Onjadegga, et enfin devant les îles anglaises, au nombre de trois, qui sont situées par 7° 1′ 10″ et s'étendent jusqu'à 7° 4′ 50″ latitude nord, et au-dessus desquelles se dresse la ville d'Iddah, par 7° 6′ latitude nord.

Iddah compte au moins dix mille âmes. Elle est construite sur le roc; les berges rougeâtres qui surplombent ont plus de soixante pieds de haut. Bâties en amphithéâtre, ses habitations, vues du fleuve, présentent un fort joli coup d'œil; au sud de la ville il existe une baie, seule place par où l'on puisse commodément atterrir.

Bien que située dans l'Igarà, contrée nègre fétichiste, Iddah est un nid de noirs musulmans. C'est là que, pour la première fois, on entend parler le haussa, c'est-à-dire la langue des Filanis, des peuples de Sokoto, de ceux du haut Niger, et qui ressemble beaucoup à l'arabe. Iddah est comme l'avant-garde de l'islamisme, qui sûrement ne tardera pas à s'implanter parmi les tribus nègres environnantes.

L'établissement de populations mahométanes à Iddah se rattache à un fait singulier. Après l'annexion par le roi Umoru de l'Yoribba à l'empire musulman des Filanis, le souverain dépossédé sollicita auprès du sultan de Rabbah un autre État, en échange de celui dont il avait été dépouillé. Venant d'un roi européen détrôné, pareille requête ferait hausser les épaules ; mais en Afrique on pense différemment. Bien loin de s'en indigner, le sultan se mit en route, descendit le Niger, se rendit à Iddah, qu'habitaient alors les Akpotos, acheta leur territoire, et y installa le souverain déchu, qui y prit le titre d'*Attah,* ce qui en haussa signifie père ou patriarche, et y joignit celui d'*Onu,* c'est-à-dire, en yoribba, roi ou gouverneur.

Avec des dehors moins sauvages que les tribus de l'Ibò, les gens d'Iddah sont beaucoup plus à redouter qu'elles : cupides, fourbes et traîtres, ce sont voisins très-dangereux, et l'on ne saurait se garer trop de leurs déprédations.

En face de la ville, sur la rive droite du fleuve, l'Agà coule à travers une riche contrée, dans le pays des Bofos, tandis qu'au-dessus, la Barter s'en va dans le pays montagneux d'Igbirra-Hima.

A partir de là, rien ne peut rendre la beauté et le pittoresque du paysage : sur la rive gauche, les monts où s'élève Iddah tournent brusquement à l'est, et forment une chaîne de montagnes, *King-*

William-Range, dont le pic principal, celui du Roi, a 1,200 pieds de haut; à côté se dresse le Purdy, qui en mesure 800; près de la rive, le pied baignant dans l'eau, s'échelonnent trois autres monts du plus agréable aspect : le Saint-Michel (400 pieds), le Franklin (450) et le Crozier ou Kogà (300). Sur la rive droite, le mont Kéri ou Okiri, haut de 1,400 pieds, domine les alentours, tandis que dans le lointain on aperçoit l'Erskiné (800), et plus près du fleuve le Soracte ou Oro, précédant le mont Pattèh, au bas duquel est situé Lokojà, en face du confluent du Niger et du Bénué.

Avant d'y arriver, je passai une nuit au-dessus de l'île Beaufort, entre les embouchures des rivières Méadobank et Bécher, qui toutes deux coulent à l'ouest, la première entre les monts Kéri et Oro, dans le pays des Wéfas; la seconde derrière le mont Oro, dans celui des Bunus. A la tombée de la nuit, le panorama y est réellement grandiose : pareils à des fusées de granit, les pics Okiri et Purdy s'élancent audacieux vers le ciel, tandis que les capricieux festons de la chaîne du Roi, doucement éclairés par les reflets de la lune, fuient au loin dans un nimbe argenté. Suspendues aux flancs des monts, des roches fantastiques, toutes nues, émergent de la verdure, distribuées d'une façon si bizarre, superposées si étrangement, qu'à de certains endroits on les prendrait pour les ruines d'un fier castel, nid

d'aigles ou de revenants, perché entre le ciel et l'eau.

Dans cette région tout est roc, même le lit du fleuve. De ci, de là, le courant se brise sur quelque récif pointu, et non loin de l'endroit où ma pirogue est amarrée, je distingue un bloc énorme, îlot rocheux, où nichent multitude de tourterelles, fuyant apparemment la griffe des chats-tigres qui la nuit rôdent sur la rive.

Quelle majesté et quel silence! Déchiré par places, le voile de granit qui nous entoure découvre des fragments d'horizon bleu sombre tout parsemé d'étoiles; resserrée entre les rocs qui la bordent, l'eau roule avec un sourd fracas, qui seul trouble le calme de cette imposante nature.

CHAPITRE XII

Excursion néfaste. — Quatre nouvelles désertions. — Un triste réveil. — Ma pirogue vide. — Découragements. — Un moment solennel. — Secours inespéré. — L'évêque du Niger. — Lokojà. — Industrie nègre. — Pauvre vieille ! — Le mont Pattéh. — Précieuse hospitalité.

Le lendemain matin, comme nous manquions de vivres, je résolus d'atterrir vis-à-vis d'un petit village que je voyais à quelque distance, perdu dans un entrelacement d'arbres et de hautes herbes, et qui n'était qu'une dépendance des tribus de Sapia. Je descendis avec le guide, Starboard, Good-Looking et Black-Jack, laissant See-Brezee et trois hommes au canot.

Le village ne baigne pas dans l'eau, comme à distance on pourrait le croire; nous marchâmes plus d'une demi-heure avant que de l'atteindre. Il semble riche, il est entouré de belles cultures, et devant plusieurs cases je remarquai des indigènes en train de nettoyer le coton de leurs bombax. Malgré la frayeur que notre présence leur causait, et quoique plusieurs eussent fui à notre approche, je m'attardai assez longtemps à les regarder. Je pus ainsi m'assurer que non-seulement ils filent le coton, mais qu'ils le tissent, comme les habitants de l'Ibò, à l'aide de rustiques métiers à la main dont, sans

doute, les caravanes leur ont révélé le secret et enseigné le maniement. A vrai dire, ils sont d'une lenteur désespérante, et pour confectionner un pagne, il leur faut deux mois. Après tout, il ne leur en chaut, ils ont du temps de reste. Quant à la matière première, elle ne leur coûte que la peine de la ramasser. Ils sont d'ailleurs pleins de patience, et ce n'est pas eux qu'un travail de longue haleine rebutera jamais. Tout compte fait, j'affirme que leurs tissus sont étonnants.

Ma visite achevée, après m'être muni de quelques poules et de légumes, je regagnai le fleuve. Quelle ne fut pas ma surprise de ne retrouver dans ma pirogue ni See-Breeze ni les trois hommes que j'y avais laissés! Dévoré d'inquiétude, je m'y élançai d'un bond : tout y était à sa place; aucune arme, aucun ballot, rien ne manquait. Qu'était-il donc survenu? Profitant de mon absence, les indigènes auraient-ils emmené mes Croumanes en esclavage? Mais, en ce cas, ils m'auraient pillé. N'importe, sous l'empire de cette idée, je me décidai à courir à leur recherche, à leur secours peut-être, et m'apprêtai à redescendre à terre.

Le guide me retint :

« Vos hommes, me dit-il, ont déserté. Voyez, ils ont emporté leurs effets. »

C'était exact. Leur mince avoir, noué dans un méchant chiffon, s'en était allé avec eux

« D'ailleurs, ajouta-t-il, depuis le combat des criques d'Annam et la mort de Go-Fast, ils sont atterrés. A certains de leurs propos, j'ai compris que jamais ils ne vous suivraient au Bénué, où ils avaient la persuasion de trouver la mort. »

Cette révélation m'émut douloureusement. Ma position était critique : avant même d'avoir atteint le Bénué, but suprême de mon voyage, la couardise de mes gens menaçait de tout compromettre. Je me roidis pourtant, et, debout dans mon canot à moitié vide, je dis à ceux qui me restaient :

« Starboard, Good-Looking, Black-Jack, vous pouvez juger vous-mêmes de la lâcheté de vos compagnons. Le ciel les punira, car ils ont failli à la foi jurée. S'ils espèrent, sans mon assistance, pouvoir regagner leur pays, ils sont fous! Infailliblement les indigènes les massacreront ou les entraîneront en esclavage. Vous trois, écoutez bien ceci : J'ai été bon pour vous, je le serai encore; mais les lâches me font horreur! et, je vous le jure, le premier d'entre vous qui tentera de déserter, je le tue sans pitié. Croumanes, souvenez-vous de vos serments! Soyez-moi fidèles! et, je vous le promets, je vous ramènerai à votre beau pays de Crou!

— Hourrah! » répondit le guide, et les trois autres firent comme lui; mais il n'y avait dans leur accent ni chaleur ni assurance. Je demeurai inquiet.

La nuit nous surprit avant notre arrivée au con-

fluent du Niger et du Bénué, dont cependant nous n'étions pas éloignés. C'est que, nagée par quatre hommes seulement, notre pirogue n'avançait qu'avec lenteur. Aussi étais-je résolu à renforcer coûte que coûte mon équipage aussitôt après mon arrivée à Lokojà.

Quand nous eûmes fait halte, je tentai un dernier effort pour décider mon guide d'Onitsha à me suivre au Bénué. Jusqu'alors il s'y était refusé catégoriquement. Ce soir-là il me parut d'humeur moins revêche. Comme, en réalité, il ne disait ni oui ni non, je le crus disposé à se laisser faire violence, et me méprenant à son air, j'en augurai favorablement.

Je m'endormis donc, bien que fort alarmé; mais j'étais excédé de fatigue. Au milieu de la nuit je me réveille en sursaut, croyant avoir entendu l'eau clapoter. Il faisait sombre : la lune ne luisait plus, et le jour ne naissait pas encore. Pressentant une catastrophe, je m'en allai furetant autour de moi.....

Plus une âme! ma pirogue était vide!!

Les lâches, ils avaient gagné la terre à la nage. Sans doute, ils étaient déjà loin, car un silence de mort répondit seul aux coups de feu que machinalement je tirai vers la rive. Peut-être aussi mes déserteurs de la veille leur avaient-ils assigné quelque part un rendez-vous. Pourquoi cependant mon guide avait-il fui, lui aussi, puisque le lendemain il était sûr de recouvrer sa liberté? Apparem-

ment mon insistance l'avait troublé, et il avait jugé prudent de prendre l'avance. Du reste, non plus que ceux de leurs compagnons qui déjà m'avaient abandonné, les fugitifs ne m'avaient rien dérobé.

J'attendis le jour dans d'extrêmes angoisses. Hors de moi, mille idées confuses me traversaient l'esprit. Qu'allais-je devenir? Certes, à maintes reprises déjà, j'avais été dans de cruelles anxiétés d'esprit. Plus d'une fois, en réfléchissant à l'insuffisance de mes ressources, je m'étais pris à douter du succès de mon entreprise. Mais, si pénible qu'eût été ma situation, jamais je n'avais perdu courage. Et voilà que tout d'un coup je me sentais arrêté court, et que, livré à moi-même, il ne me restait qu'à m'en aller à la désespérade, et, selon toute vraisemblance, à mourir bientôt sans que jamais nul d'entre ceux qui me sont chers eût chance d'apprendre où ni comment j'avais succombé!

Elles sont bien longues, les heures que l'on passe en proie aux sinistres pressentiments qui m'obsédaient! Avec quelle impatience je soupirais après le jour! A quoi bon cependant? L'éclat du soleil changerait-il rien à l'horreur de ma position? Ne valait-il pas mieux la nuit sans lendemain que le lendemain sans espérance? . . . .

. . . .

Cependant on commençait à voir quelques lueurs du côté de l'orient. Peu à peu les monts, les arbres,



UN MOMENT SOLENNEL.

Du geste, je l'invite à ramer. (Page 215.)

la rive sortent de l'obscurité, et déchirent le voile de brume matinale qui s'attarde aux rives du fleuve. Une légère brise s'élève, qui caresse les plis de mon drapeau, l'unique ami, l'unique compagnon qui me reste. En l'apercevant, je reprends courage, car il me rappelle ma famille et la Belgique, ma patrie.

Sans trop de peine je détache ma pirogue et accoste le rivage, afin de pouvoir atterrir quand je le jugerai bon. Je mets de l'ordre dans mes bagages, j'inspecte mes armes, mes munitions; je rassemble mes notes, mes croquis, et enfin je saute à terre, souhaitant et appréhendant tout à la fois de rencontrer quelque indigène. Bientôt j'en avise un qui s'achemine vers le fleuve, un pêcheur, je présume. Je le hèle. Mais à peine m'a-t-il entrevu, qu'il s'enfuit. Deux heures se passent; je regagne ma pirogue, j'y allume du feu, et me dispose à faire bouillir quelques ignames, lorsque de grands cris retentissent à mes oreilles. Au même instant, débouche à une brève distance tout un groupe de nègres qui à ma vue semblent tout ébaubis.

Le moment était solennel. De ce qui allait arriver dépendaient ma vie et l'issue de mon voyage. Prenant d'une main quelques colliers de perles, de l'autre déployant une pièce de cotonnade, je les exhibe au nègre le plus proche de moi; en même temps je lui montre mes pagaies, et, du geste, je

l'invite à ramer. Il me répond par des éclats de rire idiots. Sans me décourager, je renouvelle ma pantomime, et, mieux inspiré, un autre se hasarde à me joindre; son exemple en entraîne plusieurs. A l'aide de mes doigts, je m'évertue à leur faire comprendre que je n'en veux que quatre ; et, à la fin, j'y réussis. Grâce à ce renfort inespéré, au bout d'une demi-heure, j'étais en face de Lokojà. Une foule compacte, qui paraissait m'y attendre, salua mon arrivée par des cris, des chants et des battements de mains.

J'abordai en face d'un baobab, dans une anse creusée par le remous du courant. A peine ma pirogue est-elle amarrée, qu'un nègre, vêtu d'une jaquette et d'un pantalon à l'européenne, s'élance vers moi et me parle en anglais. En l'entendant, volontiers je lui eusse sauté au cou !

« Ce matin, me dit-il, l'évêque du Niger a été informé par un pêcheur qu'un homme blanc se trouvait dans ces parages. Il m'envoie vers vous, pour vous demander si vous n'avez pas besoin de secours, et il met à votre disposition sa demeure, où il vous offre l'hospitalité. »

Je renonce à décrire ce qui alors se passa en moi. Ceux-là chez qui tout à coup une joie sans mélange succède aux plus affreuses angoisses, ceux-là seuls sont en état de comprendre l'émotion que je ressentis à ces paroles. Il y avait une heure à

peine, tout me semblait perdu sans retour, et inopinément tout m'était rendu. C'est le nom de l'évêque du Niger qui avait fait ce miracle!

Après avoir remercié mon interlocuteur, je le priai de m'aider à régler le compte de mes rameurs; il s'y prêta de bonne grâce, et, après les avoir congédiés, il les remplaça par quatre autres qui stationnaient sur le rivage.

« Ces hommes, me dit-il, vont garder vos bagages; fiez-vous à eux, je les connais. A présent, venez avec moi, je vous conduirai près de l'évêque. »

La mission est située au pied du mont Pattèh, au-dessous du village nègre. En y arrivant du sud, on traverse un petit cours d'eau que parfois les pluies changent en torrent, qui d'autres fois est à sec, et sur lequel, par prévoyance, on a jeté quelques arbres en guise de pont. Elle occupe un vaste carré, enclos d'un mur en sable durci, et se compose d'un premier corps de logis à l'usage de l'évêque; d'un second, qui fait le marteau et qui est affecté à ses gens; d'un troisième, qui est comme le prolongement de celui-ci, et sert de cuisine. Dans le fond s'élève une modeste bâtisse, à demi achevée : c'est une future église. Tout cela, on le comprend, est des plus simple : un rez-de-chaussée, point de fenêtres, pour parquet du gravier, voilà tout. C'est égal, il me sembla franchir le seuil d'un palais, lors-

que, soulevant la natte qui tient lieu de porte, je pénétrai dans cette hospitalière demeure.

« Soyez le bienvenu, monsieur », me dit en anglais un indigène à cheveux blancs, vêtu d'une longue redingote noire et d'un pantalon de même couleur. C'était Samuel Adjaï Crowther, évêque du Niger.

Nous avions tant de choses à nous dire, tant de questions se pressaient en foule sur nos lèvres, que, durant quelques instants, nous nous regardâmes en silence. Enfin, le rompant :

« Je bénis, m'écriai-je, l'heureux destin qui m'a fait vous rencontrer! Sans vous, je périssais.

— Je suis heureux, répondit l'évêque, de pouvoir être utile à un blanc, car ce sont les blancs qui m'ont fait ce que je suis; je leur dois tout. Mais par quel hasard vous êtes-vous donc égaré sur ces rives sauvages? »

Après lui avoir raconté les péripéties de mon voyage, je lui fis part de mon dessein d'explorer le Bénué, et lui avouai que j'étais résolu à aller de l'avant aussi loin et aussi longtemps que mes ressources m'y autoriseraient.

Lorsque j'eus fini :

« Ne songez pas, me dit-il, à affronter le Bénué en pirogue : c'est une pure impossibilité : le courant y est trop impétueux, surtout près d'ici, à sa jonction avec le Niger. Mais il se présente une occasion de le remonter, du moins jusqu'à une certaine

distance : demain, le petit steamer *Henry Venn,* qui appartient à la Société des missions africaines de Londres, revient d'Eggan, sur le Niger, afin de me conduire à Imaha, sur le Bénué, où je veux essayer d'établir une station. Vous m'accompagnerez. Vous pourrez ainsi franchir les passes les plus difficiles et les plus périlleuses, celles où le courant du Bénué, à cause de sa rencontre avec le Niger, est aussi dangereux et aussi violent qu'un rapide, et où certainement votre pirogue chavirerait. »

Il va de soi-même que ce fut aussitôt chose convenue.

Ce point réglé, nous allâmes ensemble visiter Lokojà.

Comme je l'ai dit, Lokojà est située au pied du mont Pattèh ; jadis ses habitants, les Bunus, demeuraient sur le plateau, d'où l'on domine les alentours. Le long de la rive, on remarque un second groupe de huttes, qui ne fait point partie de la ville. Elles sont habitées par des Igbirriens, peuple de nomades, que l'invasion musulmane a chassé du pays d'Igbirra-Panda, sur le Bénué, qui sont querelleurs et pillards, et, par ce motif, se font haïr de leurs paisibles voisins.

L'évêque du Niger ne séjourne à Lokojà que pendant la saison des pluies, parce qu'alors les hautes eaux du fleuve lui permettent de communiquer aisément avec la côte au moyen d'un petit bateau à

vapeur. Le reste de l'année, il habite Lagos, ville du littoral située au sud du Dahomey.

Les Anglais ont fait à Lokojà un essai de colonisation auquel ils ont bientôt renoncé. A l'heure qu'il est, on distingue encore sur les flancs de la montagne les ruines de la demeure qu'on y avait construite pour le gouverneur. Baikie y passa quelque temps en cette qualité. Un beau jour, le poste fut supprimé, et dès lors, abandonnant leurs projets de culture, les traitants européens s'en allèrent tous. Pour le moment il n'y a plus à Lokojà que des trafiquants noirs, qui récoltent des huiles de palme et des ivoires pour compte de trois maisons anglaises, dont les steamers visitent Lokojà à l'époque des hautes eaux.

Lokojà est sous la juridiction du roi de Bida, nègre mahométan, qui lui-même est vassal du sultan de Sokoto, chef suprême des musulmans de l'Afrique centrale. A la différence des Igbirriens, leurs voisins, qui sont demeurés fétichistes, ses habitants ont, pour la plupart, embrassé l'islamisme. Ils sont d'un naturel timide, et partant peu enclins à la guerre. Maintes fois leur territoire a été ravagé par les irréguliers du sultan de Sokoto. Un jour que l'approche de l'ennemi venait de leur être signalée, ils accoururent en foule à la demeure de l'évêque, et y déposèrent tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Cette précaution les sauva de la ruine; aussi

est-il très-populaire parmi eux. Nonobstant cela, il en est peu qui se convertissent au christianisme. Et de fait, leurs goûts, leurs penchants, leurs mœurs sont de tous points si opposés aux principes chrétiens, qu'il y a lieu de se demander si jamais on parviendra à les leur inculquer. La polygamie y fait et peut-être y fera toujours obstacle; au contraire, il est facile aux disciples du Prophète de propager parmi eux les doctrines du Coran; car elles caressent leurs passions, en leur faisant espérer, même dans l'autre monde, des plaisirs qui, à leurs yeux, sont ici-bas le seul et unique bien réellement souhaitable. A des êtres ainsi faits quel moyen de faire aimer l'esprit d'abnégation, le dévouement, le renoncement de soi-même, la charité, en un mot, les principes chrétiens? Pour cela il faudrait, je le crains bien, les transformer; mais pour les transformer, il serait nécessaire de les transplanter sous d'autres cieux, et comment y songer?

Quoi qu'il en soit, il règne à Lokojà une certaine activité industrielle. J'y ai vu une petite forge, installée en plein vent. Un nègre y battait le fer sur une lourde enclume, tandis qu'à ses côtés un enfant attisait le feu au moyen d'un énorme soufflet fait de peaux de bêtes. Ailleurs, c'étaient des métiers où l'on tissait des pagnes; ailleurs encore, de grandes cuves, où se préparait l'indigo qui sert à la teinture des fils de coton. Tout cela a l'air rude

et grossier, les outils sont plus ou moins informes, et ceux qui les manient, souvent manquent de dextérité. C'est là, je le veux bien, de l'industrie rudimentaire, mais enfin c'est de l'industrie, et il ne serait pas malaisé d'apprendre aux nègres à perfectionner tout ensemble leur outillage et leurs procédés de fabrication.

On me présenta à Lokojà une vieille négresse qui, m'annonçait-on, savait le français. Depuis plusieurs mois je n'en avais plus entendu prononcer un seul mot; aussi mon étonnement fut-il mêlé d'un vif plaisir, en constatant qu'elle le comprenait et le parlait, sinon couramment, du moins d'une façon très-intelligible. Elle-même me conta son histoire. Vendue comme esclave dès l'âge le plus tendre, elle fut amenée en Europe par des Portugais, et finalement s'attacha à des maîtres qui s'en vinrent habiter Paris, où très-longtemps elle séjourna près d'eux. Chargée d'années, atteinte de nostalgie, un jour elle s'embarqua pour Lagos, d'où elle partit à pied pour Lokojà, et y arriva après un interminable voyage, semé de toute espèce d'incidents, de périls et de difficultés. Elle était bien caduque alors, la pauvre vieille! Elle s'imaginait pourtant retrouver là-bas son pays, sa famille, ses parents : hélas! elle n'y retrouva rien. Ses parents étaient morts, sa famille s'était dispersée, son village même avait changé de place. Depuis lors, elle vit dans une

sorte de somnolence, qui n'est pas la folie, mais qui témoigne d'un cerveau affaibli par les mille vicissitudes d'une existence sans pareille.

« Souvent, me dit-elle, afin de ne pas oublier la langue du beau pays de France, je chante des airs français.

— Voudrais-tu y retourner? lui demandai-je.

— Je suis trop cassée, fit-elle. C'est ici que je dois mourir. »

Émfor de pitié, je lui fis un présent.

Cette noire pauvresse s'appelle Marie-Élisabeth Jeanbeau, sans doute d'après ses anciens maîtres, dont elle aura, à défaut d'autres, adopté les noms.

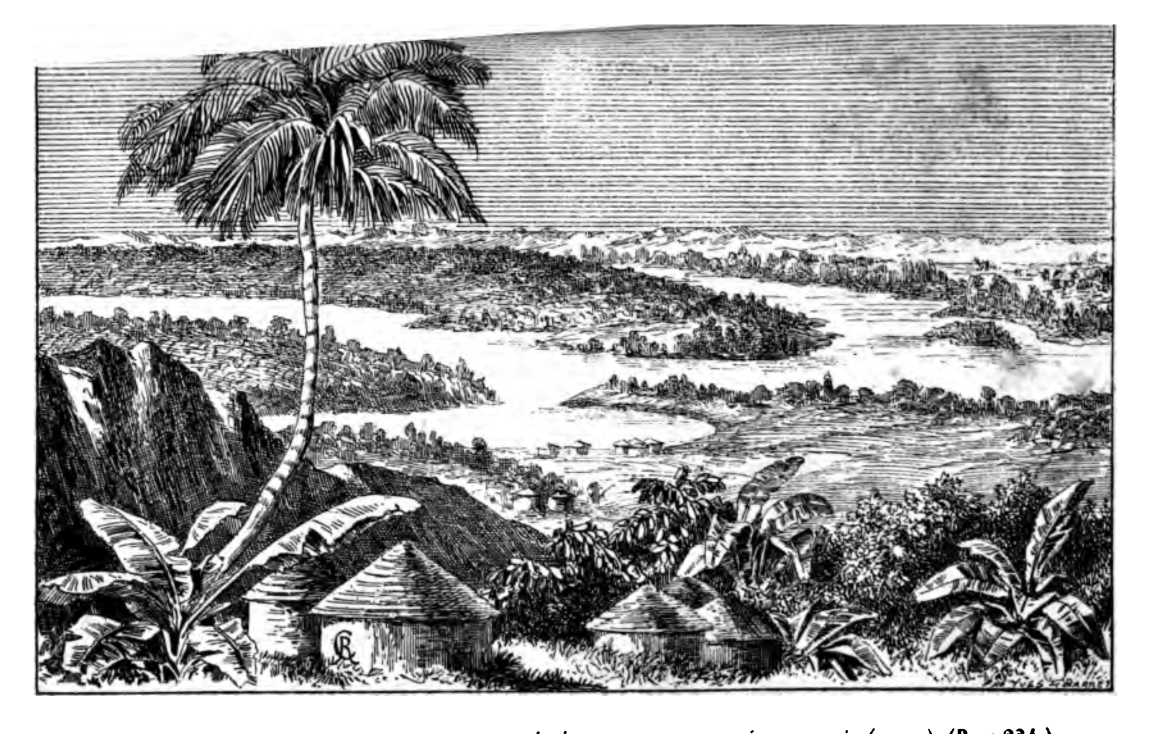
Ce jour-là même, après avoir remisé mes bagages chez l'évêque, et m'être débarrassé de ma pirogue qui m'était devenue inutile, je résolus de faire l'ascension du mont Pattèh, afin d'y lever le plan à vol d'oiseau du confluent du Niger et du Bénué. Comme l'évêque ne m'y pouvait accompagner, je partis avec un jeune nègre, natif de Sierra-Leone, qui parlait anglais et avait pris le nom arabe de Ben-Ali.

La montée fut pénible : il n'y a point de chemin frayé, cela s'entend, et la pente à gravir, et qui est presque perpendiculaire, a plus de sept cents pieds. Pour arriver au faîte, il me fallut plus d'une fois m'aider des mains, et j'y mis plus d'une heure. Mais là, quel spectacle! Le Niger coule majestueu-

sement du nord au sud; de belles montagnes, couvertes de forêts, en bordent les rives; le lit en est semé de gracieux îlots. A gauche, le sommet du mont Outram se dessine sur le ciel bleu, tandis que la chaîne Victoria se prolonge à perte de vue vers le haut fleuve; enfin, accourant de l'est, le Bénué apporte au Niger le tribut de ses eaux par une vaste échancrure, au milieu de laquelle apparaît l'île Duck.

Longtemps je contemplai ce panorama. Que de fois n'avais-je pas rêvé du Bénué! que de fois aussi j'avais désespéré de le jamais atteindre! Enfin, il était devant moi, à mes pieds! Mieux que cela, il m'allait être donné d'y naviguer, et d'en étudier les bords!...

Dès que j'eus crayonné le site qui s'étalait devant moi, je fis le tour du plateau qui couronne le *Pattèh,* dont le nom lui-même signifie *montagne* en langage indigène. La végétation y est merveilleuse. J'y rencontrai du raisin, des dattes; ces prunes exquises, toutes dorées, que produit l'héglik (*balanites Ægyptiaca*); des oranges, des figues; de grands baobabs à fruits énormes, les soi-disant *pains de singe;* des caïl-cédrats; des arbres à beurre (*bassia Parkii*), qui donnent une belle noix brune d'où l'on extrait une graisse excellente pour les machines; des dragoniers (*dracenas*); des sounts (*acacia Nilotica*); bref, une flore splendide. On eût



PANORAMA DU POINT CONFLUENT DES FLEUVES NIGER ET BÉNUÉ, PRIS DES HAUTEURS DU MONT PATTÉH (LOKOJA). (Page 224.)

dit d'un coin du paradis terrestre! Pour les antilopes qui y détalent à fond de train, pour les buffles, pour les singes, c'en est littéralement un. Aussi y abondent-ils, de même que les tourterelles et les oiseaux de tous genres. La nature y a libéralement pourvu à leurs besoins. Au centre du plateau sourd une eau limpide qui forme abreuvoir et glisse en murmurant à travers les herbes qu'elle arrose. C'est dans cet Éden que jadis s'élevait le village de Lokojà, dont çà et là j'observai des restes.

Lorsque je descendis du mont Pattèh, le soleil déclinait à l'horizon. L'évêque du Niger m'attendait. Tout dans sa demeure respire l'austérité et la simplicité : c'est un ermitage dont il est le cénobite. Mais son hospitalité n'en est que plus charmante et plus précieuse, et je n'aurais pas échangé son modeste dîner contre le festin le plus copieux.

Après le repas, nous causâmes. A mon tour, j'interrogeai le digne vieillard. Je brûlais du désir de connaître les étranges péripéties par où avait passé ce noir enfant de l'Afrique, avant de parvenir à la dignité d'évêque chrétien. Sa vie est comme un roman, toute pleine de souffrances, de luttes, de joies et de courageux efforts, et sûrement on ne me reprochera pas de l'avoir brièvement retracée ici.

CHAPITRE XIII

Biographie de l'évêque du Niger. — Le doigt de Dieu. — Le *Henry-Venn*. — Sur le Bénué. — Imaha. — Le grand marabout. — Agimi ou la femme colosse. — Le camp du roi Kpanaki. — La conférence. — Alerte. — N'Dako. — Adieux à l'évêque du Niger. — Sa lettre au roi des Belges.

L'évêque du Niger est né dans l'Igbirra-Panda, sur le Bénué. J'ai dit que, de près ou de loin, rien n'y ressemble à notre état civil : aussi ignore-t-il son âge exact; mais sa tête blanche accuse la cinquantaine.

Il ne se souvient guère de ses premières années ; toutefois il faut croire que son père était l'un des dignitaires de sa tribu, car, au rebours de ce qui a lieu chez le vulgaire, la tradition et le sentiment de famille s'étaient conservés dans la case où il vit le jour.

Un matin, — il pouvait avoir alors neuf ans, — toute sa tribu courut aux armes, pleine d'épouvante... Des bandes nombreuses se ruaient sur le village... Il s'y livra un combat terrible, d'où les assaillants sortirent vainqueurs.

C'est d'une chasse aux esclaves que l'enfant venait d'être témoin, et c'étaient des Filanis qui l'avaient entreprise. Nègres musulmans, les Filanis ont

peu à peu envahi toute la rive droite du Bénuè, saccageant les villages, égorgeant les vieillards, les vieilles femmes, massacrant tout ce qui leur résistait, et entraînant à leur suite, pour les vendre sur les marchés d'Orient ou à la côte, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants.

Le futur évêque du Niger eut son père tué sous ses yeux. Il se cramponna aux genoux de sa mère; mais les Filanis l'en arrachèrent violemment, et l'emmenèrent, laissant la pauvre femme inanimée, au seuil de sa hutte réduite en cendres.

Pendant une année entière, l'enfant fut promené de marché en marché, sans trouver d'acquéreur. Ce qu'il souffrit durant ces longues pérégrinations, ce qu'il vit d'atrocités, seuls, Dieu et lui le savent.

Ramené à la côte occidentale, il fut vendu à des négriers portugais. Le brick où on l'embarqua était ce que l'on appelait un *tombeau:* c'était un fin voilier, à double pont; les esclaves y étaient empilés dans la cale comme une cargaison de *bois d'ébène;* en cas de poursuite par un croiseur français ou anglais, on les menait enchaînés sur le faux pont, à l'avant du navire... A un signal donné, un jeu de bascule les faisait choir dans la mer. De la sorte, le négrier pouvait sans crainte se laisser visiter : il avait l'aspect d'un honnête navire marchand.

Parti sans encombre du Vieux-Calabar, le navire qui portait notre jeune nègre fut pourchassé à la

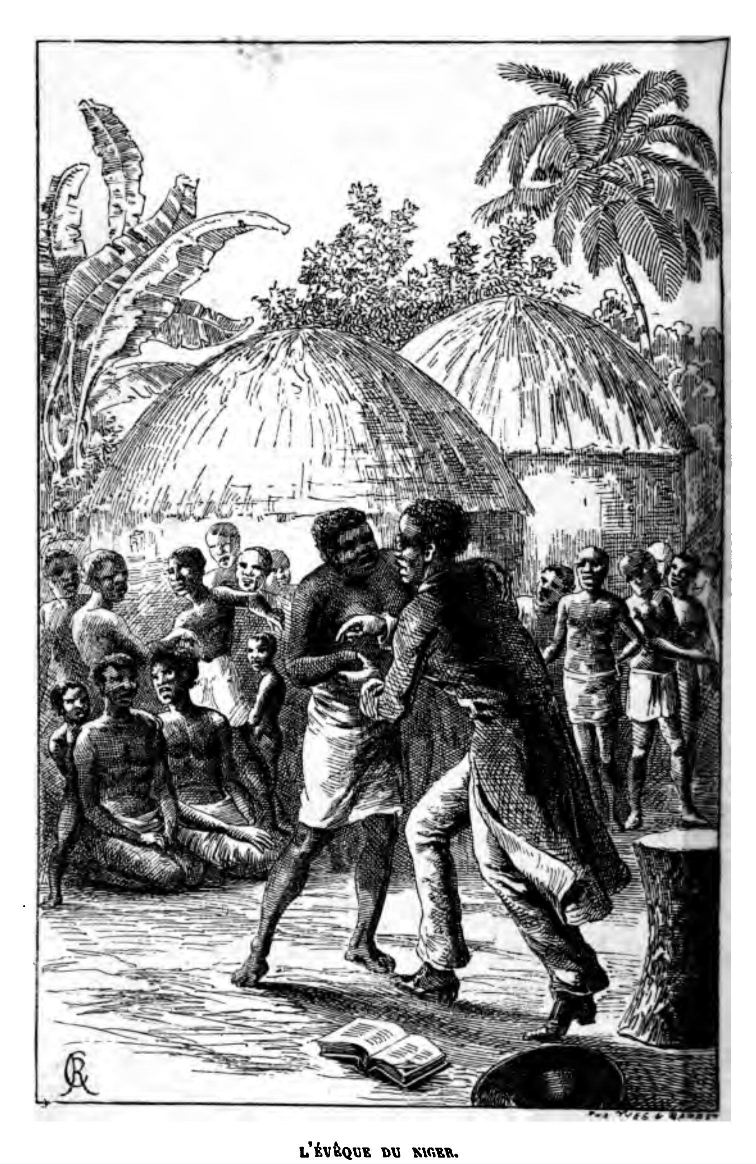
hauteur de l'île Sainte-Hélène par un bâtiment anglais. Sans espoir d'échapper, il crut se tirer d'affaire en précipitant dans les flots sa cargaison de chair humaine.

A la faveur de l'affreux désordre occasionné à bord du négrier par l'approche du croiseur, l'enfant avait réussi à se blottir dans la cale entre deux sacs de sel.

Cependant les Anglais montent à l'abordage. Ils ont vu le jeu du négrier, et le châtiment ne se fait pas attendre : les vendeurs d'hommes sont pendus à la plus haute vergue, et le navire va être coulé. Mais auparavant on le visite.....

Ainsi fut sauvé l'enfant. Touchés de compassion, les officiers anglais le conduisirent à Sierra-Leone, où il entra à l'école. Il y fit de si rapides progrès que bientôt on crut devoir lui faire achever ses études à Londres. Là, il se sentit du goût pour l'apostolat, fut ordonné prêtre, et, sur sa demande, renvoyé à la côte d'Afrique en qualité de missionnaire. Il s'y distingua par son courage, par son aptitude, par son zèle, et rendit de tels services à la cause de la civilisation et aux entreprises scientifiques auxquelles il fut associé [1], qu'en 1864, rappelé en Angleterre, il y fut sacré évêque par l'archevêque de Cantorbéry. C'est alors qu'on lui assigna pour

[1] En 1854 avec le Dr Baikie, puis en 1857.



L'ÉVÊQUE DU NIGER.

La pauvre vieille s'écria : « Mon fils ! mon fils ! » (Page 229.)

diocèse le haut Niger, où il retourna évangéliser ses sauvages compatriotes.

Un jour qu'il prêchait l'Évangile à Imaha, gros village de l'Igbirra-Panda, une pauvre vieille femme, courbée sous le poids des chagrins et des ans, s'approche du groupe que les indigènes forment autour du noir pasteur. Tout à coup la pauvresse est prise d'un tremblement : la voix du prêtre l'étonne. Elle cherche à le voir; les indigènes le lui masquent. Elle écoute de nouveau..... Soudain, affolée, elle se fraye passage à travers la foule et, à demi morte, se jette dans les bras de l'évêque en s'écriant : « Mon fils! mon fils! » C'était sa mère dont les marchands d'esclaves n'avaient pas voulu, et qui, laissée pour morte après s'être vu arracher son fils, avait ainsi échappé à la boucherie et à l'esclavage... Depuis vingt-huit ans elle errait de village en village, en quête de son enfant..... Elle venait de le retrouver évêque!

Pendant que le vieillard me narrait cet épisode de sa vie, de grosses larmes coulaient le long de ses joues : « Si j'ai fait quelque bien ici-bas, ajoutait-il, j'en ai été payé au centuple par ce moment d'ineffable bonheur. »

Il emmena sa vieille mère à Lagos, dont il avait fait sa résidence, et l'entoura de tous les soins, de toutes les douceurs, de toutes les tendresses dont sa vie avait été sevrée jusqu'alors; et lui-même, il lui

ferma les yeux, lorsqu'il y a quatre ans elle s'éteignit entre ses bras.

Tel est cet évêque du Niger, cet homme de bien qui a nom Samuel Adjaï Crowther, et qui, à cette heure, est l'un des propagateurs les plus vigilants de la civilisation dans l'Afrique centrale.

Le lendemain matin, conformément à ce qui m'avait été annoncé, le petit steamer *Henry-Venn* était au mouillage devant Lokojà, et à dix heures et demie il levait l'ancre, ayant à son bord, outre l'évêque et moi, plusieurs indigènes de Sierra-Leone, qui résident à Lokojà, et forment l'entourage de mon hôte. Il était commandé par le capitaine Robinson, sous la direction d'un homme de mérite, M. J. Ashcroft, de Manchester, délégué de la Société des missions.

Le *Henry-Venn* est un steamer à roues qui emploie comme combustible du bois dont il s'approvisionne en route; son tirant d'eau, très-faible, trois pieds et demi, lui permet de naviguer sur les fleuves, même pendant une partie de la saison sèche, et il rend ainsi de grands services aux établissements européens du Niger.

En quittant Lokojà, nous doublons l'île Duck et la pointe Onomay qui gardent l'entrée du Bénué, où nous nous engageons. Derrière nous est le mont Pattèh, tandis qu'à notre droite, le Purdy et la chaîne du King-William demeurent visibles longtemps encore.

Le Bénué, ou la Tchadda des géographes, est dénommé tout autrement par les naturels du pays : pour eux, c'est le Nihu ou le Lihu; quant aux nègres musulmans, ils l'appellent Baiki-N'Ruwa (eau noire), le distinguant ainsi du Niger qu'ils qualifient de Fari-N'Ruwa (eau blanche).

Au confluent des deux fleuves se trouve Igbébé, qui a de l'importance, et qui malheureusement la doit au grand trafic d'esclaves qui s'y fait. A peine l'avons-nous dépassée, que nous découvrons les nombreux villages de Gendé ou Kendé. Jadis ils s'échelonnaient sur la rive opposée, sur la rive droite, et appartenaient à une florissante tribu ; mais un jour les Filanis musulmans s'y présentèrent sous des dehors pacifiques, et demandèrent à voir le roi. Le vieil Oyigù s'en alla au-devant d'eux, porteur des présents qu'il leur destinait. A peine les avaient-ils reçus, qu'ils le tuèrent, se jetèrent sur les villages restés sans défense, et en emmenèrent les habitants en esclavage, après avoir détruit leurs huttes. Ceux qui parvinrent à fuir traversèrent le fleuve, et s'établirent sur l'autre rive, où ils fondèrent les villages actuels de Gendé.

Plus haut, différentes îles, Bodwin, Bayle, Smith, Waylie, et de nombreux bancs de sable, rendent la navigation des plus dangereuse. Aussi un indigène, familiarisé avec les lieux, se tient-il près du timonier, a qui il montre le chenal à suivre, chenal qui

souvent est fort étroit, bien que par là le Bénué ait une largeur considérable, un kilomètre et demi, souvent davantage. Par surcroît de précaution, un homme suspendu au flanc du navire jette continuellement une sonde graduée, et indique à haute voix la profondeur de l'eau. On navigue d'ailleurs d'une façon originale : au lieu de suivre le milieu du fleuve, on tire des bordées d'une rive à l'autre, de manière à mettre autant que possible le cap sur une échancrure ou sur un affluent quelconque, aux environs desquels on croit avec raison pouvoir compter sur une quantité d'eau suffisante. En tout cas, la plus stricte vigilance est de rigueur, car, de droite et de gauche, on est entouré de bancs de sable et d'ilots submergés qui sont presque à fleur d'eau.

Nous passons ainsi devant Atibo, situé par 7° 5′45″ latitude nord, au pied des monts Igbirriens. Comme auparavant, les îles abondent, témoin celles de Horny, de Dickson et de Lyncx. Au delà, la rive change d'aspect et se couvre de taillis formés d'arbres dont les racines plongent dans le fleuve.

A gauche, à travers une échancrure du bois, nous distinguons les villages d'Aganci : effarés, les habitants s'en viennent en toute hâte détacher leurs filets accrochés aux arbres, car ils s'imaginent que nous les allons piller. Puis ce sont les villages d'Egbà, disséminés également dans la forêt; en nous apercevant, les naturels s'approchent de la rive, en ram-

pant comme des fauves, et se dissimulent derrière la futaie, afin de voir sans être vus. Sans doute ils craignent une surprise, car ils sont armés de toutes pièces, et visiblement ils se tiennent sur leurs gardes.

Un peu plus haut, nous sommes arrêtés près des îles *Harriett :* le *Henry-Venn* s'est engravé sur un banc de sable. Heureusement, au lieu d'une hélice, il a des roues; or, tant qu'elles tournent librement, on bat vapeur arrière, et par ainsi l'on se peut aisément tirer d'un mauvais pas, d'où l'on ne sortirait point indemne si le jeu de l'hélice était entravé par le fond.

Par-ci par-là, sur les bancs de sable, s'étalent paresseusement de nombreux alligators. Ils sont plus beaux et plus jaunes que ceux du Niger. Endormis au soleil, la gueule toute large ouverte, ils exhibent une double rangée de dents formidables.

Quand tombe la nuit, nous voyons briller sur la rive droite des feux que nous pensons être ceux d'Imaha; mais à cause de l'étroitesse du chenal navigable, nous n'oserions pousser nuitamment jusque-là.

Je m'endors en plein air, car, en bas, la chaleur est suffocante. Les insectes qui m'assiégent ne me laissent pas goûter un long sommeil; et quand le jour commence à poindre, depuis longtemps j'arpente le pont, guettant Imaha où nous voulons atterrir. Mais les feux que nous avions aperçus la veille

avaient été allumés par des nègres pêcheurs, et c'est à grand'peine que nous reconnûmes l'endroit où s'élève la ville. On détacha le gig; j'y pris place avec l'évêque et M. Ashcroft, et bientôt nous la vîmes, perchée au haut d'un roc rougeâtre, à une demi-lieue du Bénué, sur une étroite crique qui y aboutit, et qui, selon les naturels, communiquerait à une rivière qu'ils appellent Otnà.

Les habitants parurent ahuris à notre aspect; nous-mêmes, nous fûmes surpris de ne trouver parmi eux qu'un petit nombre d'hommes valides; peu après, nous eûmes la clef de ce mystère. L'évêque ayant manifesté le désir de parler au roi, afin de se faire autoriser à établir à Imaha une école et une mission, obtint pour réponse que Kpanaki, — c'est son nom, — avait entrepris le siége d'Amara, située un peu plus haut sur le Bénué, et qu'il avait emmené avec lui tous les guerriers de la tribu.

Kpanaki est fils d'Ozinekù, roi d'Imaha, dans l'Igbirra-Panda. A l'encontre des autres tribus nègres fètichistes qui ont tenu tête aux musulmans, le peuple d'Imaha a fait alliance avec eux. De là vient qu'ils l'ont épargné, de même que son roi. Toutefois celui-ci est vassal des Filanis, à qui il paye tribut, et subordonné à l'autorité suprême du sultan de Sokoto.

La berge où s'élève Imaha a plus de soixante pieds de haut; elle est abrupte, taillée en plein roc,

et l'ascension en est fort pénible. Le sol de la contrée est très-sec et mêlé d'une sorte de gravier, ce qui donne aux habitations un air de propreté et de solidité étranger à celles du Niger qui sont faites de sable, et que les grandes pluies endommagent vite.

Comme il était impossible de voir le roi, nous nous fîmes mener chez le grand marabout, chef religieux de la contrée, et aussi puissant, sinon plus puissant que lui. Il nous reçut dans une case ronde, très-vaste, où il était accroupi à l'orientale sur une claie plantée sur des pieux, à vingt centimètres du sol. C'est un vrai type de musulman, taciturne et à mine vénérable ; il a la barbe et les cheveux blancs, se vêt d'une longue robe blanche ; enfin, blanc est son turban. Autour de lui sont accroupis à terre les doctes seigneurs du pays, tous également coiffés du turban.

Notre interprète lui parla le *haussa*, que l'on entend sur tout le Bénué et sur le haut Niger ; effectivement, qui le connaît s'y peut aventurer hardiment depuis Iddah jusqu'au fond de l'Adamawa.

Le grand marabout s'offrit à dépêcher au roi un émissaire chargé de solliciter pour nous l'autorisation de l'aller trouver à son camp. C'était une journée de perdue ; néanmoins nous y consentîmes, car il eût été imprudent de nous hasarder sans firman sur le théâtre de la guerre.

En attendant la réponse du roi, je rendis visite à

une femme du nom d'Agimi, que les indigènes considèrent comme un oracle. Pour pénétrer jusqu'à elle, il me fallut traverser toute-une enfilade de huttes, un lacis d'interminables allées; enfin j'arrivai à une cour, au centre de laquelle était sa demeure.

Bientôt elle sortit, et, je le déclare, jamais imagination, si féconde qu'elle soit, n'enfanterait rien de pareil à ce que je vis. Agimi doit avoir quarante-cinq ans à tout le moins, et, en pays nègre, quarante-cinq ans, c'est la vieillesse; sa physionomie est lâchée, comme blette; elle a la tête énorme, et son nez épaté est comme perdu dans la bouffissure du visage; son obésité, sa corpulence, sont telles qu'aucun bœuf gras, fût-il couronné, ne donnerait l'idée de semblable colosse féminin. Je ne l'ai pas vue debout, et je suis sûr qu'elle est incapable de marcher et de se tenir droite, le poids d'un tel corps en devant fatalement entraîner les assises, si robustes soient-elles. Pour venir à moi, elle s'était traînée hors de sa case en s'aidant des mains, et m'avait salué la face contre terre. Au reste, elle n'est pas seule à en user ainsi : bon nombre d'indigènes de cette région font comme elle. Mais, au lieu de se relever, elle garda la même attitude pendant qu'assisté de mon interprète, j'essayais de lui adresser quelques mots, auxquels elle ne répondit que : *Sanù, okù, gnà-gnà,* qui sont, m'a-t-on dit, les saluts usités par là. En somme, rien

chez elle ne légitime la vénération dont elle est l'objet. Pour moi, c'est tout simplement un monstre.

Le surlendemain, de grand matin, nous quittons Imaha. Le roi nous avait fait prier par deux guerriers de nous rendre à son camp. Nous prîmes ses messagers et leur canot à bord.

Sur cette partie du Bénué les villages sont clairsemés; en revanche, elle fourmille de petites îles boisées qui, en maints endroits, forment les plus gracieux points de vue.

J'interrogeais du regard l'horizon, quand, dans le lointain, d'étranges objets me paraissent surgir de la verdure. Peu à peu ils prennent une forme distincte. C'était une flottille amarrée contre la rive gauche, et dont les oriflammes flottaient au-dessus des arbres. Nous étions en face du camp royal, à une faible distance d'Amara, la ville assiégée.

Déjà notre bâtiment avait été signalé, et à peine avions-nous jeté l'ancre, que deux petits canots armés d'un pierrier se dirigent vers nous. Ils nous accostent, et deux des chefs qui s'y trouvent montent à bord et cherchent à parler aux hommes blancs. C'étaient le *grand amiral* et un chef des gens de pied.

Ils nous annoncent que le roi Kpanaki est disposé à nous recevoir. L'évêque, M. Ashcroft et moi, nous nous embarquons aussitôt, accompagnés de notre interprète Ben-Ali. Les oriflammes des pirogues que nous côtoyons portent des inscriptions arabes;

les pirogues elles-mêmes sont pleines d'armes et de munitions.

Nous abordons près d'une berge abrupte, d'un accès malaisé, et que nous ne réussissons à gravir qu'en nous accrochant à de jeunes arbres. A la lisière du camp, peu de guerriers; par contre, multitude de femmes et d'enfants qui, à notre passage, se serrent timidement les uns contre les autres : ce sont les ménages des hommes d'armes.

Au camp même, le spectacle est surprenant. Au lieu de soldats indisciplinés, j'y trouve des troupes rangées en bon ordre, suivant l'espèce d'armes dont elles sont munies, et la tribu à laquelle elles appartiennent. Ce sont : d'abord de grands nègres musulmans, coiffés d'un turban blanc ou d'un fez rouge, le corps drapé dans un ample drap blanc; ils portent, suspendus à l'épaule gauche par des bélières de cuir, de longs sabres recourbés, dont les fourreaux, ornés de gri-gris, sont pareillement faits de cuir maroquiné rouge et vert, et témoignent de l'habileté de ceux qui les fabriquent; puis de longues files de nègres tout nus, sauf un léger pagne à la ceinture; ils ont la tête découverte, les cheveux courts et crépus, le corps tatoué en maintes places; ils paraissent très-robustes : ils sont originaires du Niger; je reconnais parmi eux des spécimens de la race pâle *couleur de cuivre* que j'ai rencontrée dans l'Ibò; la plupart sont armés de longs fusils à silex,

apportés de Brass ou du Vieux-Calabar par des agents noirs de l'intérieur; ensuite, des nègres au regard fauve et terrible, maigres, osseux, la tête scalpée en festons, le crâne pointu, les jambes grêles; ils ont pour armes des lances, des javelots, des arcs et des flèches; leur carquois, comme le pagne qui leur serre les reins, est fait de peaux de bêtes; cannibales, ils redoutent par-dessus tout l'invasion des musulmans, qui ne manqueraient pas de les réduire en esclavage; chose singulière, ils ont fait alliance avec le roi Kpanaki contre les tribus anthropophages du Mitshi, de sorte qu'ils se battent contre leurs frères en cannibalisme.

Point de quadrupèdes, on s'en souvient, dans le bas Niger. A partir d'Iddah, au contraire, et surtout du confluent, on voit quantité de chevaux, presque tous de petite taille, et de race arabe. Ici même, j'en aperçois divers groupes, qui forment la cavalerie de cette étrange armée.

Au milieu du camp nous sommes rejoints par une bande de musiciens munis de tam-tams, de grossiers tambours, de fifres creusés dans des bambous, de rababas à cinq cordes, jouant un air aussi criard que monotone, et entourés d'hommes qui préludent au carnage par des danses guerrières. Ils nous escortent chez le roi, dont la demeure se compose de plusieurs huttes en chaume, soutenues par des piliers : il y en a de rondes; elles sont réservées

aux femmes; celle où l'on nous introduit, et qui doit être la salle du conseil, est polygonale, et est fermée de deux côtés par des nattes retombantes. Le roi nous y attend.

Il est accroupi à la mode orientale, sur une espèce de pavois en jonc tressé, supporté par des pieux longs d'à peu près soixante centimètres. Près de ce trône sauvage, se tiennent, debout ou accroupis par terre, les chefs des différents corps de l'armée, et dont les uns sont des nègres fétichistes, ou cannibales, les autres des nègres musulmans ou Félatas. Tous sont armés de sabres, de couteaux, de lances, de javelots, d'arcs et de flèches.

En face du pavois il reste un espace vide. Des esclaves y apportent trois siéges grossiers, dont l'un est fait d'une vieille caisse, et les autres, taillés dans une bille de gheul, ont la forme d'un sablier. C'est là-dessus que nous nous asseyons.

Le roi Kpanaki paraît avoir de trente à trente-cinq ans; sa physionomie est dure, son œil perçant. Il appartient à la race nègre pur sang, et a de grosses lèvres, le nez épaté, les pommettes saillantes. Il s'entortille les jambes et les reins d'un riche morceau d'étoffe écarlate, large de soixante centimètres; il est coiffé d'une manière de casque en cuir, surmonté d'une touffe de plumes blanches; ses doigts sont couverts de bagues, et de nombreux anneaux de cuivre lui ceignent les bras et les che-

villes. Il a sous lui une grande peau de léopard; à ses pieds sont couchées deux Orientales fort belles, quoique noires, parées d'ornements en perles, en cuivre et en or, ayant les coins des yeux peinturés, la chevelure bien peignée et agrémentée de petites flèches d'or, et en main un éventail et un chasse-mouches.

En nous recevant, le roi prononce quelques mots, et un interprète, à la tête complétement scalpée, s'agenouille devant lui. Ben-Ali s'avance à son tour, et s'accroupit près de moi, ayant ma carabine entre les jambes. Le roi s'exprime en langage d'Igbirra que son interprète traduit en haussa, et Ben-Ali en anglais.

« Que venez-vous chercher ici, hommes blancs? nous dit-il. Ne remarquez-vous pas que nous sommes en guerre?

— Grand roi, répliqua l'évêque, il y a bien des années, je suis venu à Imaha, dans ta capitale[1]. Tu ne régnais pas encore, mais j'y fus reçu par ton père, Ozinékù, dont les États étaient prospères et en paix avec les pays voisins. J'y fus accueilli en ami, non parce que je suis de la même couleur que ton peuple, mais parce que ton père comprit que je venais lui apporter les bienfaits d'une religion, dont moi-même je suis redevable aux hommes blancs.

[1] En 1854, avec le Dr Baikie, à bord de la *Pléaide*.

— Mon père, interrompit Kpanaki, mon père était un grand roi, mais c'était aussi un vaillant guerrier : ses huttes étaient tapissées de trois cents chevelures conquises sur ses ennemis.

— Le roi ton père, continua l'évêque, manifesta le désir de voir s'implanter parmi ses sujets la civilisation de l'Europe, la religion chrétienne et le commerce ; il me fit promettre de venir un jour fonder à Imaha une mission et une école. Bien des années se sont écoulées sans qu'il m'ait été possible d'exécuter ma parole. Mais je ne l'ai point oubliée... Et me voici.

— Ce que mon père a fait, reprit le roi, je le ferai. Ce que tu lui as promis se doit exécuter. Parle, je t'écoute.

— Je suis venu dans ta capitale, dit l'évêque, avec ces hommes blancs qui arrivent de pays lointains ; mais nous avons trouvé ta capitale déserte ; tu étais parti, emmenant ton peuple avec toi, afin de porter dans ces malheureuses contrées le fléau de la guerre.

— Penses-tu que j'aie tort? exclama le roi. Penses-tu que je n'aimerais pas mieux vivre en paix dans ma capitale que parmi les bêtes de ces forêts?

— Je ne sais si tu as tort ou raison, répondit l'évêque, mais voici, ô roi, ce que j'ai à te dire : Le vrai Dieu, que je te veux faire connaître, interdit la guerre. Dans ce livre sacré que voilà, il nous com-

mande de vivre en paix avec nos semblables, de nous aimer les uns les autres, et, à ce prix, il nous promet d'être au milieu de nous. Aussi, ce qu'avant tout, moi qui suis son ministre, je réclame de toi, ce que j'exige avant de bâtir dans ta capitale une maison de Dieu, c'est que tu fasses régner la paix dans tes États, afin que toujours nous y soyons respectés.

— Mais Allah et Tshuku, interrompit le roi, ne défendent point la guerre.

— Écoute, lui dis-je alors. Nous possédons, ô roi, des richesses qui peuvent faire ton bonheur et celui de ton peuple. Juge de notre pouvoir : avec nos vaisseaux nous fendons l'eau des fleuves plus vite que ton cheval, en galopant, ne franchit l'espace; nous pouvons ainsi t'apporter de riches et belles étoffes pour te vêtir, des armes excellentes pour chasser les animaux dont tu te nourris et te défendre contre les bêtes féroces; du sel, qui t'est indispensable; du fer, du cuivre. Nous sommes à même de te construire des demeures où jamais l'eau ne pénètre, où tu seras à l'abri du soleil et de l'ouragan; tout ce que tu peux souhaiter, nous te le pouvons donner.....

— Eh bien, fit le roi, amène-moi tout cela, et je te donnerai en échange des ivoires, de l'or et des huiles de palme que les hommes blancs recherchent tant.

— Oui, répliquai-je, nous sommes tout disposés à t'acheter les produits de ton pays; mais avant que d'y venir, il nous faut, ô roi, la certitude de n'être point pillés ni molestés par tes sujets ou par tes voisins. Comment l'aurions-nous, alors qu'ici nous ne sommes témoins que de rapines et de massacres? Si véritablement tu souhaites commercer avec nous, eh bien, commence par mettre un terme à ces guerres incessantes.

— Je ne le puis!

— Tu es le maître!

— Mon père eût fait la guerre comme moi.

— Il nous eût écoutés!

— Impossible! il me faut d'abord exterminer mes ennemis.

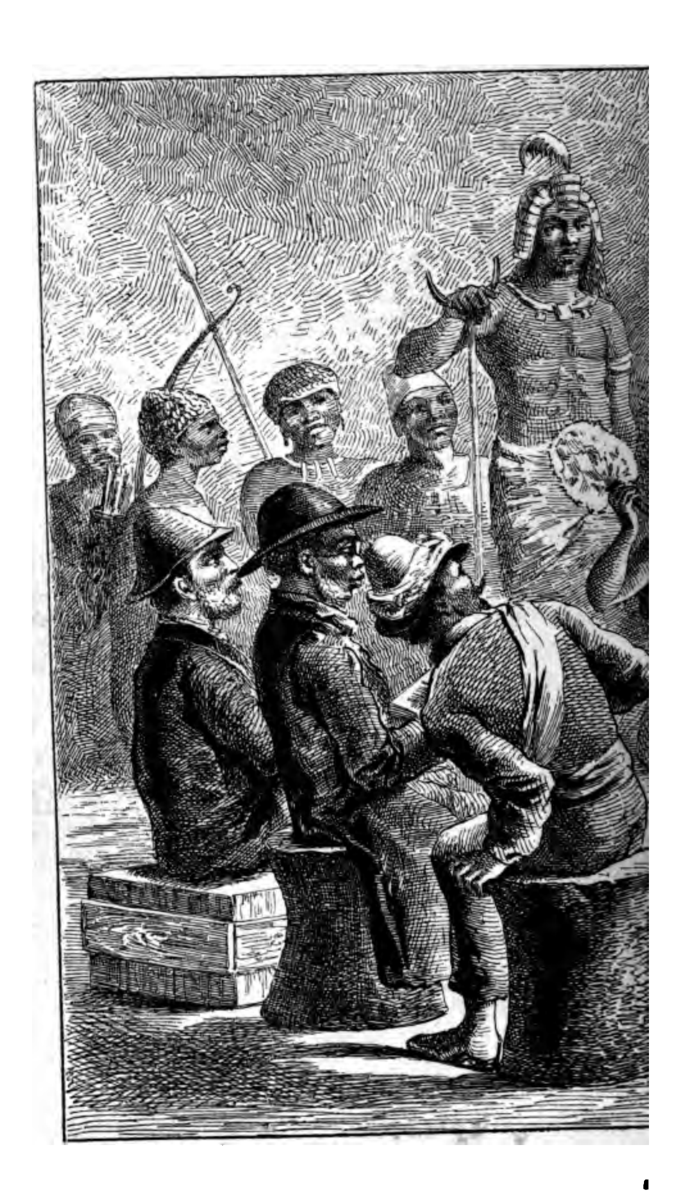
— Alors, dit M. Ashcroft, nous nous en irons, et pour ne plus revenir.

— Et, continua l'évêque, ton père, du fond de sa tombe, apprendra que son fils a rendu impossible l'accomplissement de ma promesse.

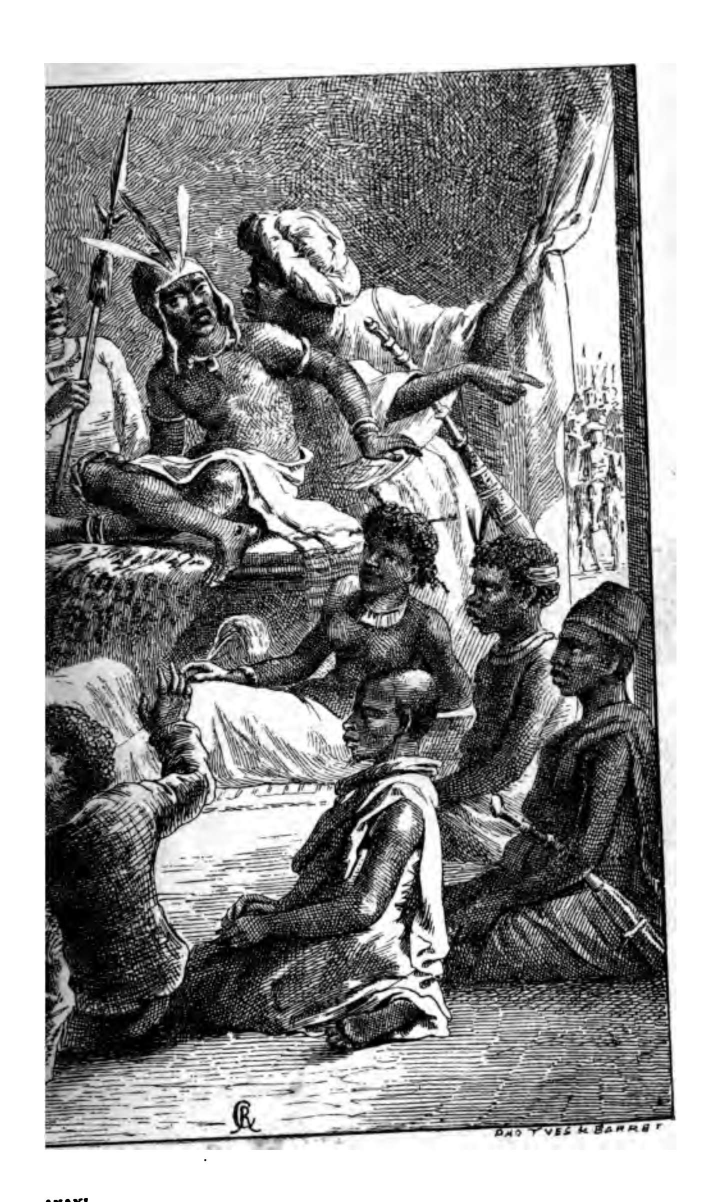
— Et, dis-je enfin, nous irons offrir à d'autres nos trésors... Adieu, roi Kpanaki!

— Attends, homme blanc, fit-il. Attends encore. Je veux assembler mon conseil, et lui proposer de faire la paix. »

J'observais attentivement la physionomie des chefs groupés autour du roi, et, un instant, il me parut qu'eux aussi ils opinaient pour la fin des hos-



Ben-Ali s'écria : «



ANAKI.

ıyez, maître! » (Page 245.)

tilités. Déjà j'augurais bien de nos négociations, quand une grande clameur s'éleva dans le camp. C'étaient des cris, des ébrouements de chevaux, tout le fracas d'une attaque. Étions-nous trahis, cernés? Les naturels avaient-ils en notre absence attaqué et pillé le *Henry-Venn?* Cette pensée me traversa l'esprit comme un éclair. Je jetai les yeux autour de moi... et constatai que la porte qui s'ouvrait derrière nous était barrée par une triple rangée de guerriers.

J'avais mes revolvers, Ben-Ali avait ma carabine; c'en était assez pour leur passer sur le corps et frayer la route à mes compagnons. J'étais près de bondir sur ceux qui obstruaient l'issue de la salle, lorsque la natte, étendue derrière le roi, se souleva brusquement, et qu'apparut un nouveau personnage.....

C'était un guerrier nègre musulman, de haute et belle stature, au visage dur et cruel. Par l'échancrure de la natte qui lui livra accès, nous pûmes voir au dehors une brillante escorte de cavaliers armés : c'est leur arrivée qui avait mis le camp en émoi.

En l'apercevant, Ben-Ali s'écria :

« N'Dakò!!... Malheur! fuyez, maître!

— Qu'est-ce? m'écriai-je...

— Ce guerrier, c'est N'Dakò, la terreur de ces contrées! N'Dakò, le fameux capitaine du roi de Bida, le grand destructeur, le grand recruteur d'es-

claves! reprit-il; sa présence ici ne pron
rien de bon pour vous. Il hait les hommes
Fuyez, fuyez bien vite! »

Tout en me tenant en garde contre une tr
je me rassis, curieux de voir ce qu'allait f
terrible homme.

Cependant N'Dakò s'était penché à l'ore
roi, et bientôt s'engagea une conversation a
à laquelle *l'amiral* et le chef des troupes
seuls part. Le roi paraissait radieux. Enfin s'
sant à nous :

« Hommes blancs, s'écria-t-il, ne me parl
de paix, elle est impossible. Avant toutes c
je veux combattre et vaincre mes ennemis.
à vous, si vous avez l'audace de pénétrer plus
je vous ferai mettre à mort sans pitié. »

Il dit, et aussitôt se leva. L'assistance ent
comme lui. Quant à N'Dakò, il laissa tomb
nous un regard où se lisaient le triomph
défi.

« Prends garde, roi Kpanaki, répliq
prends garde d'avoir à te repentir un jour
conduite.

— Veux-tu des présents? veux-tu des esc
reprit-il, inquiet sans doute de notre mécon
ment.

— Nous sommes chrétiens, répondis-je; t
hommes sont nos frères. Et l'esclavage, ajo

en visant N'Dakò, l'esclavage nous fait horreur, et nous le combattrons partout, toujours, et sans merci. »

Sur ces entrefaites, *l'amiral*, qui s'était rapproché de nous, parlait à Ben-Ali :

« Fuyez vite, me dit celui-ci. N'Dakò apporte à Kpanaki l'alliance du roi de Bida, et lui amène deux cents cavaliers armés qui l'aideront à faire une grande razzia, dont ils partageront les profits. Il craint que vous ne vous y opposiez, car il ignore combien d'hommes vous avez à bord. Mais sûrement il médite votre perte. *L'amiral* vous engage à fuir au plus vite. »

En effet, depuis qu'ils avaient entendu les dernières paroles du roi, les guerriers qui nous entouraient, les musulmans surtout, s'étaient renfrognés. Au dehors il s'élevait de grandes clameurs. De tous côtés brillaient des armes nues. Je m'acheminai résolûment vers la sortie, frayant à mes compagnons un passage au milieu de la foule, qui, pour se précipiter sur nous, avait l'air de n'attendre qu'un signal.

Arrivés au rivage, nous y fûmes rejoints par *l'amiral*, qui nous fit en hâte monter en pirogue, tout en confirmant ce que Ben-Ali nous avait assuré :

« Je suis ennemi de N'Dakò, ajouta-t-il; mais je suis contraint de lui obéir, car le roi est fier d'une

alliance qui lui assure le succès dans la lutte qu'il a entreprise. Voyez plutôt..... »

Et de la main il nous montrait le camp où régnait une prodigieuse animation. Les konkos y sonnaient avec frénésie, les tam-tams y faisaient rage, tous y couraient aux armes, et le roi Kpanaki, vêtu d'une robe écarlate, montait à cheval, ayant à ses côtés N'Dakò.

Sur le rivage, femmes et enfants couraient effarés, entassant pêle-mêle leurs effets dans les canots, et s'apprêtaient à y entrer eux-mêmes, afin de s'abriter sur le fleuve, pendant que l'armée s'en irait détruire Amara, et en capturer les habitants qui seront ensuite vendus aux trafiquants d'esclaves.

L'évêque Crowther devait rétrograder avec le *Henry-Venn* jusqu'au confluent, pour se rendre de là à Bida, sur la rivière Lafùn. Il me fallut donc le quitter. Mais auparavant il me voulut laisser un souvenir et un témoignage de notre rencontre.

Je lui avais fait part de la généreuse initiative prise par le roi des Belges ; je l'avais longuement entretenu de la conférence de Bruxelles [1], et des résolutions qu'elle avait adoptées; je lui avais parlé de mes compatriotes Maes et Crespel, morts l'un et l'autre sur la terre d'Afrique. A son tour, avant de nous séparer, il me dit :

[1] Tenue au palais du Roi, en septembre 1877.

« Quand vous reverrez votre pays, remettez à votre souverain cette lettre, écrite de ma main. Elle lui apprendra que vous avez contribué pour une large part à le faire connaître parmi nous, que son nom est gravé dans nos cœurs, et que nous l'aimons comme l'un des plus généreux bienfaiteurs de notre pauvre Afrique. »

Là-dessus il me remit une longue lettre, à l'adresse de S. M. Léopold II, roi des Belges, président de l'OEuvre internationale de civilisation dans l'Afrique centrale.

Puis je lui fis mes adieux.

Peut-être ne le reverrai-je plus, cet homme de bien; mais, à coup sûr, je ne l'oublierai pas.

CHAPITRE XIV

Étude du Bénué. — Hypothèses. — Stanley et le Loualaba. — Histoire de l'invasion musulmane sur le plateau équatorial. — Sokoto, Bida et Rabbah. — Au pays des Akpotos. — La rivière Okari. — Le serpent. — Une heureuse rencontre. — Ogbéri et le roi Zumbade. — Religion et agriculture. — Un moment d'effroi. — Une fête sanglante.

J'étais donc encore une fois livré à mes seules forces. Heureusement j'avais un guide fidèle, sur qui je pouvais sérieusement compter : en effet, Ben-Ali s'était engagé à me suivre n'importe où. C'était un précieux interprète : outre le haussa, il comprenait et parlait différents dialectes des tribus riveraines du Bénué, le mitshi, le doma, qui non-seulement ne ressemblent en rien au langage des Filanis, mais diffèrent essentiellement les uns des autres. J'étais, du reste, décidé à poursuivre ma route jusqu'à épuisement de mes dernières ressources.

Quel champ d'exploration que ce Bénué, fleuve mystérieux dont on ignore les sources, et qui, mieux connu, aidera peut-être un jour à combler les lacunes qu'on remarque sur nos cartes, et qui laissent une tache blanche au cœur de l'Afrique! Tout indique que les monts Adamawa lui fournissent un sérieux contingent; mais est-ce que là même il

n'existerait pas une série de lacs, comme c'est le cas pour les sources du Nil? Le Châri, le Serbewel, qui se rendent au lac Tchadd, ou qui en viennent, n'auraient-ils pas quelque part un point de jonction, au lac Tombouri, par exemple? Bref, est-ce que le Bénué ne donnerait pas la clef de plus d'un problème qui s'offre encore aux investigations des explorateurs des grands lacs de l'Afrique orientale?

Dans son admirable voyage à travers le continent mystérieux, Stanley nous revèle l'existence d'une voie fluviale qui relie le N'Yangwé à l'océan Atlantique; mais pourrait-on affirmer que la voie qu'il a suivie est bien la seule branche du Loualaba? — Ne se pourrait-il pas que ce n'en fût qu'un affluent, grossi par l'énorme masse d'eau que fournit le versant occidental des monts Bleus? et le bras principal du Loualaba ne se dirigerait-il pas vers l'ouest? — En effet, depuis le point de jonction du Loukouga avec la Lououa jusqu'au lac Kamolondo, il y a environ soixante-douze kilomètres; or, malgré cette faible distance, on constate au lac Kamolondo une différence de niveau de trois cent quatre-vingts mètres, que la dérivation d'un bras du Loualaba peut seule expliquer. J'ajoute qu'au moment où il a franchi cet intervalle, Stanley, afin de se soustraire aux attaques des naturels, a dû presque constamment se tenir au milieu du fleuve, s'abritant derrière les îles dont

il est parsemé, et qu'ainsi il lui a été impossible d'étudier, comme il l'aurait voulu, cette partie de la rive.

Quoi qu'il en puisse être, la contrée qui confine avec le Niger et le Bénué, sur la rive droite de celui-ci, c'est, ai-je dit, l'Igbirra-Panda, qui s'étend jusqu'à Okéta; viennent ensuite, sur la même rive, le Bassa, qui se termine à Egy; le Doma, qui a pour frontière les monts Adams, et le Bautshi, qui se prolonge jusqu'à la chaine des monts Murchison. En face, sur la rive gauche, sont : l'Akpoto, qui comprend la région intermédiaire entre le confluent et Agadumo; le Mitshi, qui s'étend depuis Agadumo jusqu'à Anufo, et le Kororofan, dont l'extrême frontière est la rivière Akam. Là commence le pays d'Hamaruwa, qui occupe les deux rives, et va jusqu'à l'Admawa, dont Yola est la capitale.

Toute la rive droite du Bénué est au pouvoir des Filanis, c'est-à-dire de mahométans. L'islamisme a même fait invasion sur la rive gauche, dans le Kororofan, qui a pour capitale Wukari, et ne s'est arrêté qu'à Hunuë, qui touche au Mitshi.

Refoulées par lui dans leurs derniers retranchements, dans le Mitshi, dans l'Akpoto, sur le bas Niger et dans la région équatoriale, les populations fétichistes ne tarderont pas à y être subjuguées par les noirs disciples du Prophète.

Situé au-dessus de Lokojà, le Kakanda est peuplé d'émigrés, originaires de la rive droite du Bénué. Les monts Soracte eux-mêmes servent de refuge à ces victimes de l'invasion musulmane. Toutefois, les Bassas qui y habitent diffèrent complétement des peuplades du Bassa établies sur le Bénué. Celles-ci ne se tatouent pas, et elles ont leur dialecte propre ; il en est tout autrement des habitants des monts Soracte, dont, au surplus, le langage ressemble à celui de Nupe et de Kakanda. Ce sont là autant de tribus fétichistes qui ont fui devant les propagateurs de l'islamisme.

L'invasion musulmane sur le plateau central est de beaucoup antérieure à celle d'El-Hadji, qui, à l'exemple d'un autre conquérant, avait, lui, envahi la région du Fouta-Dialon, et entamait le Sénégal, quand ses efforts se vinrent briser contre l'énergie déployée par Paul Holl à Médine, et habilement secondée par le gouverneur Faidherbe (1857).

Sur le plateau central, la puissance musulmane, je l'ai déjà dit, a pour siége Sokoto, situé sur la rivière Fadam, l'un des affluents du haut Niger, au sud du Soudan, par 13° 30′ latitude nord.

Ce n'était jadis qu'une maigre bourgade, par où passaient les caravanes de Mores qui sillonnent l'Afrique dans tous les sens. Un jour, le précurseur d'El-Hadji, Fodie, qui était *chérif* ou *mollah* comme s'appellent eux-mêmes les marabouts musulmans,



un jour Fodie eut une vision : Mahomet lui enjoignit d'appeler aux armes tous les vrais croyants, et de conquérir à la vraie foi les régions qu'arrosent le Niger et le Bénué, et que par avance le Prophète assignait comme patrie à ses serviteurs.

A la voix de Fodie, les farouches adeptes de l'Islam accoururent en foule du nord et de l'orient se ranger sous son étendard. Conduits par lui, ils se ruèrent comme l'ouragan sur les populations fétichistes, et, de Gando à l'Adamawa, en firent un horrible carnage. Promenant partout l'incendie, tuant tout ce qui leur résistait, traînant le reste en esclavage, bientôt ils furent maîtres du pays compris entre le Soudan et le Bénué, dont la rive droite tout entière tomba sous leur joug. Ils débordèrent ensuite sur la rive gauche, envahirent l'Adamawa, l'Hamaruwa et le Kororofan, en refoulant devant eux ou en massacrant tout ce qui leur faisait obstacle, et ne s'arrêtèrent qu'en face des monts Mitshi, que, tôt ou tard, ils dépasseront certainement.

A quoi aboutira-t-elle, cette guerre religieuse, où la foi sert de prétexte à l'extermination? L'islamisme sera-t-il une transition utile de la barbarie fétichiste à un ordre de choses meilleur? De cette invasion elle-même sortira-t-il enfin quelque bienfait pour ces peuples sauvages ? Non, certes; et qui donc oserait envisager comme une cause de bien cette monstrueuse iniquité? Quand on a vu des mar-



chés d'esclaves, des razzias, des villages incendiés, des tueries de femmes, d'enfants, comment admettre que jamais ces noirs sectateurs de Mahomet puissent, le fer et le feu à la main, contribuer en quoi que ce soit au progrès de la civilisation? Comme Attila qui répétait que l'herbe ne pouvait plus croître où son cheval avait passé, l'invasion musulmane ne laisse derrière elle que ruines et iniquités. Et pour endiguer ce flot, où sont les *champs catalauniques?*

Il s'en faut pourtant que les nègres musulmans soient hostiles aux Européens. Au contraire, ils prisent très-haut leurs mérites, et, le cas avenant, ils savent très-bien les apprécier. Mais c'est vainement qu'on leur proposerait d'abolir la traite des noirs : outre qu'elle est pour eux une source de richesses, ils regardent l'esclavage comme d'institution sacrée, et sur ce point ils sont absolument intraitables. Ils ont d'ailleurs la rage de faire des prosélytes, sont profondément rapaces, et si d'abord ils épargnent ceux qui embrassent la loi du Prophète, c'est sous la réserve de les sucer ensuite jusqu'au sang.

C'est le sultan de Sokoto, Ali-Hù-Sariki-N'Musulmi, qui est dans les contrées dont je parle le chef de l'Islam, et, sans contredit, l'homme le plus puissant de l'Afrique centrale. Sa capitale, Sokoto, a été bâtie sur l'emplacement du pauvre hameau où Fodie eut sa vision; c'est maintenant une belle ville,

riche de toutes les splendeurs du luxe oriental. Les troupes d'Ali-Hù sont nombreuses, bien armées, voire même disciplinées. Il jouit d'immenses revenus. Il n'a pas de haine contre les blancs, mais il tient à l'esclavage comme à la prunelle de ses yeux. Son appui serait d'un grand secours aux explorateurs de l'Afrique, et à l'aide d'un firman du sultan de Constantinople, il leur serait facile de l'obtenir.

L'empire de Nupé ou Nufi, qui longe le haut Niger, ainsi que le royaume de Bida, qu'arrose la rivière Lafùn ou Kundunia, dépendent tous deux de Sokoto.

Nupé a pour roi Umoru, neveu du rebelle de ce nom qui longtemps troubla les pays du haut Niger, et contre qui le souverain actuel a combattu en faveur des rois Zumo-Zaki et Massaba [1], ses prédécesseurs. Ce chef rebelle était un ancien négrier, devenu général en chef de Zumo-Zaki, roi de Nupé et des Filanis, vassal du sultan de Sokoto.

Zumo-Zaki avait un frère, Dasaba, que le général Umoru instigua à s'emparer du pouvoir, et l'y aida. Après quoi le traître ourdit une conspiration contre son propre complice, Dasaba, souleva contre lui les Filanis, parvint à le détrôner, et prit en main l'autorité.

Sur ces entrefaites, Zumo-Zaki avait intéressé à son sort le sultan de Sokoto, dont après sa chute

[1] *Massaba*, contraction de *Mahomet-Saba*.

Dasaba implora aussi l'assistance. Le sultan réconcilia les deux frères, et leur conseilla d'unir leurs forces contre Umoru, ce qu'ils firent. Secondés par les armes du sultan lui-même, trois fois leurs efforts échouèrent; néanmoins ils finirent par vaincre le rebelle, qui se réfugia à Gbako, dans le Lafùn. L'ancien roi, Zumo-Zaki, remonta alors sur le trône des Filanis, et Dasaba prit le titre de roi de Nupé, mais en laissant à son frère le soin de gouverner. C'est en 1873 que le roi actuel, Umoru, succéda à Massaba.

La capitale de Nupé, Rabbah, compte soixante-dix mille habitants, Filanis, Nupéens, Haussas, Yoribbiens et Egbus. Elle a un mille de long. Les caravanes qui s'y arrêtent en font l'un des points les plus importants du Niger. A l'endroit où l'on aborde, se remarquent de nombreuses ruines : ce sont les débris de l'ancien Rabbah.

Quant au roi de Bida, nègre musulman, vassal du sultan de Sokoto, c'est un ami des Européens. Depuis nombre d'années les steamers anglais visitent son pays, qu'arrose la rivière Lafùn ou Kundunia; ils y sont accueillis avec beaucoup de faveur, et en tirent de grandes quantités d'ivoires.

A la fin de l'année 1871, le steamer *Formoso*, capitaine Chaplan, échoua sur un banc de sable, entre Lokojà et Eggan; en vain l'on essaya de le renflouer, il fut bientôt évident que seule la crue

des eaux le pourrait dégager. Or, on était en septembre : c'était une perspective de huit à neuf mois d'attente! On en confia la garde à des indigènes de Sierra-Leone employés à bord, et le reste de l'équipage se rendit à Bida pour y invoquer le secours du roi. C'étaient : le capitaine, un ingénieur et un charpentier anglais, trois membres de la famille Crowther, l'évêque entre autres, MM. R. Renner, J. C. Bishop, J. B. Macaulay et R. Campbell. Le roi les accueillit cordialement, fit à chacun don d'un cheval, et afin de leur permettre de rejoindre la côte, leur fournit un guide. Ils passèrent par Mùregi, Elà, Lade, Kpoto, traversèrent l'Ilorin, et au bout de trois mois arrivèrent à Lagos. A les entendre, leur voyage fut aussi aisé qu'agréable, et il ne leur en mésavint nulle part.

Depuis lors, nombre de trafiquants s'en vont de Lagos et Bida par l'Ilorin, et ramènent à la côte des ivoires et de petits chevaux de race arabe, provenant des contrées que baigne le haut Niger. On peut aujourd'hui considérer Bida et Eggan comme acquises à la civilisation européenne : des comptoirs y sont installés, des trafiquants établis, et chaque année huit ou dix steamers s'en vont par là. Il y a des factoreries anglaises à Wonangi, à huit milles de Bida.

Mais, je le répète, il s'en faut bien que l'influence de l'islamisme soit généralement aussi heureuse :

semblable à une tache d'huile, il gagne de proche en proche sur tout le plateau équatorial, et trop souvent y marque son passage par la désolation et la ruine. Partout, au Bénué, j'ai vu des bourgs détruits, des traces d'incendie, des ossements blanchis. Abattu, Oruko, Dagbo, Egy dans le Bassa; Otià, Agatù, Ojogó dans le Doma, ne sont plus que les restes des villages saccagés par les envahisseurs, et dont les habitants ont fui sur la rive gauche, dans les monts Akpotos et chez les Mitshis.

Sur la rive droite du Bénué, qui a passé tout entière sous le joug musulman, on parle le haussa, langue *gor*, à suffixe déclinable; cependant les naturels y ont conservé leurs dialectes propres, le bassa, le doma, qui diffèrent l'un de l'autre, et du mitshi, lequel se parle sur la rive gauche.

J'ai observé chez les Akpotos et les Mitshis les mêmes traits caractéristiques que chez les tribus d'Igarà et même de l'Ibò : ils sont d'une extrême sauvagerie; les pratiques fétichistes, les sacrifices humains, le cannibalisme fleurissent parmi eux.

Fréquemment, quand ils se veulent débarrasser de qui les gêne, leurs prêtres recourent à l'épreuve du poison : ils l'accusent d'un crime quelconque, d'ordinaire de sorcellerie, ce qui est à leurs yeux un méfait capital; pour s'en laver, l'accusé avale une décoction de mélisse et de laurier-rose, et il succombe. Souvent il y a une contre-épreuve, c'est-

à-dire que les prêtres à leur tour s'administrent du poison ; mais ils s'en tirent au moyen d'un antidote, dont j'ignore le secret. Un peu d'émétique suffit d'ailleurs pour neutraliser l'effet de leur drogue.

Le *Pourrah*, dont j'ai signalé l'existence à Sierra-Leone, compte de nombreux adeptes jusque chez les Akpotos et les Mitshis ; mais c'est à Asaba surtout qu'ils abondent. C'est là aussi que leurs cérémonies se célèbrent le plus ouvertement, au grand effroi de ceux qui ne sont pas affiliés à cette mystérieuse association.

La religion des peuplades fétichistes du Bénué se réduit à un grossier paganisme mélangé de coutumes et de pratiques, la circoncision par exemple, qui offrent certaine analogie avec les rites du judaïsme.

La plupart croient à deux dieux, ou, si l'on veut, à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais ; l'un qui récompense, l'autre qui punit.

Conçu d'habitude sous la forme d'animaux nuisibles, de serpents, d'alligators, de léopards, le dieu mauvais exerce un bien autre prestige que le bon, encore que celui-ci soit représenté par des arbres utiles, par un fleuve, par les astres. C'est au mauvais que, dans l'espoir d'apaiser son courroux, on érige le plus de temples et qu'on immole le plus de victimes. Quant au bon, comme il n'est pas à redouter, on le délaisse. C'est chose curieuse que le peu de respect avec lequel on traite les prétendus inter-

médiaires du dieu bon, les fétiches qui sont tantôt un vase de terre, tantôt une marmite, tantôt une amulette quelconque. D'abord on leur adresse des prières, puis on leur intime des ordres; et si l'affaire au sujet de laquelle on a invoqué leur appui ne réussit pas, si le vœu que l'on a fait n'est pas exaucé, on se livre sur eux à toute espèce de violences; on les injurie, on les frappe, et souvent on les brise en mille pièces. Mais après les avoir accablés d'outrages, on se hâte d'en rassembler les débris, que l'on conserve soigneusement; finalement, pour détourner la colère du dieu mauvais et se soustraire au châtiment réservé aux sacriléges, on lui offre un sacrifice.

Cependant, après m'être avancé jusqu'à Zuwó, je constatai que mon mince bagage était près d'être épuisé, et, bien à regret, il me fallut songer à rebrousser chemin, tout en me demandant si, avec le peu qui me restait, il me serait même possible de regagner la côte. A cela, rien d'étonnant : à chaque village par où je passais, c'était ou un tribut à payer, *le kàro*, comme le nomment les peuplades musulmanes, ou un cadeau obligé à offrir au chef. En tout état de cause, sans un secours inattendu, il m'était impossible de me hasarder plus loin, d'autant que le Mitshi était en feu, et que constamment j'avais sous les yeux des traces de luttes, de rapines et de carnage.

Je me décidai donc à redescendre par le pays des Akpotos qui, pour la plupart, de même que les peuplades du Mitshi, sont anthropophages.

J'y rencontrai une rivière que les indigènes appellent Okàri, qui coupe le Bénué en plusieurs endroits, notamment à la hauteur des îles Joko, situées sur la rive gauche de ce fleuve, par 5° 20′ longitude est de Paris, et qui, à en juger par mes propres observations, jointes aux renseignements qui m'ont été fournis sur les lieux, ne serait autre que la Bonny.

Jusqu'à ce jour on a toujours indiqué sur les cartes la rivière Bonny comme communiquant directement au Niger; je suis porté à croire qu'il n'en est pas ainsi, mais que, durant la saison des pluies, certaines criques desséchées en été les relient l'un à l'autre par la rivière Inam. Parmi les raisons qui me font croire que véritablement la Bonny n'est pas un déversoir du Niger, je signalerai la différence qui existe entre les huiles de palme arrivant par ces deux cours d'eau : on sait qu'après celles du Congo, les huiles de palme du Niger sont les plus estimées sur les marchés d'Europe, tandis que celles de Bonny y ont toujours été cotées plus bas. Au contraire, par les rivières de Brass, du Nouveau-Calabar, de San Barbara d'Akassa, de San-Nicolas et de Benin, on reçoit des huiles tout à fait semblables à celles du Niger, auquel ces rivières

communiquent bel et bien. Je le demande, cette différence de qualité se faisant sentir dans un même produit, suivant qu'il arrive par la rivière Bonny ou par le Niger, n'est-elle pas une preuve que ces deux cours d'eau ne communiquent pas directement entre eux?

Au dire des naturels, d'ailleurs, la Bonny traverserait l'empire d'Ibò, le pays des Ogidis, où elle prend le nom d'Okoloba, se dirigerait vers la mer, et à son embouchure s'appellerait Bonny. Si réellement il en est ainsi, cette grande voie fluviale, dès là qu'elle traverse une contrée fertile, riche sous tous les rapports, ouvrirait au commerce de précieux débouchés dans l'Ibò.

A mesure que j'avançais dans l'Akpoto, les difficultés se multipliaient sous mes pas : à la pauvreté de mes ressources et même de mes munitions se joignait l'hostilité de plus en plus manifeste des habitants. A tout moment j'avais à redouter soit une embuscade, soit une trahison. Des partis d'indigènes, fuyant devant l'invasion musulmane, sillonnaient le pays : formés habituellement de cannibales du Mitshi, ils étaient d'autant plus à craindre que les attaques dont eux-mêmes étaient l'objet et la destruction de leurs villages les surexcitaient au plus haut point. Plusieurs fois je fus contraint de me cacher, et toujours j'évitais, autant que possible, les villages trop populeux. La nuit, je m'en allais

avec Ben-Ali marauder un peu de légumes et des bananes, ou bien nous vivions du produit de ma chasse.

De jour en jour ma situation empirait. Aussi tombai-je dans le découragement. Il me semblait, par échappées, être près de ma fin : les privations, l'excès de fatigues, des dangers toujours renaissants, un qui-vive perpétuel qui m'ôtait tout repos, m'affaiblissaient moralement et physiquement. Et néanmoins je n'aurais à aucun prix voulu trahir devant mon fidèle Ali les inquiétudes qui me dévoraient. Bon gré, mal gré, si alarmé que fût mon cœur, si navré que je fusse pour lui et pour moi, j'affectais de paraître joyeux et tranquille sur notre sort.....

Une nuit, j'avais, selon ma coutume, suspendu mon hamac à de jeunes palmiers croissant près d'une crique en communication avec la rivière Okari, que déjà nous avions dépassée, et je m'étais assoupi, vaincu par la fatigue, tandis qu'Ali veillait. Nous montions la garde à tour de rôle, et rarement je dormais plus de deux heures de suite. Il en était ainsi depuis mon départ du Sénégal : quand ce n'était pas la préoccupation ou l'imminence d'un danger qui me rendaient le sommeil agité, fiévreux, c'étaient les moustiques qui se chargeaient de le troubler. Bien entendu, j'avais perdu l'habitude de quitter mes vêtements avant de me coucher. Tout au contraire, afin de me garer autant que faire se

pouvait des piqûres d'insectes, je me sanglais et me vêtais beaucoup plus la nuit que le jour. Mais on a beau s'ingénier : le repos que l'on goûte dans les conditions où je me trouvais n'est que factice; le corps, à force d'être moulu, s'affaisse sur lui-même, mais l'oreille est aux écoutes et l'esprit veille. On dort, mais à la façon des somnambules.

C'est dans mon hamac que communément je me reposais, la tête appuyée sur le havre-sac qui renfermait mes notes. Suspendus à ma ceinture, mes revolvers, non plus que ma carabine, ne m'abandonnaient jamais.

Sous un climat moins meurtrier, dans un pays béni du ciel, en Palestine, en Syrie, l'existence que je menais aurait pu avoir quelque charme; mais dans l'Afrique centrale, j'affirme qu'elle n'en offre aucun : bien loin de la poétiser, les pluies torrentielles, les miasmes paludéens, les insectes, le manque de nourriture, la vue, le contact, la crainte des naturels, tout l'enlaidit, et souvent elle est bien dure, bien amère.

Cette nuit-là, j'étais exceptionnellement plongé dans un sommeil de plomb, quand je fus réveillé par une douleur aiguë à la hanche. Je venais d'être piqué par un serpent que je sentis glisser sous ma main. Instinctivement, je jetai sur lui le burnous qui me recouvrait, et de la crête de mon revolver, je me mis à le marteler; sans le savoir, je lui fra-

cassai la tête. Il avait la peau tachetée de vert et de noir, la tête plate, et sa queue se terminait en pointe effilée. Gros d'un pouce, il avait un mètre soixante centimètres de long. Je l'ai rapporté en Europe.

Comme sa piqûre me brûlait cruellement, je fis cuire par Ben-Ali quelques touffes de *raidore,* et les appliquai sur la plaie, après l'avoir préalablement mise à nu en y allumant un tantinet de poudre.

Il va de soi que le reste de la nuit je n'eus pas un moment de sommeil. Je craignais la fièvre, à laquelle j'avais si heureusement échappé jusqu'alors, et à part moi, je maugréais contre la fortune qui m'était adverse juste à l'heure où j'avais le plus besoin de toutes mes forces et de toute mon énergie.

Le matin, j'essayai de me lever et de marcher; ma jambe était comme paralysée; à chaque pas, je souffrais horriblement, et ce qui surtout m'alarmait, il se formait tout autour de ma blessure un cercle noirâtre. Quand je sentis que j'avais peine à me tenir debout, je ne m'en pus croire, et je m'imaginai avoir le cauchemar!

« Plie bagages, Ali », m'écriai-je.

J'étais en proie à une sorte de vertige, et si vives que fussent mes souffrances, je me mis néanmoins à marcher. Me voyant boiter et devinant ce que j'endurais, Ali hochait tristement la tête. Mais eussé-je dû périr sur place, pour rien au monde je ne me serais arrêté! L'idée seule de m'arrêter m'enfiévrait.

J'avançai donc, mais, hélas! bien lentement, et pour un peu je tombais là.

Nous suivions la crique au bord de laquelle j'avais campé la veille, quand de grandes clameurs attirèrent mon attention. Prudemment je regarde, et j'aperçois toute une flottille de pirogues :

« Encore une tribu qui émigre, me dit Ali. Nous n'avons rien de bon à en espérer. Mieux vaut nous abriter dans les hautes herbes. »

Mais voilà qu'une des pirogues aborde, et ceux qui la montent poussent des cris perçants, en nous enjoignant du geste de faire halte.

« Attendons-les, dis-je à Ali. Ils sont tout au plus vingt-cinq dans le canot; s'ils nous veulent du mal, nous les culbuterons aisément. Adossons-nous à cet arbre, et faisons bonne contenance. »

Cependant les sauvages avaient atterri. Un pli de terrain les déroba un instant à ma vue; lorsqu'ils réapparurent, je braquai sur eux ma lorgnette, afin de les bien compter... Fièvre ou hallucination, dans ce chef qui s'avance, je m'imagine reconnaître Oputa, et aussi vite que ma blessure me le permet, je me porte vers lui, laissant Ali stupéfait.

Je ne m'étais pas trompé. C'était bien Oputa, et je renonce à décrire la joie avec laquelle je lui serrai la main.

Pour la seconde fois, quand tout paraissait se dérober sous moi, j'étais sauvé!

Oputa m'annonça qu'il s'en allait chez le roi Zumbade, souverain d'Ogbéri, pour y conclure avec lui un traité d'alliance. Le matin, alors qu'il était sur le point de s'engager dans la bifurcation nord, il avait aperçu mon chapeau, ma vareuse rouge, m'avait reconnu, et avait ordonné à ses rameurs de pousser ces cris stridents que j'avais pris pour le signal d'une attaque.

« Venez avec moi, continua-t-il, lorsqu'il apprit que j'étais souffrant; vous vous reposerez à Ogbéri, où nous arriverons ce soir. »

J'acceptai. Il est vrai que je m'écartais de mon chemin, mais du moins j'étais sûr de pouvoir regagner le Niger, à moins qu'Oputa ne fût lui-même attaqué et ne succombât dans la lutte, ce qui, eu égard aux forces dont il disposait, était peu probable.

Comme il l'avait prévu, nous arrivâmes à la nuit devant Ogbéri. Le repos que j'avais goûté pendant le jour m'avait été salutaire, et, sur l'ordre du roi, l'un de ses hommes m'avait appliqué des cataplasmes d'herbes qui m'avaient singulièrement soulagé. Je pus donc, sans éprouver de trop vives douleurs, descendre à terre, après quoi Oputa me conduisit chez Zumbade, qui, averti de notre présence, nous reçut solennellement dans sa hutte d'honneur.

Zumbade est âgé : c'est un des rares nègres à cheveux blancs que j'aie vus; sa physionomie a je ne

sais quoi de cruel qui ne prévient pas en sa faveur. Cependant il m'accueillit avec beaucoup d'aménité, et, en gage d'amitié, partagea avec moi le kola et le vin de palme.

Après la cérémonie, je me retirai. Le roi mit à ma disposition un petit corps de logis formé d'un rez-de-chaussée seulement, entouré d'une galerie, sous laquelle je suspendis mon hamac, où je me couchai, tandis qu'Ali, enveloppé dans une couverture, s'accroupissait à l'entrée de ma rustique demeure.

Le lendemain, je me sentis mieux; et, bien que ma plaie fût encore très-douloureuse, je me disais qu'une fois l'effet du venin conjuré, — et il l'était manifestement, — sans doute elle se cicatriserait bientôt. Toutefois, ne pouvant me résoudre à rester inactif, je me mis en devoir d'explorer la ville d'Ogbéri, que la veille je n'avais fait qu'entrevoir.

Les huttes dont elle se compose sont faites les unes en chaume, les autres en sable durci, et ressemblent beaucoup à celles d'Asaba, qui se distinguent par leur solidité.

Ses habitants sont des nègres Akpotos, mais leur roi a embrassé l'islamisme, afin de conquérir les bonnes grâces des musulmans, et de se soustraire à leurs déprédations. Il paye tribut au chef d'Yola, dans l'Adamawa.

Les prêtres d'Ogbéri sont d'anciens féticheurs,

qui maintenant se vêtent d'une ample robe de marabout, dont ils ont emprunté aussi le caractère farouche. Ils ont la manie du prosélytisme. Parmi eux figurent quelques vrais chérifs, venus du pays des Filanis.

Leur religion est un mélange d'islamisme et de fétichisme. Chaque matin, à la pointe du jour, et le soir, au coucher du soleil, les prêtres convient le peuple à la prière en criant par toute la ville : *Allahaku-barù!* Ces ministres du culte se proclament les interprètes d'Yibirila, le messager du Prophète, et entretiennent la superstition parmi le peuple, qui paraît les craindre et les vénérer tout à la fois. Quand ils célèbrent quelque cérémonie, ils exhibent à la foule des lambeaux d'étoffe, où sont transcrits en caractères haussas les noms des anges qui peuplent le bienheureux séjour, ainsi que certains articles de leur singulier *Credo*. J'en ai recueilli qui témoignent à l'évidence d'emprunts faits au Coran, mais au Coran travesti et défiguré.

Au sujet du jugement dernier, les Akpotos que j'ai rencontrés professent une doctrine passablement baroque : à les entendre, entre la terre et l'entrée du paradis, il existe un pont immense (*dogokadarùka*), tellement long que, pour le franchir, il faudrait marcher mille ans (*dubù sêkâru*). Jeté sur un abîme sans fond, il est aussi étroit que le tranchant d'un glaive. Seuls, les vrais croyants sont

appelés à le traverser. Ils ont la certitude d'en atteindre le bout, mais le temps qu'ils mettront à le passer dépend de la manière dont ils auront vécu ici-bas. Il en est qui le devront franchir à pied et dont le voyage, comme bien on pense, durera très-longtemps; meilleurs que ceux-là, d'autres le traverseront à cheval, sans péril aucun, mais au pas; d'autres encore, supérieurs en sainteté aux premiers et aux seconds, le franchiront au galop; enfin les saints par excellence s'en iront au vol en paradis, c'est-à-dire en moins de rien.

Pour ce fameux paradis, il est tout à fait conforme à l'idéal du bonheur, tel que la plupart des nègres le conçoivent : j'entends que c'est le paradis de Mahomet, revu, corrigé et surtout considérablement augmenté; qu'il est peuplé d'innombrables houris, et que d'éternelles félicités y sont promises à ceux qui auront l'heur d'y être reçus. Véritablement, on ne s'attendrait pas de la part des nègres à semblables débauches d'imagination! Qu'on en juge par ce trait : Il y a là quelque part un palais si vaste, si vaste, que, pour en faire le tour à cheval, il faudrait chevaucher cinq cents ans, et il est plein de beautés, toutes plus ravissantes les unes que les autres, et dont les yeux, tant ils ont d'éclat, brillent à sept milles de distance!

Ou je m'égare, ou j'ai retrouvé parmi leurs croyances l'histoire de Jonas travestie à leur ma-

nière : Unusa-Ben-Mata (Jonah, fils d'Amittai) était un prophète du vrai Dieu. Mais il s'enorgueillit de sa mission, et un jour il se jeta à l'eau, pensant y flotter par l'effet d'un miracle. Pour le punir de sa superbe, le Seigneur permit qu'il fût englouti par un gros poisson (*kifi-kùka*), lequel devint lui-même la proie d'un alligator (*kâda*), qui, à son tour, fut avalé par un hippopotame (*dórina*); et l'un dans l'autre, ils vécurent ainsi mille ans. Au bout de ce terme, Dieu commanda à l'hippopotame de vomir l'alligator, à l'alligator de vomir le poisson, et au poisson de vomir Unusa sur la rive. Unusa reconnut alors sa petitesse et la grandeur de Dieu. Il avoua sa faute, et confessa la vraie foi.

Si les nègres ne manquent pas d'imaginative, il en est, semble-t-il, qui ne manquent pas non plus de l'esprit d'observation. C'est ainsi que d'après ceux d'Ogbéri, les petites mouches noires, très-venimeuses, qui peuplent les criques (*rairai-kùda*) vivent trois jours; les moustiques, dix; les sauterelles (*fara*), six mois; les bœufs (*ta-kàri-kàrai*), trente ans; les ânes (*zakài*), cinquante; les hyènes (*kuràye*) et les serpents (*mat-si-sai*), cent; les éléphants (*giwàye*) de même que les singes (*biràre*), sept cents; enfin les hippopotames et les scorpions (*kinàma*), mille.

Pareillement, ils divisent le jour en cinq parties, savoir : la diane, ou, comme ils l'appellent, l'*asuba;* le matin, ou le *dasafe;* le midi, ou le *rana saka;* le

coucher du soleil, ou l'*almurù*, et la nuit, ou la *lisha*.

Au reste, quoique soumis à la loi du Coran, ils sont au fond demeurés polythéistes. Entre autres divinités, ils vénèrent *Egùn*, dieu de la chasse, et *Sokogba*, dieu du tonnerre. Les grenouilles sont à leurs yeux des animaux sacrés, ainsi que les grands aigles bruns (*halietus vocifer*) qui foisonnent dans leur pays, perchent sur le faîte des huttes, et se nourrissent d'insectes, auxquels ils font une guerre acharnée.

Pour s'entre-saluer, les nègres musulmans s'embrassent en posant la main droite sur l'épaule gauche de leur ami; mais toujours, en saluant le roi, ils s'agenouillent.

Ils travaillent passablemen la terre : leurs plantations d'ignames (*dioscorée ailée* et *helmie bulbifère*) sont fort belles, et, comme leur bananiers et leurs plantains, elles donnent des produits superbes. Ils cultivent également le maïs, la casada, la patate, la colocasse et le manioc; ils connaissent l'arbre à poivre, le soi-disant *koumbo* (ou *xylope d'Éthiopie*); enfin ils récoltent quantité de ramies (*grewia mollis*) dont ils se font des cordes et maints ouvrages d'une finesse et d'une solidité remarquables.

Indépendamment du vin de palme et de bambou, on trouve sur le Bénué un breuvage analogue à la bière, et qui se fait avec une plante céréale, l'*éleusine coracana*; encore que dans l'abord il ne flatte

pas précisément le palais, on s'y accoutume néanmoins; à cause de son goût aigrelet, c'est une boisson rafraîchissante.

Il se cultive partout du tabac chez les peuplades riveraines du Bénué. On le dit originaire de Logami, dans le Soudan central; il ressemble beaucoup au tabac de la Virginie. Par contre, la canne à sucre, que l'on rencontre sur le Niger, particulièrement à Oko, et qui y est si belle, le long du Bénué ne se voit plus nulle part.

Quant à l'esclavage, malheureusement il y règne avec tout son cortége de misères, de cruautés et d'horreurs. Les maîtres n'y sont pas même tenus de nourrir leurs esclaves; ceux-ci pourvoient comme ils peuvent à leur subsistance. Désignés sous le nom de *harbe*, ils reçoivent, dans la plupart des cas, toutes sortes de mauvais traitements, et finalement descendent au niveau des brutes.

Les riverains du Bénué sont généralement fort laids, mais la taille des hommes dépasse la moyenne. Les femmes y sont d'une obésité phénoménale, ce qui, chez elles comme chez les Orientales, est une marque de beauté et de distinction. Je n'imaginais pas qu'un peuple, si sauvage fût-il, en pût venir à trouver du charme en cette monstrueuse difformité, et pourtant c'est ce qui a lieu. Telles femmes pèsent quatre cents livres! Et ce sont de royales et puissantes favorites! C'est à ne s'en fier ni à ses yeux ni à

ses oreilles. Notez qu'avec cela elles se parent des ornements les plus baroques. Tout leur est bon : des perles, des morceaux de bois, des fragments d'os, des lambeaux de cuir, voilà de quoi sont faits leurs colliers, qu'agrémentent des ongles d'oryctéropes, des dents de crocodiles et de chacals, des serres d'aigles, des vertèbres de serpents, enfin des verroteries bleues, produit indigène, qui s'obtient en fondant de vieilles bouteilles, et qu'on colore durant la fusion au moyen d'indigo. C'est on ne peut plus grossier, mais les naturels y attachent du prix, tandis qu'ils tiennent en médiocre estime nos verroteries. En fait de produits européens, ce qu'ils aiment et ce dont il se faut munir, ce sont des étoffes, des métaux, des fusils, de la poudre et du sel, autant d'articles que leur apportent les caravanes de Mores.

Après le cou, c'est leurs oreilles que les femmes du Bénué surchargent d'ornements *sui generis*. Littéralement elles se les ourlent de minces anneaux en cuivre ou en fer; et souvent une lourde pendeloque ou un morceau de verre bleu complète cette sauvage parure, dont elles tirent grande vanité.

En somme, les habitants de ces régions sont industrieux : ils travaillent le cuivre avec adresse, parfois même avec une certaine grâce; ils en font des pointes de lances, des couteaux, des lampes à huile de palme, des bagues, des bracelets. Ils forgent aussi le fer, mais assez malhabilement. Pareil-

lement ils fabriquent des poteries, des vases, entre autres, dont la décoration rappelle quelque peu l'art égyptien. Souvent, pour fondre le cuivre, l'or et le verre, ils se servent de petits fourneaux d'argile, grossièrement faits, mais très-résistants.

Le surlendemain de mon arrivée à Ogbéri, espérant goûter quelque repos, je m'étais, vers huit heures du soir, étendu dans mon hamac, lorsque Ben-Ali me vint avertir qu'Oputa demandait à me parler.

Véritablement, Oputa le suivait.

En lui serrant la main, je crus remarquer que son air trahissait de la gêne et de l'inquiétude; mais je ne m'en préoccupai pas autrement. Il venait m'annoncer que Zumbade allait, la nuit, célébrer en l'honneur de l'homme blanc une grande fête, et que j'étais instamment invité à y assister.

« Très-volontiers, répondis-je. »

Et, quittant mon hamac, je m'acheminai avec lui vers la demeure du roi, que déjà une multitude d'indigènes entouraient. Zumbade nous accueillit avec les marques d'une vive satisfaction, et nous offrit le vin de palme et le kola, tandis qu'à la foule, ses gens distribuaient du gin et du rhum. Les libations finies, nous nous dirigeâmes tous ensemble vers le théâtre de la cérémonie, situé proche de la ville.

La nuit était radieuse, la lune, dans son plein, et ses rayons projetaient au loin sur la plaine les reflets les plus fantastiques.

Qu'allait-il se passer?

Près des siéges qui nous étaient réservés, je vis avec une secrète terreur un billot, à côté duquel se tenait un nègre de haute stature, un sabre énorme à la main, dans l'attitude du bourreau qui attend la victime. Il me prit un frissonnement..... Quelle était cette victime? Moi, moi seul... En pouvais-je douter? Ah! je m'expliquais la contrainte d'Oputa et les sourires de Zumbade!

Éperdu, je jetai les yeux autour de moi.. Pas une figure amie, pas même mon Ben-Ali qui était demeuré en arrière avec ma carabine. Pour armes, je n'avais que mes revolvers. Ce m'était assez pour retarder le trépas, non pour y échapper. Cette fois-ci c'en était bien fait! J'allais périr misérablement de la main de hideux sauvages. Gorgés de gin et de rhum, altérés de sang, déjà ils dansaient la sarabande.....

J'étais résolu à vendre chèrement ma vie, quand j'aperçus à quelque distance de nouveaux arrivants. Tout d'abord je ne les distinguai pas de la foule qui gambadait et hurlait autour d'eux. Mais bientôt je vis des prêtres, des *mollahs*, qui escortaient deux malheureux nègres garrottés, entièrement nus.

Je compris alors à quelle espèce de fête on m'avait convié : c'était bel et bien à un sacrifice humain; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agissait.

Je respirai !

Peu après, m'oubliant moi-même, et mon âme se soulevant contre l'horreur du spectacle qu'on me ménageait, je dis à Oputa :

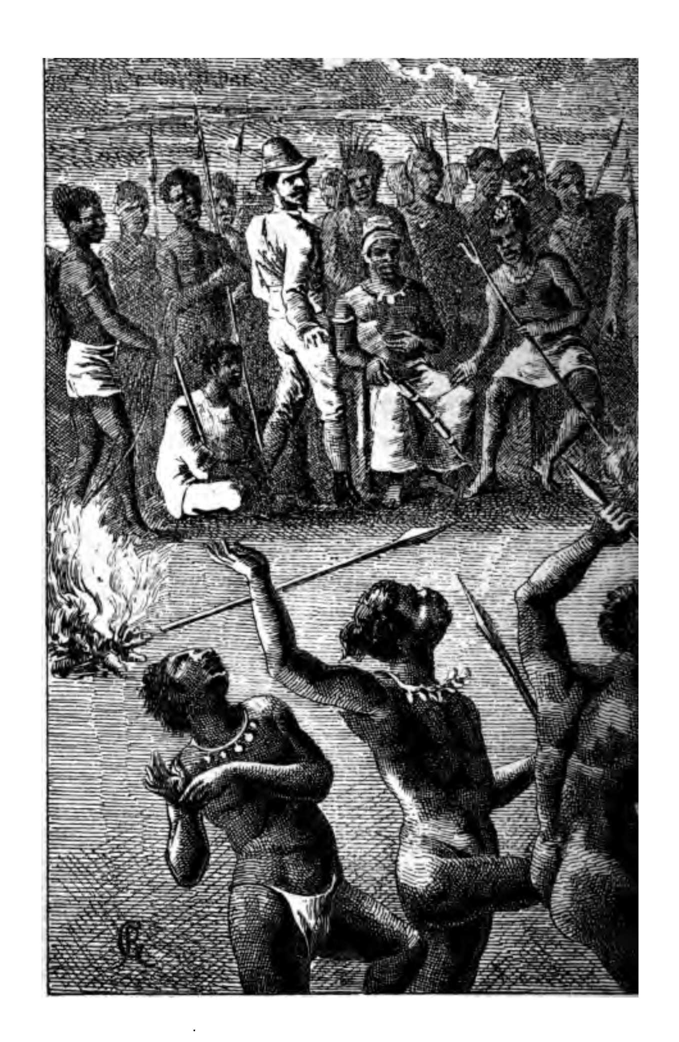
« Penses-tu que je vais rester ici ? Tu sais que nous autres blancs, nous réprouvons ces atrocités. Pourquoi m'as-tu trompé ainsi ? Je te quitte.

— Prends-y garde, répliqua-t-il. Souviens-toi que tu es entré dans les États de Zumbade à son insu. Ne l'outrage pas en fuyant une cérémonie qui pour lui est chose sacrée.

— Eh bien, dis-lui que l'homme blanc implore la grâce de ces deux infortunés. »

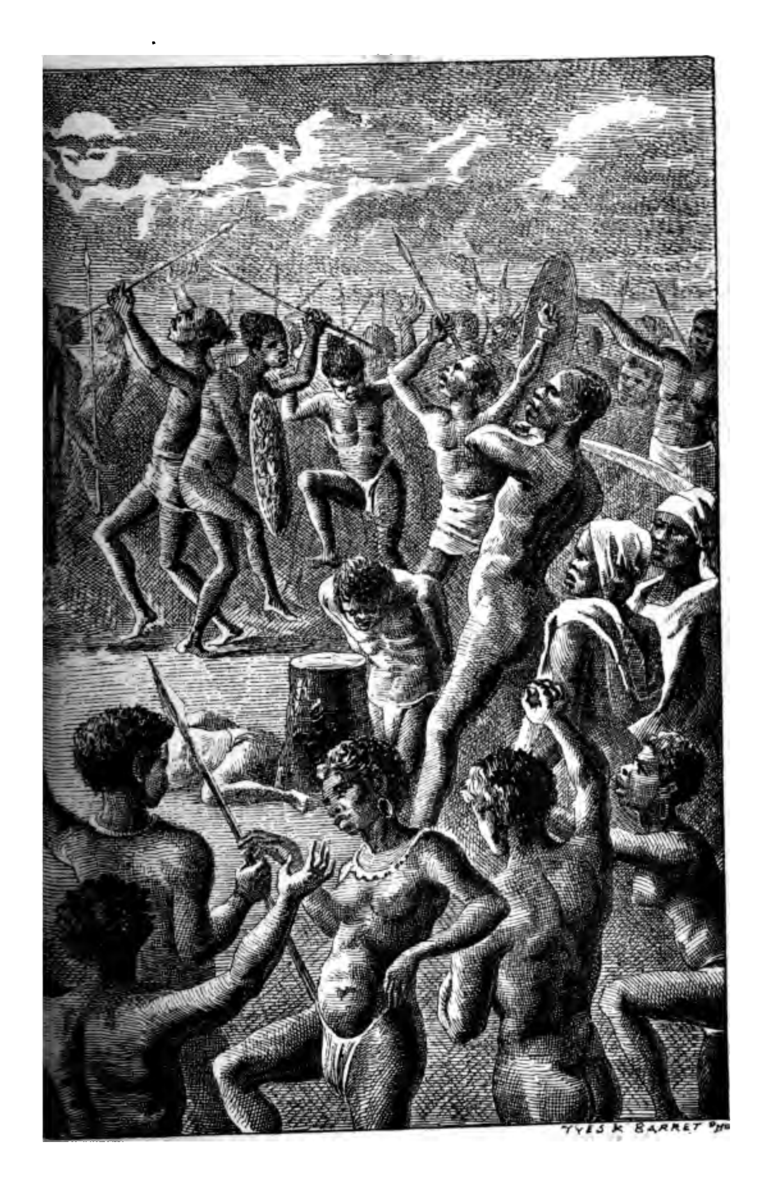
Un instant je me flattai qu'à ma prière ils seraient épargnés. Il n'en fut rien. Sur un signe du roi, leur tête roula au pied du billot.

Il se passa alors une de ces scènes qui ne s'effacent pas de la mémoire. Comme s'ils étaient tous dans le délire, et réellement tous étaient ivres, les hommes, les femmes, les enfants se ruèrent autour des deux cadavres, et se mirent à danser une ronde effrénée, qu'accompagnait une musique sans nom. Des flûtes en bambou, des gourdes trouées, le tam-tam, le tambourin, d'impossibles instruments à cordes unissaient leurs accords criards ou plaintifs à la voix de rogomme des hurleurs ; de la main, Zumbade battait la mesure. Et la lune éclairait ces odieuses saturnales, que, par leurs reflets rougeâtres, des feux allumés aux alen-



SACRIFICE HUMAIN

Sur un signe du roi, l



NUIT CHEZ LES AKPOTOS.

…rent au pied du billot. (Page 278.)

tours faisaient ressembler à un drame emprunté à l'enfer.

Je m'en allai au plus tôt, confus et révolté d'avoir été témoin d'une semblable monstruosité, et non sans avoir trahi mon vif mécontentement.

De retour à ma case, après la violente émotion que je venais d'avoir, vainement j'y cherchai le sommeil. Toute la nuit il me sembla avoir fait un mauvais rêve.

CHAPITRE XV

Retour au Niger. — Igbébé. — Marché d'esclaves. — L'*Edgar*. — Attaque des Igbirriens. — Le code pénal de Bida. — Descente du Niger. — Le consul anglais. — Coup d'œil sur le Dahomey. — La maison Régis aîné. — A bord du *Roquelle*. — Retour en Belgique.

Le lendemain, comme j'informai Oputa de mon projet de départ, il m'apprit la fin de ses pourparlers avec Zumbade, et m'offrit de me reconduire jusqu'au Niger. Il va de soi-même que j'agréai son offre avec empressement.

En prenant congé de Zumbade, je lui remis quelques petits présents, en échange desquels il me donna différents spécimens de l'industrie de ses sujets, en me permettant de les choisir moi-même dans sa case.

Quand appareilla la flottille d'Oputa, les habitants d'Ogbéri, accourus en foule sur la rive, nous saluèrent de leurs hourrahs, de leurs chants et de leurs cris. Les misérables! ils ne se doutaient guère du mortel effroi qu'ils m'avaient inspiré la veille.

Il nous fallut cinq jours pour arriver à Igbébé, au confluent du Bénué et du Niger. J'en profitai pour recueillir des notes sur toute espèce de sujets,

pour enrichir mon herbier et ramasser quelques insectes. Ma chasse aux papillons fut moins productive que je ne l'aurais souhaité : c'est qu'on était alors dans la saison des pluies, et qu'à cette époque de l'année, la gent *papillonne* n'abonde pas dans les parages où nous naviguions.

Par contre, jamais les hippopotames n'y font défaut. Nous en tuâmes un dont je gardai la tête, après l'avoir enterrée pendant une nuit au bord de la crique où nous fîmes halte. Tel est par là le nombre des vers et des insectes de tous genres qui grouillent dans le sol, que c'en fut assez pour la dépouiller entièrement de sa chair.

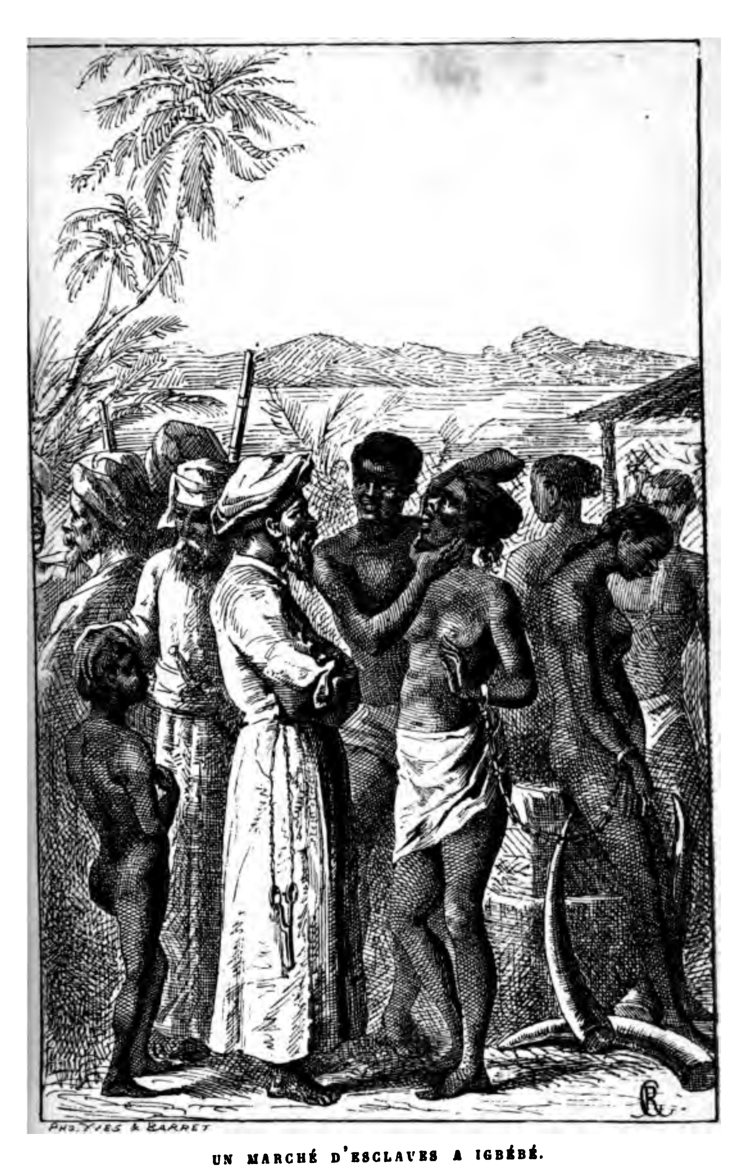
Enfin, le cinquième jour, j'aperçus le Niger. Rien qu'à le revoir, je tressaillis de joie : il allait me rapprocher de mon pays!

Mon arrivée à Igbébé fut marquée par un accident qui, sans avoir en soi rien de bien grave, m'affligea sérieusement. La pirogue qui contenait ma tête d'hippopotame, des défenses d'éléphants, dons de différents chefs riverains du Bénué, et des armes indigènes, se renversa. C'était là un mal sans remède, et si gros que j'eusse le cœur de cette perte inattendue, j'en dus faire mon deuil. Heureusement, la plus forte partie de mes collections se trouvait dans une autre pirogue, et celle-là, Dieu merci, ne sombra point. C'est à cette circonstance toute fortuite que je dois de les avoir pu rap-

porter saines et sauves en Europe. Quant à mes notes, jamais je ne m'en séparais.

Le marché d'esclaves qui se tient à Igbébé est la chose du monde la plus désolante. A l'instar des bêtes de somme, hommes, femmes, enfants y sont publiquement exposés tout nus sous les yeux des amateurs, au gré des plus offrants. Le marchand fait de son mieux valoir leurs qualités, et l'acheteur les soumet à tour de rôle à l'examen le plus minutieux et le plus cynique à la fois. Entre autres choses, il leur ouvre la bouche, comme nos maquignons font des chevaux, afin de s'assurer de l'état de leurs dents, et c'est là, paraît-il, un point capital. Il est vrai que les tristes créatures, objets de cette inspection, s'y prêtent sans rechigner le moindrement, comme s'il n'était rien de plus simple ni de plus naturel. A toute évidence, leur avilissement est si profond qu'à leurs yeux il n'y a là rien de blessant. Pauvre nature humaine, au fond de quel abîme tu peux descendre!

Bien entendu, les prix varient selon l'âge, le sexe, la force, la beauté de la marchandise : les jeunes hommes robustes, bien constitués, se vendent de sept cents à mille francs, à condition toutefois de ne provenir point d'une contrée dont les habitants passent pour remuants, haineux, vindicatifs. En ce cas, la crainte qu'on a d'eux éloigne les acquéreurs. Les jeunes filles de belle complexion



UN MARCHÉ D'ESCLAVES A IGBÉBÉ.

Le marchand fait de son mieux valoir leurs qualités. (Page 282.)

sont recherchées à cinq cents, six cents, voire même huit cents francs, valeur en marchandises, cela se comprend. Les enfants en valent deux cents, cent et moins encore; on en achète de très-jeunes, que l'on soumet aux ciseaux des eunuques, et que l'on réserve pour les sérails de l'Orient. Comme bien on pense, il règne parmi eux une grande mortalité, et sans exagération il est permis de l'estimer à 80 pour 100. Aussi ceux qui survivent à la mutilation qu'on leur inflige atteignent-ils habituellement un haut prix.

C'est à Igbébé que définitivement je me séparai d'Oputa. En le quittant, je le remerciai de tout cœur de ses services, et, pour lui prouver que j'en sentais l'importance, j'exprimai hautement l'espoir qu'un jour le drapeau belge flotterait à Ogbekin, sur un comptoir dirigé par mes compatriotes. A son tour, il me promit de donner l'hospitalité aux blancs qui se présenteraient dans ses États pour y commercer. Là-dessus je lui dis adieu, après lui avoir fait cadeau d'une carabine et d'un revolver système égyptien, dont il parut ravi, et en retour desquels il me remit, sans préjudice d'autres objets, une bague en or africain, ciselée par les indigènes, et d'un fini étonnant, si l'on songe à l'imperfection de leurs outils.

D'Igbébé à Lokojà, il n'y a que la largeur du Niger. Je m'y rendis sans tarder, sachant que le

lendemain y relâcherait un petit steamer, l'*Edgar*, appartenant à la Compagnie africaine, et qui redescendait le fleuve. Il y arriva, en effet, et je fus heureux d'y retrouver, en même temps que le capitaine Haynes, M. Hook, avec qui j'avais fait route sur le *Victoria*. L'un et l'autre m'accueillirent avec la plus grande cordialité, et il fut décidé que je me joindrais à eux.

Un incident faillit compromettre mon retour. L'*Edgar* déchargeait, pour la factorerie de Lokojà, des tonnelets de rhum qu'il fallait rouler à bras d'hommes à trois cents mètres de distance. Or, vers le soir, des Igbirriens, établis le long de la rive, en volèrent deux. Quand, le lendemain, on les somma de les restituer, ils s'en vinrent en foule nous assaillir à coups de flèches. Par bonheur, les habitants de Lokojà intervinrent, et, à la suite de longs palabres, les décidèrent à cesser leurs hostilités. Je dus à cet incident de lier connaissance avec Müye, le guide et l'interprète du Dr Baikie lors du voyage qu'il fit en 1854 à bord de la *Pléiade*. Je sus par lui que, si les indigènes se refusaient à livrer les coupables, c'était à cause du châtiment dont ils étaient menacés. Le maître de la contrée, c'est le roi Bida; or, aux termes de la coutume qui y est en vigueur, quand le larron restitue le vol ou en paye l'équivalent, il n'encourt aucune peine; mieux que cela, on le tient pour un adroit compère,

on l'admire, et, à l'occasion, on lui demande aide et conseil. Que si, au contraire, il ne fait ni l'un ni l'autre, on lui coupe la main gauche; le pied droit, s'il y a récidive, et la main droite, s'il en est à son troisième larcin. Par là même incapable de pourvoir à ses besoins, il devient l'hôte et le commensal du roi, qui est obligé de le nourrir et de le loger à l'entrée de sa demeure. Étrange code pénal!

Toujours est-il que les voleurs furent livrés à Bida, et qu'en réparation de l'outrage fait à l'*Edgar*, leur tribu fut condamnée à payer à la Compagnie cinq cents sacs de cauris, soit une valeur d'à peu près cinq cents livres sterling (12,500 francs). Sera-t-elle en état de s'exécuter? Müye en doutait. Dans la négative, le roi de Bida, selon toute apparence, se jettera sur elle, et la réduira tout entière en esclavage.

L'incident vidé, nous levâmes l'ancre. A notre arrivée à Akassa, j'y trouvai le consul anglais, M. David Hopkins. Gentleman accompli, il me fit le plus aimable accueil, et c'est grâce à lui que je pus gagner Lagos, sur la côte du Dahomey.

Maintes fois on s'est entretenu en Europe du roi de Dahomey, Gélé, et personne n'ignore qu'on lui a fait une réputation détestable. La mérite-t-il? Dieu me garde d'atténuer l'horreur des hécatombes humaines dont trop souvent son pays est le théâtre! Mais en est-il seul responsable? Les pourrait-il abolir

sans courir le hasard de perdre lui-même la vie? Les vrais, les grands coupables, ne sont-ce pas les stupides et féroces ministres du culte en usage dans cette contrée? Pour qui connaît l'Afrique, poser ces questions, c'est les résoudre.

Quant à sa prétendue haine contre les blancs, je crois pouvoir affirmer qu'on l'exagère à plaisir. Outre que toujours il a manifesté le désir de nouer avec eux des relations commerciales, plus d'une fois, notamment dans ses rapports avec la maison Régis aîné de Marseille, il leur a marqué une véritable amitié. J'ajoute qu'envers moi il s'est conduit très-galamment. Instruit de ma présence dans ses États, non-seulement il m'invita à l'aller voir à Abomey, mais il me fit offrir une escorte. L'offre était séduisante, et je n'avais nul motif de m'en défier : en effet, quand il arrive malencontre à l'Européen en route pour Abomey, l'escorte qui avait mission de veiller sur lui, en châtiment de sa négligence ou de sa complicité, est incontinent mise à mort. Mais j'avais beau être rassuré sur les suites de cette nouvelle excursion, le dénûment où j'étais réduit alors me défendait de l'entreprendre.

Peut-être les Anglais ont-ils eu tort de laisser percer le dessein d'imposer leur protectorat sur divers points de la côte, sur Wyddah, sur les Popos entre autres, qui relèvent directement du Dahomey. Ils se sont de la sorte aliéné les bonnes grâces de

Gélé, qui, tout naturellement, a la prétention de sauvegarder son pouvoir, et y est d'autant plus autorisé que jamais les maisons françaises, les Régis, les Cyprien Fabre, n'ont eu à se plaindre de lui, et surtout n'ont jamais émis le vœu de voir des Européens substituer leur administration à la sienne.

Pour grand et sincère admirateur que je sois du génie colonisateur de l'Angleterre, si salutaire que soit à mes yeux son intervention dans les affaires de l'Afrique, intervention dont j'ai moi-même ressenti l'heureuse influence, je dois à la vérité de dire que sa ligne de conduite envers le roi de Dahomey me semble imprudente, et qu'elle pourrait compromettre l'avenir des relations que depuis longtemps les Européens, et particulièrement la maison Régis, entretiennent avec lui.

Lors de mon passage, on parlait beaucoup d'un outrage fait par les représentants de Gélé à un sujet britannique, d'une amende de deux cents tonnes d'huile de palme exigée de lui à titre de réparation, de son refus de la payer et, comme conséquence, de la possibilité d'une guerre, dont la perspective effrayait vivement les imaginations, et à bon droit; car le roi avait déclaré que le jour où un soldat anglais mettrait le pied sur son territoire, il ordonnerait le massacre de tous les blancs qui s'y trouvaient. Or, les comptoirs de l'intérieur sont presque tous

aux mains de Français, agents des maisons Régis aîné et Cyprien Fabre, de Marseille.

Renseignements pris, et je les tiens pour exacts, voici ce qui était advenu : Les agents des maisons européennes au Dahomey avaient un commissionnaire indigène qui trafiquait avec l'intérieur; très-solvable d'ailleurs, sa qualité d'intermédiaire les forçait à lui faire de fortes avances en marchandises; il gérait honorablement son commerce, et jamais nul n'avait eu de grief à articuler contre lui. Or, un jour, il eut maille à partir avec le *Yavogan*, vice-roi de Wyddah, qui le fit arrêter et confisqua ses biens. De là vif émoi parmi les maisons européennes envers qui il était redevable de grosses sommes. Leurs gérants prièrent le *Cabéçaire*[1] de plaider leur cause près de Gélé. Le *Cabéçaire* les reçut avec aménité, et, comme la suite l'a montré, il fut fait droit à leur demande. Mais tandis que les représentants des maisons Régis aîné et Cyprien Fabre y mettaient des formes, celui de la maison anglaise S... s'était répandu en invectives contre le roi, contre ses agents, et s'était servi de termes désobligeants envers le *Cabéçaire* qui l'écoutait. Irrité, celui-ci le fit appréhender au corps et bâtonner, en menaçant de l'expédier le lendemain à Abomey, ce qui eût été son arrêt de mort. Heureusement les gérants des mai-

[1] Sorte de délégué du roi Gélé aux divers points de la côte.

sons françaises intercédèrent pour lui, et obtinrent qu'il fût relâché.

Mais au lieu de s'en tenir là, l'agent anglais porta plainte à son gouvernement, qui vainement voulut contraindre Gélé à lui payer, à titre de réparation, deux cents tonnes d'huile. Gélé s'y refusa net. C'est alors que coururent les bruits de guerre. La guerre aurait ruiné les établissements français de l'intérieur, et amené le massacre des blancs qui les dirigeaient. Pour la prévenir, les maisons Régis aîné et Cyprien Fabre convinrent de payer, à la place du roi, la moitié de l'amende, soit cent tonnes, ce qu'elles firent, et l'affaire en demeura là.

En somme, si ce n'était le fétichisme, véritable cause des abominables boucheries d'hommes qui s'y font, et si les Européens renonçaient à l'idée d'y dominer, le Dahomey, j'en suis persuadé, serait l'un des points de la côte d'Afrique où d'ici à peu leur action se pourrait faire sentir le plus avantageusement.

J'ai retrouvé chez les *Ibadans*, chez les *Jabous* et même chez les *Épées*, une tradition singulière, répandue également parmi les peuplades du delta du Niger et de quelques autres parties du littoral. Sans cesse ils voient l'Européen à bord de steamers, de pirogues ou de pontons; une longue expérience leur montre que généralement il succombe lorsqu'il veut habiter la terre ferme; en outre ils n'imaginent

point que par delà les mers il puisse exister un autre monde où il parvienne à vivre. De là ils concluent que c'est un être maudit, qu'il est condamné à errer perpétuellement sur la plaine liquide, que le jour où il l'abandonne, il est voué à une mort certaine; bref, que pour lui il n'y a pas de continent, et que l'eau est son unique domaine.

A Lagos, j'eus la bonne fortune de trouver le plus précieux appui en M. Spinosi, agent de la maison Régis aîné, de Marseille, qui y possède de splendides comptoirs. Maintenant que je les connais, je comprends le prestige que le nom seul de M. Régis exerce sur l'esprit des indigènes du Dahomey. Il est, en effet, à leurs yeux le grand roi des hommes blancs, et sa maison la *grande maison*. C'est le bien qu'il leur a fait qui lui a valu sa renommée, et certes, si jamais quelqu'un en fut digne, c'est lui.

Cependant il me fallut songer au retour. M. Spinosi se mit généreusement à ma disposition, et m'en aplanit les difficultés. Je lui dois la plus vive reconnaissance, et je garderai longtemps la mémoire de ses services.

C'est sur le steamer *Roquelle* que je m'embarquai en destination de Liverpool. Après avoir derechef touché aux différents points commerciaux de la côté, fait escale aux îles Canaries et à Madère, et traverse l'Angleterre, enfin je rentrai en Belgique le 17 décembre 1878.

Ai-je besoin d'ajouter qu'après mon débarquement sur le sol belge, mon premier soin fut de transmettre au roi la lettre dont l'évêque du Niger m'avait chargé pour S. M. Léopold II?

Après m'être acquitté de ce premier devoir, j'en remplis un second, en remerciant l'amiral baron de la Roncière-le Noury de son bienveillant appui et de ses encouragements. C'est à lui en partie, à ses conseils, à ses lumières, que je suis redevable du succès de mon entreprise, et mon cœur m'est garant que je ne l'oublierai point.

En même temps, je remis à l'Association internationale africaine de Bruxelles, qui les accueillit favorablement, mes notes, mes cartes, mes observations, et un rapport succinct sur mon voyage. J'y joignis un travail sur le Loualaba, destiné à attirer l'attention des futurs explorateurs de la région des Grands-Lacs *sur l'existence présumable d'un bras important de ce fleuve entre le lac Kamolondo et le point de jonction du Loukouga avec Lououa.* Puisse le nom de mon pays s'attacher à la résolution de ce grand problème!

Quant à mes collections, elles ont enrichi les musées ethnographiques et d'histoire naturelle de mon pays.

Parti de Bordeaux le 5 avril, mon voyage avait duré huit mois, et durant ces huit mois, je n'avais eu ni fièvre, ni aucune de ces affections qui déjà

ont coûté la vie à tant d'autres voyageurs. Contre toute attente, le climat de l'Afrique m'avait été pitoyable. En dépit de mille privations, de mille dangers, malgré les rigueurs d'un ciel de feu, malgré les miasmes pestilentiels, malgré les moustiques, malgré les insomnies, malgré les tracas que me causait incessamment l'exiguïté de mes ressources, malgré les ennuis, les lenteurs, les contretemps qui en étaient la suite inévitable ; en un mot, malgré des misères de tous genres, ma santé n'avait subi aucune atteinte. Profondément ému de ce bonheur inespéré, je revenais l'âme allègre en bénissant le ciel de m'avoir permis de retrouver sains et saufs, eux aussi, ceux que j'aimais.

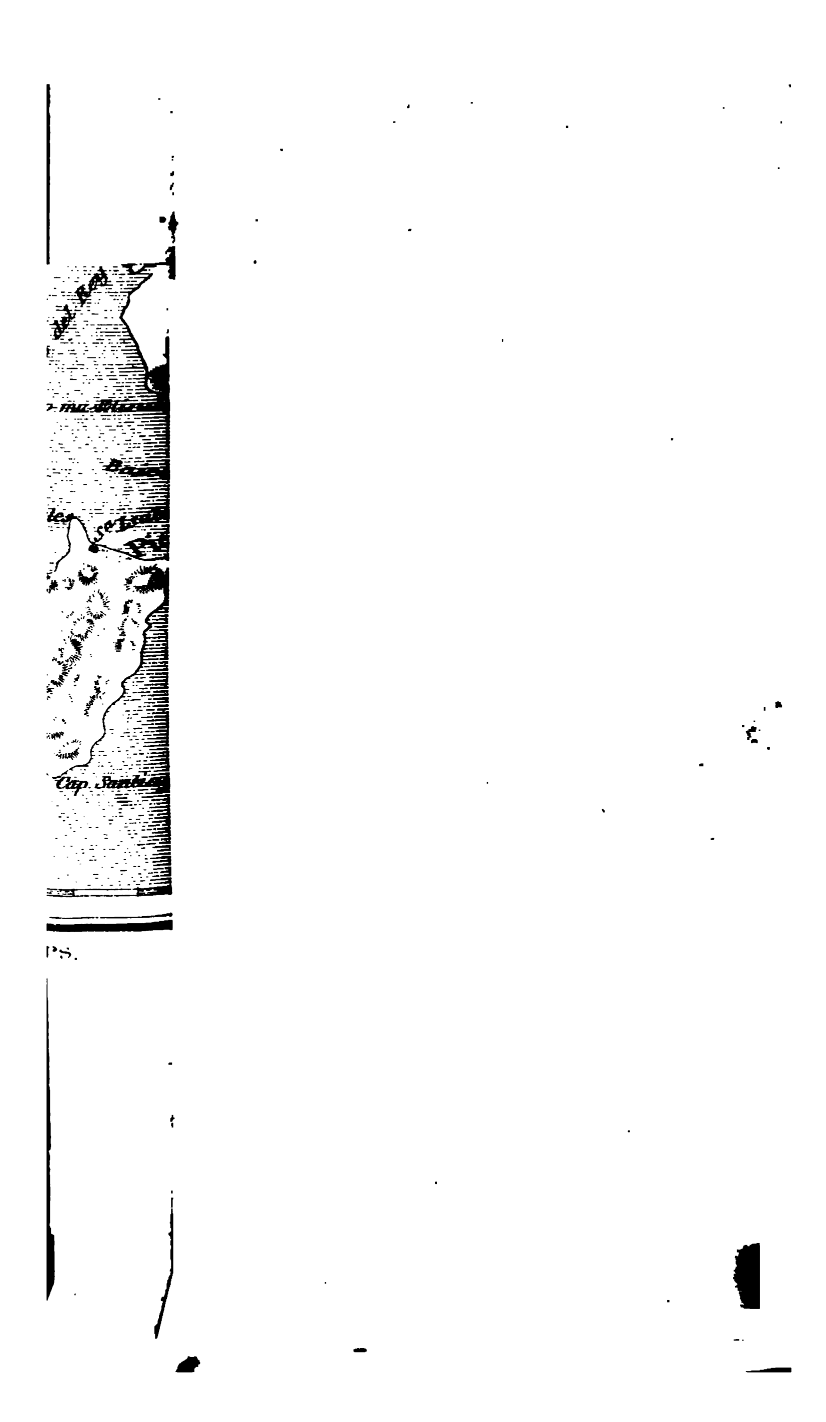
FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

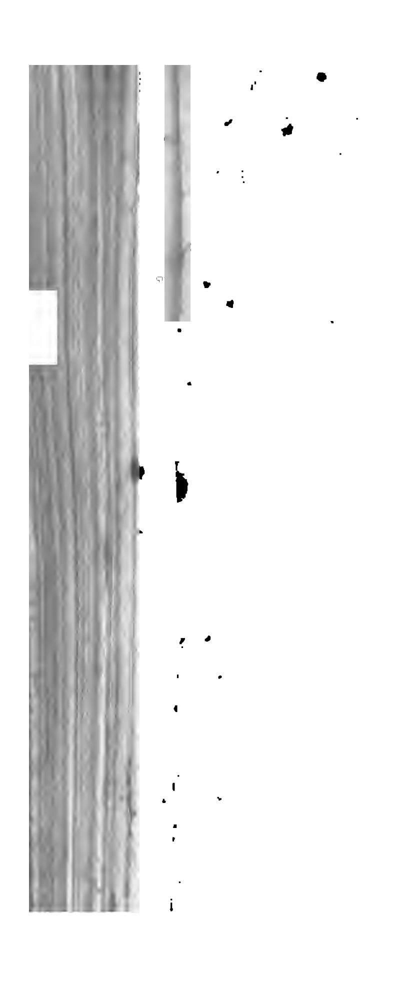
TABLE DES GRAVURES

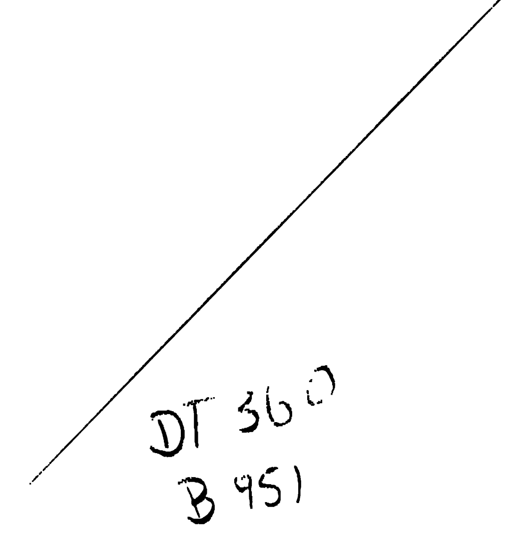
PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.



PS.






DT 360
B 951



